Jacques Grand'Maison

Sociologue, Université de Montréal

(1983)

TEL UN COUP D'ARCHET

RÉCIT

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de soins infirmiers retraité de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison,

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

Montréal : Les Éditions Leméac inc., 1983, 251 pp. Collection : À hauteur d'homme.

M. Jacques Grand'Maison (1931-) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée le 6 mars 2004 au téléphone par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres : articles et livres]

Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 12 avril 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Jacques Grand'Maison

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit

Montréal : Les Éditions Leméac inc., 1983, 251 pp. Collection : À hauteur d'homme.

Du même auteur

- Crise de prophétisme.* Montréal, A.C.C., 1965.
La paroisse en concile. Montréal, Fides, 1966.
L'Église en dehors de l'Église. Montréal, A.C.C., 1967.
Le monde et le sacré. Paris, Éditions Ouvrières, 1967-1968, 2 vol.
Vers un nouveau pouvoir. Montréal, Éditions H.M.H., 1969.
Nationalisme et religion. Montréal, Beauchemin, 1970, 2 vol.
Stratégies sociales et nouvelles idéologies. Montréal, H.M.H., 1971.
Nouveaux modèles sociaux et développements. Montréal, H.M.H., 1972.
Symboliques d'hier et d'aujourd'hui. Montréal, H.M.H., 1973.
La seconde évangélisation. Montréal, Fides, 1973, 3 vol.
Le privé et le public. Montréal, Leméac, 1974, 2 vol.
Au mitan de la vie. Montréal, Leméac, 1975.
Des milieux de travail à réinventer. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
Une tentative d'autogestion. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
Pour une pédagogie sociale d'autodéveloppement en éducation. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1976.
Une philosophie de la vie. Montréal, Leméac, 1977.
Une société en quête d'éthique. Montréal, Fides, 1977.
L'école enfirouapée. Montréal, Stanké, 1978.
Quel homme ? Montréal, Leméac, 1978.
Quelle société ? Montréal, Leméac, 1978.
Au seuil critique d'un nouvel âge. Montréal, Leméac, 1979.
La nouvelle classe et l'avenir du Québec. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1979.
Le roc et la source. Montréal, Nouvelle optique, 1979.
Une foi ensouchée dans ce pays. Montréal, Leméac, 1980.
De quel droit ? Montréal, Leméac, 1980, 2 vol.
La révolution affective et l'homme d'ici. Montréal, Leméac, 1982.

Table des matières

Quatrième de couverture

- I. FÉLIX
- II. PIERRE
- III. MICHEL
- IV. FÉLIX, PIERRE ET MICHEL
- V. LE TESTAMENT SPIRITUEL DE FÉLIX
- VI. D'ABSENCE ET D'ÉTREINTE
- VII. ÉPILOGUE UN AUTRE TE PASSERA LA CEINTURE

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.**QUATRIÈME DE COUVERTURE**

[Retour à la table des matières](#)

Tendus comme un arc, trois êtres se braquent au nom de leurs options opposées. Mais peu à peu les munitions s'épuisent et les belligérants se rapprochent. Un corps à corps semble inévitable. Leur faut-il passer par cette lutte pour enfin se reconnaître et découvrir le fond commun d'humanité et de foi qui les habite ? Plus qu'un amour, voici qu'émerge une indicible complicité. Mais pas avant que les cordes s'emmêlent, se délient et s'apprivoisent en gémissant. Imprévu, inespéré, quelque chose les rassemble, tel un coup d'archet qui réinvente sa musique au contrepoint de fortes dissonances.

Mais le quatuor reste inachevé... en attente de l'Autre qui vient.
« J'ai gravé ta mélodie sur la paume de ma main, mais je ne puis la jouer sans ton accord avec les tiens. »

[7]

*J'ai gravé ton nom sur la paume de
ma main.*

Isaïe 49, 16

[9]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

I

FÉLIX

[Retour à la table des matières](#)

[11]

La blondeur des bouleaux disputait son or blanc et jaune aux dernières rougeurs des érables en feu. Comme ces festons d'écume qui naissaient et disparaissaient au gré des vagues nacrées du lac Supérieur, ainsi les pensées de Félix allaient et venaient, se retiraient et ressurgissaient. C'était l'été des Indiens, sous un ciel bleu acier à vous fendre l'âme. « Verlaine a raison : une âme, c'est un paysage choisi », murmurait le vieux curé. Conscient de vivre la toute dernière étape de son aventure, et déjà habité par la mort, il était, lui aussi, entre ces ultimes tendresses d'octobre et l'abrupt dénuement de novembre.

- Tu vas bientôt nous quitter, lui avait dit Paul, son ami médecin, avec une franchise que Félix souhaitait plus que tout.

Quand on a vécu sa vie aussi résolument, on veut vivre sa mort avec dignité et lucidité, l'âme debout, prête à gagner l'autre rive, soulevée par l'élan d'une foi qui a su cheviller un service patient et généreux à l'espérance d'une étreinte définitive entre hommes et peuples raccordés au rendez-vous de Dieu.

- Ce qu'on a le moins compris, disait Félix, c'est l'Incarnation, fondement de la Résurrection de la chair, le plus incroyable et le plus scandaleux des mystères chrétiens. Mystère déjà annoncé par Job : « Je me lèverai debout, et verrai de mes yeux de chair le Dieu vivant. » Pour y croire, il faut d'abord avoir foi en Dieu fait chair. Ce n'est pas un jeu de mots, ajoutait Félix, que de loger le plus important des Évangiles, non pas dans la divinité de Jésus, mais dans la folle et merveilleuse, dans la troublante et passionnante humanisation de Dieu

en Jésus... et en nous. Par là, sa parole se fait grain de notre terre, et dans le même élan, souffle de notre âme.

Il fallait que Dieu soit Jésus pour que son Esprit respire avec nous. Mais cette logique de l'incarnation n'en demeure pas moins tributaire du fol amour tout gratuit de Dieu pour l'homme... « Mais, Seigneur, pourquoi as-tu fait de nous des êtres aussi tragiques... aux frontières [12] obscures de la chair et de l'esprit, de la finitude et de l'infini ? Et pourquoi avoir fait de cette mort une passe cachée dont tu as gardé le secret ? Pourquoi, pourquoi, Seigneur ? »

Depuis longtemps Félix se posait de telles questions ; mais cette fois, elles entraient comme un pieu dans sa chair condamnée. Il n'allait pas pour cela s'apitoyer sur son sort, car au plus vif de sa foi, il gardait sa conviction inébranlable de la victoire du Christ sur la mort. « La vie va gagner », disait le vieux terrien, avec un cœur qui s'emballait encore sous la caresse du vent d'octobre sur son visage rocailleux, dans ses sourcils touffus et encore charbonneux.

Avec quel ravissement venait-il de voir cette volée de canards sauvages s'abattre sur les eaux noires du lac et repartir vers le soleil du Sud. Ils volaient encore dans ses yeux, naviguaient dans ses veines, battaient de l'aile dans son âme. Entrait-il, lui aussi, dans sa propre migration ?... Toute sa vie, il s'était voulu, comme eux, libre et d'instinct sûr. Rien ni personne ne l'avait domestiqué. Tout le contraire de ceux qui avancent masqués, costumés, emprisonnés par leur rôle, pris au filet du regard de l'autre, prêts à tordre leur intime vérité pour sauver la face. Quand on n'a pas le courage d'exister par soi-même, en accord avec sa vérité profonde, on ne vit alors que de son image sculptée par ses vanités ; on pense, on agit par le dehors en s'identifiant à un statut. Alors l'idolâtrie n'est pas loin, surtout quand, en plus, on exerce des fonctions sacrées. Parvenu à la retraite, descendu de son socle, on se construit, cette fois, un royaume intérieur, mais c'est pour en être le monarque absolu et incontesté, reproduisant ainsi la comédie sociale d'hier au fond de soi-même. Félix en avait vu trop d'exemples pour ne pas être alerté.

Mais qu'était-il en train de ruminer ? Ne se construisait-il pas à sa façon une autre vertu aussi pharisienne ? Une vertu consciente d'elle-même n'en est plus une. Pis encore, elle rend Dieu inutile, se disait

Félix qui regardait, non sans rapprochement, ces troncs d'arbres morts que la vague sculptait sur la rive tout en les enfonçant inexorablement dans le sable.

Le temps finit par révéler notre pauvre carcasse d'homme et sa parenté avec la terre, une terre parfois nue et sèche comme un désert. Mais qui sait, c'est peut [13] être de ce dénuement que naît l'homme. Il y retrouve la mémoire de Dieu qui, au matin du monde, modelait la glaise humaine de Son souffle immortel.

« Mais, Seigneur Dieu, tu ne nous a pas rendu la vie facile en nous lançant sur pareille ligne de crête, à la frontière du néant et de l'éternité, entre l'abîme de la mort et la cime d'une si abrupte espérance, *“hantés comme la mer, par les choses lointaines et majeures”*, mais sans cesse soumis au fil fragile du temps. Nous savons bien que ce sang chaud et brûlant passera par les cendres, par le sinistre circuit du carbone. L'espérance ? Pour le moment, comme le vieux Mauriac, “je suis tel un homme dont les vêtements sont en feu et qui se jetterait à la mer”...

« Seigneur, ton espérance n'est pas vendable. Avec mes contemporains, je reviens à la finitude, à la contingence, à la non-importance de tout ce que nous avons idolâtré : le progrès indéfini, la science-réponse à tout, la société sans classe, et quoi encore... ces paradis sur terre qui débouchent sur de nouveaux enfers, aussi incroyables que l'autre Paradis d'hier. Nous avons tout simplement confié à d'autres dieux ce qui dépendait de notre courage. »

En marmottant cette prière, Félix se remémore sa conversation avec Paul quand celui-ci lui avait annoncé l'issue fatale de sa maladie. Avait-il cédé au propos d'usage, en disant sans broncher :

- « En tes mains, Seigneur, je remets mon esprit. » Depuis longtemps, je me suis abandonné à Lui au plus creux de mes nuits sans sommeil, comme le psalmiste de mon bréviaire... comme le Christ...

Paul était resté silencieux, interloqué par cette assurance, comme s'il attendait quelque chose d'un peu plus humain. Passe encore qu'en pleine santé son vieux curé lettré se plaise à citer cette fascinante païenne qu'est Marguerite Yourcenar : « La vie m'était un cheval de race dont j'épousais tous les mouvements, mais c'était après l'avoir dressée », mais cette fois, il jouait trop les stoïciens pour croire à son théâtre dont lui Paul, son compagnon de route depuis cinquante ans, connaissait bien la [14] coulisse. Aussi devait-il commencer à réagir lorsque Félix ajoutait à son abandon l'élan mystique d'un alléluia : « J'étais dans la joie quand je suis parti vers la maison du Seigneur. »

- Tu crânes un peu, Félix. Je te sais trop attaché à cette terre que tu as défrichée avec tes colons pour te la voir quitter dans l'allégresse. On ne s'essouche pas aussi facilement, fût-ce avec la foi d'Abraham.

- Oui, c'est vrai, je me souhaiterais plutôt la longévité de Mathusalem. Neuf cent soixante-neuf ans, tu te rends compte ! Ils nous en ont mis plein les yeux dans l'Histoire sainte. Parfois, je me sens plus de l'Ancien Testament, non pas de ses violences, mais de son amour de la terre, de la vie... Les exégètes nous disent que Jésus était moins ascète que ne l'ont laissé entendre les premières communautés chrétiennes dans les Évangiles. Ne l'accusait-on pas de fréquenter les viveurs, les buveurs ? Et sa tolérance n'était-elle pas l'expression de son amour de l'homme ? Il regardait ce monde qui est nôtre avec une indéniable amitié. Ses raideurs et ses rigueurs, il ne les réservait que pour les « superbes », les suffisants, et surtout pour ceux qui méprisaient la fragilité humaine au nom même de Dieu, de la loi et du sacré. Hélas, on met le pharisaïsme à la porte de chez soi, et il rentre par la fenêtre ! Durant toute ma vie sacerdotale, j'ai dû me battre contre moi-même pour ne pas utiliser, à mon tour, l'Évangile comme un assommoir. Dieu, la foi, la morale, disait Sullivan, peuvent devenir en certaines bouches des mots arrogants, animés par la peur, ou le goût de la puissance...

On peut même se draper du manteau de l'Église servante pour asservir au nom de l'amour, tout en médissant de la liberté de conscience

décrétée ennemie de l'obéissance à Dieu, comme si l'on perdait tout à coup de vue la merveilleuse Nouvelle d'un Dieu qui s'est voulu avant tout chemin de libération pour l'homme. N'est-ce pas là tout l'Évangile de Jésus ?

- Te voilà reparti, mon vieux Félix. Toujours en service commandé, même avec moi qui suis venu t'inviter à dételer « ton cheval de race », comme tu dis si bien. On n'aurait jamais eu les recettes longuement éprouvées des meilleurs vins et fromages si les moines d'hier n'avaient pas inscrit leur ferment d'éternité dans cette lente gestation [15] de la vie ! Eux, ils ne se laissaient pas dévorer par leur mission... comme toi. Dieu aurait-il besoin de toi à ce point qu'il te veuille sur la brèche vingt-quatre heures par jour ? Allons donc ! Tu as bien le droit de souffler un peu à la fin de ta vie. Dieu n'a pas l'air pressé, si j'en juge par son étonnant silence au moment où il ne semble plus y avoir grand-place pour lui dans ce monde. Il a pris des millions d'années pour arriver à nous. Ce ne doit pas l'énerver beaucoup de nous voir si lents à redécouvrir sa trace. Et toi, tu voudrais faire grandir ses nouvelles pousses en tirant dessus. Vois l'extraordinaire et généreux gaspillage d'énergie de sa création. Ces milliards de feuilles qui ombrent le lac, pour lui garder sa fraîcheur l'été, sont en train de tomber au grand désespoir de ceux qui ne savent pas y voir un autre printemps en germe. Nos enfilades de crises d'octobre témoignent d'une profonde cassure chez les nôtres... une sorte d'amnésie face aux leçons de la nature et de l'histoire... face à la patience du temps, et de Dieu lui-même. Comment peut-on témoigner du Vivant, si on ne sait plus voir que la vie est pleine de ses cadeaux.

- Sacré Paul, tu n'auras jamais fini de me rappeler à la rive, même au moment où j'ai un pied sur l'autre ! Mais... je suis aujourd'hui un peu comme cet automne, pressé de livrer toutes mes couleurs avant le mois des morts.

- Pas si vite, mon frère ! cette heure ne t'appartient pas tout à fait, si je me reporte moi aussi à l'Évangile.

- Mais je la sens venir à grands pas. C'est après-demain la fête du cimetière... l'heure du dernier message, peut-être. Puisque tu m'invites

à lâcher la bride... pourquoi, alors, ne ferais-je pas mes adieux aux paroissiens, ceux d'aujourd'hui, ceux d'hier ? Les fils et filles dispersés un peu partout en profitent, cette journée-là, pour revenir à la vieille souche paroissiale. Parfois je me demande si le cimetière n'est pas tout ce qui leur reste en commun.

- Tu deviens pessimiste. Cela n'a pourtant pas été ton style de vie jusqu'ici. Tu n'as pas grand-chose du *Curé de campagne* de Bernanos.

- Oh ! si... plus que tu ne le penses. J'ai toujours été habité par ce cri de Jésus dans l'Évangile : « Quand le fils de l'homme reviendra, y aura-t-il encore de la foi sur [16] la terre ? » Aujourd'hui plus que jamais je suis du même vertige. L'Église devient un peuple de vieillards, sans descendance. Comme Abraham, il m'arrive de vilipender le Dieu de la Promesse, qui me semble nous faire faux bond au moment où nous avons le plus besoin d'un supplément d'âme et d'espérance, alors que tout craque sous nos pas. Père, nous as-tu abandonnés ? Le miracle de « la femme stérile » se fera-t-il ? Où, quand, comment ? Nous tournons en rond dans ce désert. Et nous ne nous consolons pas des chaudes chapelles, de certaines oasis où l'on se refuse de voir l'immense désert spirituel tout autour, l'appel pressant aux tâches de justice en ces temps de crise. Ce mélange sucré de confort et de spiritualité n'a rien des Béatitudes, rien du sel de la terre, de la violence du Royaume, rien de la croix et de la résurrection.

Paul reste pantois devant cette vigueur incroyable du vieux lion qui rugit au plus noir de sa nuit. Cette alternance de tendresse et de colère ne cesse de l'étonner.

- Félix, tu seras vert jusqu'au bout, comme ces vieux chênes qui ne veulent pas mourir. Au fond, c'est ça, tu ne veux pas partir. Tu es plus de cette terre que de ton ciel. Soyons francs entre nous... c'est là ton vrai problème. Toi et moi, nous avons accompagné des centaines de mourants avant leur dernier adieu. Et nous voilà pris du même vertige. Au fond, quand il fait face à sa propre mort, l'homme est aussi mystérieux que Dieu. Après avoir tenté de montrer aux autres le sens de la mort... de l'espérance qui en fait un passage, il nous faut maintenant accepter de recevoir d'eux ce sens qui nous échappe à nous-mêmes.

La lumière revient dans les yeux de Félix. Elles sont pacifiantes ces paroles qui se répondent de siècle en siècle, dans une même lignée de croyants qui se sont transmis - on ne sait par quelle mystérieuse obstination - les deux Testaments, en temps de paix comme en temps de guerre, en tout lieu sur la planète, dans les cultures et les sociétés les plus diverses.

- C'est vrai, dit Félix, il y a quelque chose de merveilleux dans cet échange d'espérance au bout de la vie ; on ne la donne plus, on l'accueille, comme un tison sur son bois sec qui désespérait de s'allumer au feu de Dieu. Tu me fais du bien, Paul.

[17]

Ils s'étaient quitté, là-dessus. Cette conversation avait été décisive pour Félix. N'avait-il pas le droit de jeter l'ancre un moment avant de repartir pour le grand voyage, comme on disait autrefois ? Mais en même temps, il se souvenait de la boutade de sa mère, interpellée par son curé quelque temps avant sa mort. Celui-ci lui avait demandé si elle avait hâte d'aller au ciel. Réponse inoubliable : « Ah ! bien sûr, mais vous savez, j'aime bien le Québec. » Avec un sourire malicieux, Félix s'avouait coupable du même attachement. Dans son murmure intérieur, il se rappelait une autre pensée semblable de Bernanos : « Seigneur, tu as fait un monde merveilleux et tu penses que nous pouvons le quitter en toute aise pour un ciel, un royaume que l'oeil n'a jamais vu. »

Ce jour-là, Félix avait décidé d'aller faire le point à la Fraternité sacerdotale du lac Supérieur. Il en profiterait pour préparer sa dernière homélie. « Cette fête au cimetière de la paroisse, dimanche prochain, s'y prête très bien », se disait-il, tout en ne se cachant pas le danger de céder au pathos, dans les circonstances. C'étaient peut-être trop d'adieux à la fois. Aujourd'hui, il se retrouvait sec et froid comme ce rocher planté au milieu du lac, incapable de retenir la moindre pincée de terre pour communier à la vie luxuriante des rives. Pourtant la conversation d'hier avait re-suscité son espérance. Cette espérance folle qui ne cessait de l'habiter, même au temps des pires sécheresses.

Pourquoi cette nuit soudaine avec son ciel noir ? La mèche de sa foi allait-elle s'éteindre avec sa vie, sa mémoire, sa terre ? Les avait-il trop mêlées l'une à l'autre ? Tout à coup, son oeil s'arrête, étonné, ravi, devant un magnifique bouquet de bouleaux qui avait grandi à même une vieille souche de merisier en décomposition.

- Pas possible ! Seigneur, tu me fais encore signe, tu ne m'as pas abandonné.

Et le vieux Félix, pour une des rares fois de sa vie, se met à pleurer. « Mon Seigneur et mon Dieu, je ne suis pas digne d'entrer dans ta maison, mais dis, dis seulement une parole... Et tu viens de me la dire dans le langage qui est le mien, avec ma terre, en me signifiant que j'irai à toi avec elle, même si ma vieille souche meurt... Même ce rocher au milieu du lac vibre de toi ; c'était mon regard qui l'avait figé. Sullivan a raison : les choses ne [18] sont opaques et pesantes qu'à cause de notre dureté. Pourquoi fallait-il me faire un cœur de pierre pour affronter l'épreuve, comme si je retournais à ce vieux fonds païen de la peur. Sisyphe ne m'aura pas. »

Félix s'assoit, son calepin à la main, prêt à écrire son homélie. L'écriture a toujours été chez lui son mode le plus sûr, le plus personnel d'expression. Durant ces longs hivers de solitude où ses paroissiennes se confinaient à la maison, en attendant leurs hommes partis au chantier, il ne cessait de lire et d'écrire. Puis la radio, et ensuite la télévision sont venues sans jamais le gagner à leur fascination, à leur terrible captation. Félix les jugeait sévèrement : elles sont en train d'asseoir nos gens qui regardent de plus en plus les autres agir. À force de vivre la vie des autres en spectacle, la leur leur passe sous le nez. On a transporté le confessionnal à la télévision. Eh oui ! en public, étalez-vous jusque dans votre intimité la plus sacrée. Étrange procès qu'on nous a fait en prétendant que nous violions les consciences. Si d'aventure cela nous arrivait, c'était au moins dans un secret aveu, et non pas dans cet ignoble striptease de l'âme offert en spectacle pour appâter les plus bas instincts. Félix s'arrête tout à coup... mais toi, n'as-tu pas déjà écrit, publié des choses très personnelles sur ta vie ? Alors quelle différence y a-t-il ?... Ce n'est pas du même ordre... un livre est plus discret ; il laisse au lecteur plus de distance, plus de liberté, plus

d'espace critique, y compris pour façonner sa propre pensée. L'écriture sera toujours quelque chose d'unique, d'irremplaçable, dans notre civilisation en tout cas. Aucune méthode n'est meilleure que l'écriture pour se construire une solide structure intérieure, une pensée précise, affinée. L'écriture reste la grammaire de base de l'histoire de nos civilisations, et pourquoi pas de l'esprit humain. Félix s'emballe à cette pensée. Il a lutté toute sa vie pour la culture française qui, selon lui, est un sommet d'humanité. Il avait appris par cœur ce beau texte de Saint-John Perse adressé à Gide, séduit par la richesse de la langue anglaise :

« Gide me dit tout l'attrait que commençait d'exercer sur lui l'étude approfondie de la langue anglaise. Je lui dénonçai, pour ma part, l'opacité d'une langue aussi concrète, la richesse excessive de son vocabulaire et sa complaisance à vouloir réincarner la chose elle-même, [19] comme dans l'écriture idéographique, au lieu que le français, langue plus abstraite, et qui cherchait à signifier plus qu'à figurer, n'engageait le signe fiduciaire du mot que comme valeur d'échange monétaire. L'anglais, pour moi, en était encore au troc. »

Cette citation n'était pas sans flatter ses préjugés inavoués ; mais surtout, jetait-elle un baume sur ce qu'il appelait « sa blessure coloniale ».

Pourquoi se remémorait-il ces choses au moment où son âme était occupée à des soins plus spirituels ? Félix n'avait pas encore oublié ce fameux colloque sur le développement, organisé par de jeunes cégépiens et universitaires de la région. L'incohérence de la discussion, et surtout du langage lui-même, l'avait profondément meurtri. « Qu'est-ce donc que cette réforme de l'éducation qui nous avait tant promis ? » En fin de soirée, au retour, il n'avait pu résister à la tentation d'écrire cette lettre ouverte dans le journal local, lettre intitulée « La langue, le pain et le sexe » :

Nous étions là en colloque dit « populaire » sur le riche campus de la polyvalente entourée, comme vous le savez, d'assistés et de chômeurs. On y tenait un autre de ces palabres québécois sur mille et un sujets du jour.

J'avais été invité au titre gracieux de la mémoire des temps anciens que je devais représenter. Comme à l'accoutumée, les participants devaient réagir aux exposés du début. J'y ai entendu certains propos totalement désarticulés qui manifestaient un mépris non déguisé pur tout effort intellectuel.

La seule cohérence qui, de temps en temps, émergeait de cette parlure brinquebalante était empruntée à des slogans publicitaires. Et je me disais avec effroi : « Ne nous reste-t-il que ces formules vides pour nous parler entre six millions ? » Y voir un simple problème de langage me semble une explication trop facile ou, en tout cas, trop restreinte. Pour ma part, je constate un éclatement mental, une confusion de l'esprit et du cœur qui croissent d'année en année.

Mon vieil optimiste têtu refit surface et me rassura un moment. Voici une génération montante marquée par de profonds changements culturels de tous ordres, en rupture même avec les sensibilités les [20] plus fortes de leurs aînés, en quête d'un nouvel âge du monde. Ces jeunes ont à construire leur langage, leur personnalité, leur pratique sociale. Ils ont peut-être besoin de déconstruire nos modèles, fût-ce à la hache.

Dans tant de foulées nouvelles, ne sommes-nous pas nous aussi en train de bâtir, à tâtons, d'autres paroles, d'autres pratiques de vie ? Un Canada redéfini ou un Québec souverain. Une politique des droits humains fondamentaux. Des projets inédits de croissance personnelle, d'autodéveloppement collectif ou de gestion originale. Le pays bouge, malgré les apparences d'un dialogue social et politique déprimé.

Anne Hébert a-t-elle raison ? « Ce pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer. Ce visage obscur que nous avons, ce cœur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole confuse qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière. »

J'ai beau cultiver pareille espérance... tous les jours, je me heurte à l'abaissement, à la suffocation du présent... je rencontre tant d'êtres éclatés jusque dans leurs dires les plus familiers. Même quand il s'agit des jugements à tenir sur le moindre problème courant. On bégaie sa vie, son cœur, son âme, avec tant de ratés de langage ! À croire qu'il faut maintenant tout soumettre à la pratique de la thérapie. Même nos institutions sont en perpétuelle « analyse » dans des scénarios qui tournent en rond : commissions d'étude, colloques, « sessions pour se parler », etc.

Pendant ce temps, d'autres occupent le terrain, construisent, nous organisent et nous orientent. Et si après avoir fait de la langue notre bataille symbolique et politique la plus décisive et la plus fondamentale, nous la

livrons au mépris de l'intelligence, de la pensée réfléchie, c'est le comble d'une incohérence historique incroyable. Si nous acceptons semblable dérive, nous n'aurons jamais de vraie société dans un sens ou dans l'autre. Pis encore, nous allons nous installer dans les fantasmes d'une nuit intérieure sans le moindre modèle intime pour guider une parole qui éclaire notre être et permet de communiquer avec les autres.

[21]

Au fond, elle était juste cette intention de fonder un autre destin dans une nouvelle dynamique éducative et politique de la langue. D'où le terrible drame, le caractère suicidaire d'une génération qui la massacre comme un jouet d'enfant. Je viens d'une famille plus que modeste qui m'a appris inséparablement le poids humain des mots et celui du pain. En voyant certains jeunes gavés « casser » la langue et disqualifier tout effort intellectuel, je les soupçonne d'avoir perdu tout autant le sens du pain. Les réalités fondamentales de la vie : le pain, la parole, le sexe, sont tellement interdépendantes que la dégradation de l'une entraîne celle des autres. S'il est un lieu où se vérifie cette vérité profonde, c'est précisément chez ces gens du peuple qui ne peuvent se payer le luxe de mépriser la parole qui dit leur pain quotidien.

Même dans les milieux les moins bien lotis, les plus défaits, j'ai rarement rencontré des interlocuteurs qui refusaient l'effort de dire le plus clairement possible leur expérience, leur situation. La plupart y mettaient souvent leur dignité tout aussi bien que l'enjeu de leur pain.

Mais il y a plus. Bon gré mal gré, nous devons apprendre les divers langages qui se développent dans la cité pluraliste. Je sais le défi énorme. Pensons à la maîtrise des langages particuliers aux droits, aux aspirations féminines, aux requêtes écologiques, aux morales en conflit, à l'informatique, etc. Ces cris des jeunes dans la salle révélaient peut-être notre propre perplexité et la lourde tâche pédagogique de ces nombreux apprentissages. Mais davantage une certaine dégradation des réalités les plus humaines de la vie chez les adultes eux-mêmes.

Le massacre de la langue est donc un symptôme entre plusieurs. Il n'en demeure pas moins scandaleux en lui-même. Je n'arrive pas à exorciser ma colère, mon humiliation. Il y a si loin entre la fierté d'être de culture française et la profonde vulgarité de cet horrible « joual » cultivé artificiellement par toute une génération du « Tsé, veux dire... ben le monde icitte, qu'est-ce qu'i' pense ?... S'tie ! je vous comprends pas... y a rien là ! ». Je me disais : celui-là, qu'est-ce qu'il veut ? Un big mac en français, tout mâché à l'avance ? Le *fast word* qui dit toute la vie, tout le problème, toute la

solution comme un slogan [22] de manifestation, comme un message publicitaire. Non, non, non, vous ne m'aurez pas ! J'aime trop la vie, ma langue et ma culture, j'aime trop Vigneault, ma grand-mère et ma grammaire pour troquer cette lumière contre votre nuit. Ce serait vous rendre un mauvais service que de devenir votre complice. »

Félix regrettait un peu, mais pas trop, cette colère. Il avait dit à Paul, qui lui reprochait d'avoir cédé à son premier mouvement : « J'en ai assez de cette vulgarité qui devient une sorte de cancer généralisé dans tout le corps social. Je trouve ça insupportable. »

En refaisant surface, cette expérience récente renvoyait à une autre semblable qui avait davantage blessé Félix. C'est celle-ci, qu'il avait le goût d'écrire avant d'entreprendre son homélie. Elle avait trop à voir avec son propre drame spirituel, avec ce fond de colère qui, depuis un bon moment, noie, abîme son espérance de croyant. Il s'agit encore ici de son désaccord profond avec cette société « vulgaire » qui banalise tout : la vie, la mort, l'usage de la force ; désaccord qui venait en quelque sorte briser chez lui le rapport étroit qu'il avait promu toute sa vie entre la dignité et le sacré, entre la grâce de Dieu et la beauté humaine, entre son espérance chrétienne et l'avenir de son peuple.

« Tu es plus juif que chrétien », lui disait un jour amicalement son évêque. Et lui de répliquer : « Je ne supporte pas que la cité des hommes soit une caricature du Royaume de Dieu. Faut-il vous rappeler, monseigneur, que saint Irénée, un des premiers théologiens de l'Église, a présenté la création comme une oeuvre de beauté confiée à l'homme pour la parachever. » L'évêque s'était tu, car il savait trop bien le défi qu'il y avait à croiser le fer avec le curé le plus cultivé de son diocèse. Mais Félix n'en demeurait pas moins discret. Seulement, de temps à autre, en conversation avec des confrères qui venaient le consulter, il lui arrivait de commenter le dernier ouvrage de l'éminent théologien Schillebeckx ou tel texte de Basile ou d'Augustin, ou un poème d'Aragon. C'était toujours à leur grand étonnement, parce que Félix savait si bien être présent et attentif aux choses les plus humbles de la vie, aux gens de toute condition. Il se plaisait même à se démythifier en racontant certaines de ses expériences [23] un peu humilian-tes. Tel ce souvenir d'une visite chez un de ses colons qui venait d'en-

semencer sa terre. Une terre arrachée aux pierres et aux souches comme toutes celles du Nord laurentien. Avec l'équipement rudimentaire du temps, l'entreprise de défrichement équivalait presque aux travaux d'Hercule... Mais la terre était prête après un premier labour. Et ils étaient là tous les deux, au crépuscule, contemplant le bel ouvrage.

- Ah, s'exclame le curé Félix, ce que le Bon Dieu a fait une belle nature, n'est-ce pas Delphis ?

La réponse de celui-ci se fit aussi cinglante qu'ironique :

- Vous auriez dû venir voir ça, monsieur le curé, il y a deux ans, quand Lui, Il travaillait tout seul.

Alors vous comprenez pourquoi Félix n'a jamais pu, depuis, séparer le spirituel et le temporel, l'âme et le pain, la foi et le courage. Comme il le disait souvent : « J'ai eu ma leçon, cette fois-là. »

Aujourd'hui, il voit avec une tristesse indicible l'écartèlement de ces deux rives qui avaient modelé si bellement le fleuve historique de ce peuple. Oui, ce peuple va-t-il mourir comme ces civilisations qui ont périclité le jour ou elles n'ont plus pris au sérieux les convictions qui les ont fait naître et grandir ? Cette génération a bradé son âme comme Faust. Celui-ci disait au faite de sa gloire : « Je ne suis rien à côté du plus pauvre des hommes, qui lui a une âme. » Ce peuple qui s'est cherché sans se trouver dans les récents mythes d'une bien artificielle prospérité, aujourd'hui se défait dans une crise économique, sociale, morale, sans reconnaître encore le drame spirituel qui la soutend. Sur quoi va-t-il miser pour se reprendre en main ? Le courage qui tient, non pas celui des performances passagères, le vrai, capable de durer, de reverdir, de se renouveler... ce courage ne peut être que spirituel... d'âme, de foi, de grandeur morale, de transcendance. Y a-t-il jamais eu de véritables progrès humains qui se soient accomplis sans cet élan vers le plus que soi, vers l'Autre ? Cet Autre, il a pour nous chrétiens un visage, un nom, une histoire en Jésus-Christ ressus-

cité... Où puiseront-ils l'espérance qu'ils ne peuvent même plus nommer ?

[24]

Toutes ces pensées dévalaient dans l'âme de Félix, un peu comme le torrent à la décharge du lac dont les flots allaient se déchiqueter sur les rochers. « Viennent des moments dans la vie où l'on n'a de goût que pour la terre et les pierres, murmurait Félix en appelant Rimbaud à sa rescousse. Ce monde, ce temps n'ont plus rien du paganisme, ni du christianisme. Je ne m'y reconnais plus. Rappelle ton serviteur, Seigneur, je ne sers plus à rien. »

Mais cette colère ne le menait nulle part, il s'en rendait compte. Aussi devait-il l'exorciser dans l'écriture comme il l'avait toujours fait jusqu'ici. Oui, coucher sur le papier sa dernière déchirure, un peu à la façon du chevreuil blessé par les chasseurs, qui va s'étendre sur sa blessure sous le sapinage. Son dernier coup dur, il l'avait vécu récemment au salon mortuaire. D'un trait de feu, il va raconter son tout dernier échec qui ne cesse de l'obséder depuis ce temps.

« C'était moment de cohue au salon funéraire lorsque j'y arrivai. Que de visiteurs obligés ! Sympathiques, mais éloignés le plus possible de celui qui les rassemblait. Les formules vidées de leur sens originel avaient servi de point de contact. On passait vite aux choses des existants, après les renseignements médicaux d'usage. Le banal au secours de la fuite, devant le tragique de la mort, de l'aventure humaine.

Secrète complicité d'un monde qui cherche son bonheur dans l'instant, dans la technique de l'orgasme maximal. Autre version à succès des meilleures recettes de cuisine sur le marché. Un couple bronzé, arrivé tout chaud de l'Espagne, se plaint des hôtels, des Basques terroristes, du vin trop lourd, des douaniers. Quelles tristes contraintes pour ceux qui convoquent le monde entier aux pieds de leur épanouissement !

À côté, d'autres visiteurs piaffaient d'impatience. Ils n'avaient pas prévu rester si longtemps. Ma présence gênait. D'abord, ma prière personnelle à genoux devant celui qu'on s'ingéniait à oublier... mon col romain, mon petit livre de prières sous le bras... Certains regards en

coin déguisaient à peine leur question : Va-t-il nous affliger de sa triste chanson ? Les proches commençaient à paniquer. 'Après tout, on n'est plus au temps des interminables chapelets. C'est passé de mode. Pourquoi ne fait [25] il pas comme tout le monde ? Ne vient-il pas s'imposer ?' Tel un passager clandestin !

Le malaise me gagnait à mon tour... En provoquant mon propre procès intérieur. 'Le pluralisme te commande le silence, la discrétion, le respect.' Tous ces nobles vocables et raisons m'apaisent un moment. Je m'adapte à cette neutralité sans âme. Mais ma conscience s'y objecte violemment. Celui-là même que l'on ignore, que l'on va vite oublier peut-être, m'avait signifié clairement sa volonté d'avoir des funérailles chrétiennes. Et me voilà seul à y tenir. Pour les proches, tout devait se terminer au 'salon', juste avant le four crématoire. Tout au plus m'avaient-ils suggéré : 'Une visite de votre part serait bienvenue.'

J'étais résigné à ce minimum. Après tout, il faut se faire pardonner le cléricalisme d'hier, et hélas ! aussi, celui d'aujourd'hui. Mieux vaut se retirer silencieusement que risquer la moindre pression sur les consciences. Je sais, je sais. Mais je le comprendrais plus aisément, si je ne sentais pas derrière tout cela un je-ne-sais-quoi de fuite superficielle... et peut-être un aveuglement volontaire face à la mort elle-même, cette évidence de la nature, mais aussi ce mystère pour l'âme humaine. Eh quoi ! pareil moment d'humanité profonde, nécessaire à la compréhension même du prix inestimable de la vie, serait-il abîmé, sinon aboli dans le refus trop facile d'un rite dit éculé, même au grand dam de celui qui l'a voulu fermement. Peut-on se respecter quand on saccage la toute dernière volonté d'un proche qu'on prétend aimer ? Ceux qui ravalent la mort finissent par avoir une piètre idée de la vie.

À l'extérieur, je joue le jeu, saluant les uns et les autres. Des rires nerveux étouffent le silence. Il n'y manque qu'un haut-parleur tonitruant. Tout à coup, mon regard s'accroche...

Un enfant est là, seul devant la tombe de son grand-père. Le visage grave, silencieux, tout intérieur. Pendant un bon moment, cet enfant m'obsède, me séduit. Serait-il le seul à affronter le mystère, à le sentir, à le vivre ? Me voilà honteux. Quitte à être impoli, je délaisse brusquement une conversation assez futile. Je m'approche de l'enfant, tout en restant en retrait. Et je pense tout à coup à ce cri de Jésus devant la

vulgarité de l'hommerie : [26] “Merci, Père, d'avoir révélé ton Royaume aux petits.” Ils savent, eux, que les êtres ont une âme.

Ce geste ne pouvait passer inaperçu. Comme une pierre qui choit dans la mare, il allait provoquer des ondes de silence jusqu'à la plage la plus bruyante de ce faux rendez-vous.

Silence qui s'élargissait maintenant de toutes les paroles retenues. Le moment se prêtait peut-être à une prière commune. J'hésitai un moment... Les mots les plus lourds de sens ne sont-ils pas ceux qu'on arrache à un long silence, à une sorte de gravité intérieure dont on découvre les veines cachées prêtes à s'ouvrir aux soifs inavouées, aux cris refoulés. Était-ce le pari à faire ?

Mais l'atmosphère du lieu, du rassemblement, des conversations me paralysait. Jamais une telle chose ne m'était arrivée. Comme si je découvrais tout à coup que ce ressort de l'âme était brisé chez la plupart des gens qui m'entouraient. Je n'allais pas jouer le sorcier d'un rite consolateur tout en surface, alors que j'avais toujours conçu ma foi, ma mission... et surtout l'Évangile, comme un ouvrage de sourcier dont le seul objectif est de faire jaillir la source, ou du moins d'aider à la libérer. Mais eux, avaient-ils les même soifs, des soifs autres que celles de leurs désirs les plus immédiats ? Comment pouvaient-ils traiter avec une pareille insouciance la mort du “vieux” qui, sans doute, pèsera moins sur leur confort ?

En m'identifiant à cet homme de ma génération, je cédaï peut-être au dépit de mon amour-propre écorché par ce premier et décisif sac-cage de sa mémoire. Encore présent physiquement, mais déjà absent de leur âme, combien le sera-t-il après ? Bientôt ils ne sauront plus rien de ce fil d'humanité extraordinaire qu'est une lignée de générations, qui trame une culture, une foi... un peuple et sa conscience et son avenir. Les Juifs, même de toutes tendances idéologiques, religieuses ou areligieuses savent que sans ce noyau dur de leur mémoire instituée, ils sont finis, surtout là où ils vivent en diaspora. Alors, ils y tiennent mordicus en protégeant contre vents et marées cette cohésion de base que, chez nous, nous venons de briser en quelques années. »

Félix se rend compte qu'il outrepassé les pensées et les sentiments du moment. Peu importe, se disait-il, l'âme humaine, quand elle est bien vivante, n'est jamais « encarcannée » [27] dans la linéarité du temps ; elle transhume le corps, la vie et ses saisons. En elle, hier et

demain peuvent être aussi présents que l'heure exacte de la montre. Cette société de l'éphémère, du prêt-à-jeter est devenue semblable à ce qu'elle fabrique... Une société éclatée qui ne sait plus comment les institutions, les hommes peuvent tenir ensemble. Là-bas, les Arabes, les Israéliens sont enfermés dans leur totalité historique ; ici, nous sommes dispersés dans une fluidité aussi totale. D'où cette angoisse flottante, insaisissable, « venue du fond de la peur » que même nos sciences humaines n'arrivent pas à décrypter, parce qu'elles aussi, elles ont refoulé les profondeurs spirituelles du mal et de l'espérance, des enfers et du salut ; et ce faisant, elles ont ignoré ce fond de désert et de soif. Il pleut sur la mer. À quoi bon ? Le Sahara a soif et réclame, prophétisait Hugo.

Aujourd'hui, « tout est bon qui voile l'abîme ». Alors on s'agite d'une expérience à l'autre. Ce qu'on gagne en surface, on le perd en capacité de se ressourcer. Et, bientôt, l'on tombe comme une pierre sur la terre durcie d'un bonheur frelaté où il ne pousse plus rien. « Je les entends s'inquiéter de la montée des suicides », marmonne Félix. Le sont-ils autant de leur société, de leur style de vie... de cette avarice du moi ennobli en narcissisme légitime qui est en train de créer tout un peuple de solitaires désespérés, sans le moindre ancrage dans des solidarités quotidiennes soutenues ?

Au fond, l'Église a raison de se donner une assise ferme et indépendante pour ne pas se dissoudre dans cette fluidité sans rive d'une conscience aussi dispersée, aussi soumise à tous les vents capricieux des désirs de l'instant. Ah ! bien sûr, les grandes valeurs à majuscule : Justice, Égalité, Liberté, sont toujours là, mais elles servent à condamner les autres au nom d'un idéal qui n'a aucune racine dans sa propre vie. On pointe désormais le mal hors de soi pour en ignorer sa propre complicité. « L'homme occidental des pays libres, disait Boukovski, M'est apparu - contrairement à tous mes rêves de dissident soviétique - comme quelqu'un qui ne se dit et ne se veut responsable de rien ni de personne... Quelle déception pour nous qui sortions de l'enfer totalitaire, et qui entrions, contre toute attente, dans un monde de libertés [28] insignifiantes, insouciantes, irresponsables et surtout complices des plus vulgaires servitudes. »

Peut-être avons-nous failli, nous-mêmes chrétiens, dans notre propre aventure en refusant que l'Évangile entre comme une hache dans notre propre fibre. Il fut un temps, en ce pays, où la foi pouvait presque se passer de Dieu et de l'Évangile du Christ, tellement elle s'appuyait sur le système social et ses coutumes. Une foi qui était l'œuvre, pour une bonne part, de la chair et du sang avant de devenir celle des habitudes et du « va-de-soi », comme le pensait ce vieux sage de Sullivan. Vienne l'heure où l'Évangile explosera dans cette religion pétrifiée d'idées mortes.

Qui sait, se disait encore Félix, si nous ne sommes pas en mesure, aujourd'hui plus qu'hier, de découvrir le vrai sens du message du Christ, sa Bonne Nouvelle, quoi ! Pourquoi ne pas croire que chaque génération a sa grâce. Encore faut-il qu'elle consente à retourner sa propre terre, à labourer profondément ses évidences de surface. J'ai plutôt l'impression que la génération montante refuse de s'y mettre... du moins pour le moment.

L'Évangile nous invite à prendre distance sur les évidences du premier regard. La biologie elle-même nous enseigne que c'est de l'intérieur qu'on remet à l'endroit l'image que l'œil a d'abord perçue à l'envers. Quelle belle parabole moderne de ce que Jésus lui-même nous a enseigné !

« Mais toi-même, Félix, se disait-il, es-tu capable d'un nouveau retournement ? Ne les as-tu pas déjà jugés, condamnés ? Vas-tu, à ton tour, te servir de l'Évangile comme d'un assommoir ? »

Le vieux curé revenait à son propre procès, en se souvenant comment ce soir-là, au salon mortuaire, sa colère intime avait pris le pas sur son espérance, sur son amour inconditionnel pour son peuple. Il était sorti du salon, au beau milieu d'un silence ouvert, peut-être, à la voix de Dieu, à cette profondeur de conscience où chacun se sent atteint, même s'il n'entend rien. « Ne te plais-tu pas à dire que dans l'Évangile, on ne trouve que des petits bouts de vérité, des filets d'eau vive qui parviennent à lézarder les murs les plus épais de mensonge ou d'indifférence, et aussi les plus coriaces dures du cœur ?... »

Ce soir-là, comme Jonas, je me suis peut-être refusé à ce monde qui m'était devenu étranger. Seul mon monde pouvait recevoir le message. Quel aveuglement de ma part ! La nuque raide dont parle la Bible, c'est celle des prétendus fidèles de Dieu, des « élus ». C'est la tienne, aussi, mon vieux pharisien de Félix. Il est plus difficile de se convertir que de convertir les autres. Aurais-tu oublié ce truisme ? Le Dieu imprévu que l'on n'attendait plus m'est sans doute passé par-dessus la tête pour révéler son mystère dans le regard grave, silencieux et espérant d'un enfant. Cette folle et scandaleuse foi a l'innocence limpide d'un diamant qu'aucune barbarie ne pourra jamais rayer. Un trésor caché que les professionnels de la religion comme moi ne sauront jamais se réserver.

Ses contradictions avouées, Félix se sentait prêt à écrire l'homélie qu'il allait prononcer, le lendemain, à la fête du cimetière. L'homélie d'adieu aux siens.

Ce dimanche-là, les paroissiens rassemblés autour des tombes des leurs mêlaient leurs souvenirs aux dernières tendresses de l'été des Indiens. Tout juste une brise qui glissait doucement sur les aiguilles des superbes pins, tout autour de la magnifique grotte bâtie à la fin des années 30. Félix avait confié ces travaux à des maçons italiens chômeurs qui venaient tout juste de s'installer dans le pays. N'étant insérées dans aucun réseau de relations ou d'entraide, les deux nouvelles familles de Sicile risquaient de sombrer dans la plus sordide misère.

Félix qui s'était rendu au cimetière bien avant les autres contemplait la grotte qui allait lui survivre sans doute pour plusieurs générations. « On a la paternité qu'on peut », murmurait-il en souriant. Mais malgré lui, remontait en surface la question lancinante : « Quand le fils de l'homme reviendra, restera-t-il encore de la foi sur terre ? » Tantôt sur la route du rang neuf qui conduit au cimetière, il avait noté que la croix de chemin était complètement disparue derrière de larges ramées d'érables et d'épinette. Il s'y déroulait jadis toute une liturgie de la semaine, conçue et vécue par les croyants eux-mêmes. C'était leurs battements d'âme à eux.

Mais la réforme liturgique a tout rapatrié au temple. Un peuple peut faire des temples, mais des temples ne [30] font pas un peuple. Celui de Jérusalem a été détruit plusieurs fois, et nous n'en avons tiré aucune leçon.

Sous les cendres du temple brûlé, l'Esprit se réservait toujours une braise pour rallumer la lumière des yeux. Et la foi repartait de plus belle là où était le « feu et lieu » des hommes, comme disaient nos anciens. Peut-être faut-il accepter pareille épreuve aujourd'hui ?

« Nous sommes libres de lutter contre le sommeil de la mémoire et du cœur, et de vaincre en nous la puissance formidable de l'oubli. Il nous appartient de ressusciter les morts et de rendre la vie à cette cendre et à cette poussière qui furent un sang brûlant et une chair aimée. » Cette phrase de Mauriac, Félix l'avait redécouverte dans ses notes de lecture qu'il feuilletait la veille avant d'écrire la dernière version de son homélie. C'est là qu'il avait trouvé sa ligne directrice.

Le moment est arrivé. Félix escalade les marches abruptes de la grotte pour rejoindre la niche qui sert de chaire. Ils sont là comme des grappes de vigne autour du monument familial où des gerbes de fleurs jonchent l'herbe fanée de l'automne. Un rituel obligé ? « Il doit bien y avoir plus », se dit Félix qui regarde silencieusement ces visages qu'il ne voit plus, pour la plupart, à l'église depuis belle lurette. Ses yeux s'arrêtent un moment sur le jeune plant de fougère qui s'est trouvé une pincée de terre dans la faille d'une pierre ébréchée de la grotte. « Vasy, Félix, la foi, c'est ça », murmure-t-il au fond de lui.

D'un ton un peu trop solennel qui ne lui va pas du tout, Félix lit le texte qu'il a écrit la veille :

« Comme le coquillage de la mer murmure un je-ne-sais quoi d'infini et d'éternel, le silence du cimetière, les tombes et les croix portent un semblable appel et nous convient au rendez-vous du Père.

Ceux qui nous ont livré avec foi, patience et courage l'espérance des deux Testaments, ceux-là même aujourd'hui nous rassemblent comme d'éternels vivants.

Qu'est-ce qui nous habite ce matin ? Le souvenir cher d'une mémoire toujours plus lointaine ? La nostalgie d'un passé rêvé ou chagrin ? Le vague à l'âme d'une [31] foi tenue en laisse au fond de la conscience au cas où... si jamais... il existait celui-là de l'autre bord ?

Dans le vieux cimetière aux abords du village, des témoins de nos vies ont droit de parole au moins une fois l'an. Qu'ont-ils à nous dire ? Qu'avons-nous fait de l'espérance qu'ils nous ont transmise avec leur chair et leur sang ? Est-ce au fond de nous un souvenir de cendre ou une mémoire de feu ?

En reprenant leurs propres prières, peut-être saurons-nous réentendre, comme dans le coquillage de la mer, le chant de nos pères et mères qui ont atteint l'autre rive.

Mais tout d'abord, laissons-nous interroger par les signes qui nous entourent, un peu comme les anciens qui étaient si attentifs aux traces de Dieu dans leur amour inséparable de la terre et des cieux.

Avant de mourir à l'automne, la feuille verte se colore d'un soleil jaune, rouge et or pour nous annoncer que le printemps et l'été vont revenir, que la vie viendra à bout du long hiver.

C'est peut-être là l'image du testament spirituel que nos pères nous ont laissé. La foi en une vie qui ne meurt pas. Qu'avons-nous fait de cet héritage ?

Ces hommes et ces femmes qui nous ont faits savaient vivre des engagements, des amours capables des quatre saisons. Ils savaient refaire leurs feuilles au printemps, après un courageux hiver. Ils savaient des étés laborieux et féconds. Ils savaient affronter les épreuves et les dénuements de l'automne :

Ces amours de quatre saisons, ces vies de cinquante ou de cent moissons trouvaient leur force dans une foi profonde en un Dieu vivant, fondement d'une espérance invincible malgré tous les creux de l'existence et les plus dures épreuves.

Sous la cendre de leur mémoire saurons-nous reconnaître le feu qu'ils nous ont transmis ? Le feu d'un Évangile d'amour, de courage, de force d'âme... telle une braise précaire mais farouche, une braise capable de vaincre des froids à pierre fendre... tel un foyer de chaleur humaine qui s'alimente à la tendresse de Dieu et au feu de son Esprit.

Oui ! qu'avons-nous fait de leur héritage, de leur témoignage essentiel, de leur riche expérience humaine et spirituelle ? Une vague réminiscence comme une photo [32] d'ancêtre accrochée au mur du grenier, ou déposée au fond d'un tiroir ? Une visite annuelle au cimetière pour donner bonne conscience à une souvenance distraite qui ignore tout des fidélités d'hier ?

Ceux que nous venons visiter ont été des êtres trop peu préoccupés d'eux-mêmes pour nous en vouloir. Mais comment pourraient-ils se désintéresser de ce qu'ils nous ont laissé de meilleur à leurs yeux et à leur âme : cette foi, cette espérance, cet amour qui ont fait d'eux-mêmes des chênes enracinés à notre terre, des bâtisseurs du peuple que nous sommes.

J'imagine leur peine ou peut-être leur colère devant l'église de leur village ou de leur ville, qui pourrait bien devenir un musée ou même un cimetière qu'on visite une fois par année...

J'imagine leur encouragement à cette poignée de fidèles qui envers et contre tout entretiennent le feu sacré, la mèche qui fume encore...

J'imagine leur scandale quand ils voient que leurs convictions les plus profondes n'ont souvent plus de place dans le monde d'aujourd'hui, dans nos propres vies...

Qu'est-ce que ce monde sans foi qui a tant besoin de pilules, d'astrologie, de thérapie pour vivre ou survivre ?

Qu'est-ce que ce monde sans foi qui réduit son espérance à des billets de loterie ?

Qu'est-ce que ce monde sans foi qui a perdu la trace de l'amour durable, de la touche humaine tout autant que celle de Dieu ?

“Peut-être devrez-vous, nous disent-ils, redécouvrir le chemin du trésor caché, de la braise qui couve encore sous ces tristes cendres pour tremper le métal trop frêle de vos pâles modernités... Sans l'espérance vous ne rencontrerez jamais l'inespéré.”

Là où la force de Dieu nous attend pour redonner à nos âmes le goût de vivre, d'aimer et de lutter.

Serons-nous assez attentifs, ce matin, pour saisir au milieu des *hit parades* modernes la voix de nos pères qui nous parlent d'un grain capable de produire au centuple, d'une lumière qu'il faudra ressortir du boisseau pour éclairer nos chemins obscurcis, d'un levain invisible dans la pâte lourde d'un quotidien qui se cherche une âme, un nouvel élan... d'un sel qui rehausse le goût d'une éducation [33] et d'un travail bien faits, d'un service fidèle et authentique.

“Réjouissez-vous, disent-ils, à la suite de l'Évangile, le trésor que vous avez cru perdre, il est près de ces tombes, sur ces monuments qui vous rappellent qu'en Dieu, l'amour, le bonheur, la paix sont possibles.”

Ce n'est pas là souvenir de cendre mais mémoire de feu.

“Faites ceci en mémoire de moi”, nous dit Jésus. Il nous dit : Faites, agissez, donnez des mains à votre foi, à la justice, à l'espérance comme vos pères ont su si bien vivre de la puissance de Dieu, au-delà de la demi-heure dominicale.

Le testament du Seigneur s'est prolongé dans celui de nos prédécesseurs. L'héritage de ces croyants est toujours présent, davantage en nous-mêmes que dans la pierre du souvenir, même le plus cher.

Vivants, ils le sont au milieu de nous. Nous pouvons les prier en pensant à ce pouvoir d'intercession que Jésus leur a conféré à sa suite. 'Père, tu n'as écarté aucun de ceux qui sont venus à moi.' Aucun de ceux qui sont venus à cette fête du calvaire pour rencontrer les croyants patients et têtus qu'ont été nos pères. Ceux-là mêmes qui fidèlement ont témoigné de la force de leur foi dans le courage de leur vie.

“Courage et foi”, nous disent-ils, précisément au moment où nous entrons dans des temps difficiles que nous n'avions pas prévus.

Avant de tomber et de mourir, la feuille ensoleillée de l'automne annonce le prochain reverdissement.

Ces témoins couchés en terre ont la grâce de nous ressusciter pour affronter l'avenir avec l'espérance d'éternels vivants.

Chers disparus, votre mémoire n'est pas enterrée dans ce cimetière, elle nous rend à nous-mêmes et à notre histoire, elle est de la race de ces grands pins toujours verts. Oui, nous avons besoin de vous, compagnons du soir... »

Félix descend de la niche, mais tout à coup se ravise. De temps à autre, en levant la tête de son texte, il avait remarqué qu'on ne l'écoutait que bien distraitemment. Alors il revient à la niche et d'une voix plus directe, plus familière, il leur dit : « Contrairement à mes habitudes, j'ai [34] écrit hier soir ce que je viens de vous communiquer. Je voulais peser tous mes mots, peut-être parce que c'était mon dernier message avant de vous quitter. Voilà une bien rude épreuve pour moi. Je suis déchiré entre mon tendre et profond attachement pour vous tous et ce dernier message qui me brûle l'âme...

Autant vous l'avouer, je suis comme un oiseau blessé qui se demande s'il a encore assez de force pour monter là-haut. Oh ! ne craignez rien, ma foi dans le Dieu vivant n'est pas morte, loin de là. C'est dans cette faiblesse humaine que je me sens fort de Dieu. Mais je suis blessé parce que, voyez-vous, j'avais rêvé d'aller à Lui avec une terre, un peuple de foi. J'ai maintenant le sentiment de m'y rendre seul. Bien sûr, je m'en vais retrouver vos aînés, vos aïeux qui sont aussi les miens. Mais avec vous les vivants de cette terre, je ressens un immense échec, un peu comme Jésus abandonné des siens au jardin des Oliviers.

Je regrette de vous dire ces choses avant de partir. J'ai lutté terriblement pour les taire. Et je ne veux pas vous les imposer. Alors, pardonnez-moi cette colère qui n'est que l'envers de ma profonde tendresse blessée pour vous tous, pour cette communauté, cette paroisse où j'ai investi mon corps et mon sang, ma vie et mes rêves, ma foi et mon espérance. Je m'y suis peut-être trop attaché, comme à ce peuple d'ici, au point d'oublier que le Royaume de Dieu n'est jamais enfermé dans aucune racine humaine ou terrestre. Depuis Jésus, il n'y a pas de peuple élu, il n'y a pas de société de Dieu. La foi est gratuite. Folle aux yeux des sages, absurde aux yeux des savants. Dieu n'appartient à personne. Et l'on ne saurait être croyant selon l'Évangile, comme on hérite d'un bien de famille. Alors, pourquoi vous sermonner comme s'il était naturel, nécessaire, évident que vous deviez être chrétiens. Le Dieu de Jésus-Christ est plus discret, plus respectueux des libertés que nous ne le sommes, nous les professionnels de la religion.

Alors, je vous supplie de ne pas confondre ma pauvre parole avec celle de Dieu. Oui, ma pauvre parole que je ne puis retenir avant de vous quitter. La parole de Félix, homme comme vous, de la même histoire, du même peuple. Dans cette peau-là, je voudrais vous faire part de mon désaccord profond avec le procès qu'on a instruit [35] au moment où les églises de chez nous ont commencé de se vider, au moment où la foi vivante, agie, priée, a déserté tant des nôtres.

On a dit de nos pères qu'ils étaient des pauvres types, des porteurs d'eau, des résignés qui n'avaient d'autre but que de survivre.

On a dit de nos mères qu'elles n'avaient fait que des enfants, qu'elles n'avaient pas vécu leur vie de femme.

On a dit de notre passé qu'il n'avait été qu'une suite d'échecs et de défaites bénis par la religion et projetés dans un ciel illusoire.

On a dit que nos villages et nos paroisses étaient des forteresses d'isolement et d'autodéfense qui étouffaient les plaisirs et les désirs de la vie.

On a dit que nos écoles, nos hôpitaux étaient l'oeuvre d'une charité détestable, méprisante, aux mains d'un pouvoir religieux monstrueux et arriéré.

On a dit que la religion et son catéchisme avait drogué les gens d'ici, comme un tranquillisant pernicieux qui paralyse l'initiative, tout en servant de faux-fuyant devant les vrais défis à affronter.

On a dit qu'il fallait se débarrasser de cette histoire honteuse, de cette Église hideuse, de cette société malheureuse, de ces familles nombreuses, comme autant de défroques démodées et ridicules...

Mais on n'a pas dit ce que nos pères et mères ont eu de courage, de foi et d'humanité pour nous amener à ce que nous avons de meilleur aujourd'hui, de plus solide sous nos pieds.

On n'a pas dit ce qu'ils ont su faire avec leurs dix doigts, avec leur cœur au ventre, avec leur travail acharné.

On n'a pas dit ce que nos mères ont pu réussir avec un rien de budget et de ressources pour bâtir un foyer digne et humain. Oui, celles qui ont fait le meilleur de notre histoire, hélas 1 sans jamais la signer.

On n'a pas dit ce que nos pères souvent humiliés ont eu de tendresse silencieuse, besogneuse, ingénieuse pour gagner notre pain et préparer nos lendemains.

On n'a pas dit que la foi était l'âme, la force, le moteur, l'élan de cette belle et rude fibre humaine qui a su affronter tant d'épreuves et jeter les bases d'un nouvel avenir livré à nos responsabilités.

[36]

Oh ! je n'ignore pas les erreurs commises, les travers d'hier, mais se peut-il que nous nous en servions pour masquer ceux d'aujourd'hui.

Je ne veux pas disqualifier les projets, les valeurs, les objectifs, les rêves d'une société nouvelle, mais se peut-il encore ici que l'histoire de ceux qui ont fait notre peuple n'ait rien à voir avec notre volonté de nous doter maintenant d'une société selon nos aspirations les plus légitimes ?

À tellement s'acharner à mépriser ce qu'on a été, on finit par ne plus savoir ce qu'on est, ce qu'on veut devenir. Nos réformes récentes sont vite tombées à plat. Par quelle absurdité avons-nous pu croire réussir d'audacieux ouvrages en hauteur, tout en ravageant le reste de nos fondations historiques ? Certes, il nous reste une mémoire, mais c'est une mémoire de musée, de folklore, sans la foi qui en était l'âme, la vie et l'élan. Si vous nous faites taire, nous les vieux témoins de la seule histoire que vous avez en propre sur cette terre, eh bien ! les pierres de ces cimetières, même ensevelies dans votre oubli, ne cesseront jamais de crier la grande espérance de ceux qui vous ont fait naître et qui peuvent encore vous inspirer dans vos nouveaux chemins.

Cette autre crise qui vous tombe dessus après un court moment de prospérité - je dis vous parce que je ne verrai pas les prolongements de cette cassure gigantesque qui ne fait que commencer - cette crise, cette nouvelle épreuve, pour y faire face, vous aurez besoin d'autres choses que de vos cadillacs de la révolution tranquille et facile. Il faudra des investissements plus austères et plus généreux, une chair plus solidaire, un pain mieux partagé, une âme autrement plus trempée et surtout une foi aussi têtue que celle de vos pères qui ont, malgré tout, réussi un impossible destin dans un environnement, un continent qui les condamnait à perdre leur identité la plus chère.

Non pas que leur foulée d'humanité soit la seule possible à cette croisée de tant de chemins offerts à nos neuves libertés...

Il ne s'agit pas de répéter le passé, car la foi qui a été l'âme de cette première aventure ne cesse de nous ouvrir à d'autres fécondités, de nous tirer en avant vers une terre et des cieux nouveaux. Mais ce serait une illusion [37] de penser y parvenir en faisant table rase d'une appartenance qui a fait de nous un peuple bien identifié avec sa propre histoire, sa culture originale, et son âme particulière. Le genre humain ne peut faire fi des lois de la vie d'où il vient. Dieu lui-même, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, a emprunté le canal des généalogies pour la transmission de la foi des siens, comme il en fut des peuples, des civilisations, des grandes traditions de culture, d'art, de science et de religion. Le présent est de nulle part et l'avenir est sans visage quand on a perdu l'âme et la conscience de sa propre histoire.

En cette fête qui célèbre la mémoire des nôtres, souvenons-nous que derrière leurs misères et leurs grandeurs, il y avait la perle précieuse d'une foi que rien ni personne ne pourra rayer, parce qu'elle vient d'un germe éternel planté dans le plus charnel de notre humble histoire. _Comprenne qui veut entendre ! »

[38]

[39]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

II

PIERRE

[Retour à la table des matières](#)

[41]

Pierre ferme la portière de son automobile en y laissant ses bagages, pressé d'aller sur le quai d'où l'on voit les derniers feux du soleil couchant. Un soleil qui tombe vite en novembre, derrière le mont Éléphant dont l'ombre gigantesque rend encore plus noires les eaux pourtant bien limpides du lac Supérieur.

Le vent régnait en maître sur les lieux. Tout lui semblait soumis, au point de repousser l'horrible bruit d'une tronçonneuse mécanique qui hoquetait, hurlait, geignait chez un voisin des pères de la Fraternité sacerdotale. De tous les éléments de la nature, c'est le vent que Pierre préfère. Il associe celui-ci aussi bien à la vigueur physique et morale qu'à la foi invisible, mystérieuse. Comme le vent, on ne sait pas d'où elle vient, mais on ne la sent pas moins avec la sûreté de l'instinct. Des mille et une tendresses de la brise aux violentes rafales, il y a, entre toutes, une riche gamme capable d'accueillir nos mélodies intérieures et nos cris les plus stridents et même notre silence le plus intime, le plus feutré. On y trouve notes et rythmes, accords et contrepoints de toute la vie. Nul autre mieux que lui vous épure le sang et l'âme.

Le vent est un grand seigneur invisible qui balaie nos routes poussiéreuses, nos têtes ennuagées, avec une alacrité aussi vive que désintéressée. Il souffle sur notre argile pour la rendre à la vie comme Dieu au matin du monde. Il est aussi ce bruissement d'un souffle ténu où jadis le prophète sentit le passage de Dieu...

On perçoit trop le vent comme quelque chose du dehors, quelque chose qui vous frappe à la figure effrontément et vous étrille le lainage que vous avez sur la peau. Moi, il me ranime et me chuinte dans l'âme, il sanglote au fond de moi, il éclate de rire, il chante sur mes galets et dans les plis de ma pierre, il m'envoie au large et ramène mon

voilier fatigué à la rive, il me force à mieux enfoncer les pieux de ma tente, il me raconte des histoires, des contes, des romances fantastiques quand je me mets au lit.

[42]

Pierre avait bien ri quand il avait lu dans le *Cheval d'orgueil* de Jazez Hélias cette description si drôle et si fine du passage du vent :

« Des sabots abandonnés sur un seuil s'entrechoquent avec des bruits de noix creuses avant d'aller baguenauder par le quartier. Dans les champs, les vaches s'arc-boutent sur leurs quatre pattes et présentent leur arrière-train au vent comme si elles voulaient se faire féconder par lui. Regardez-le autour des fermes, les bouquets d'arbres sont rebroussés vers l'est (*comme chez nous au Québec*) par de terribles coups de peigne. On les dirait meulés sur la face qui reçoit la bourrasque. Et pendant qu'il y est, il fait le ménage du ciel à fond. Ce n'est pas le soleil qui en serait capable, paresseux qu'il est. »

Mais aux yeux de Pierre, le vent c'est aussi quelque chose de très sérieux. Au dernier spectacle de Vigneault, il avait noté cette remarque du grand chansonnier : « Après avoir eu l'impression d'être de fond en comble bousculés par l'histoire, est-ce qu'on peut encore foncer au vent ? Oui, mais il faut se méfier des bourrasques... Si on change de cap après la première tempête, c'est que l'objectif n'était pas bien ancré au cœur. » En poursuivant cette pensée, Pierre se demande si le peuple d'ici ne ressemble pas à cette barque qui vient de briser ses amarres au quai voisin et qui s'éloigne à la brunante... indistincte, soumise aux caprices du vent de la baie, « faisant l'amour et la guerre avec l'eau qui la broie »... Nul vent ne souffle sur un navire qui n'a plus de direction. Rien ni personne n'a barre sur elle. Dérive, décline, mouvement bancal lient leurs désespérantes rondes, comme s'il n'y avait même plus moyen d'adhérer à la vague, au fil de l'eau.

N'eût-il pas été plus sage d'être moins avant-gardiste et d'apprendre à mieux maîtriser le gouvernail ? Ces préoccupations habitent Pierre qui s'amène à la Fraternité pour produire un dossier de réflexion et de travail sur la crise sociale et économique de sa région. Son oeil s'assombrit un peu, comme le paysage du crépuscule. Même le vent qui

chantait en lui, il y a un moment, lui paraît tout à coup triste, persifleur, âcre, syncopé, dissonant. Tout ce qu'il faut pour le décider à entrer précipitamment à l'hôtellerie. D'ailleurs, les pères n'aiment pas [43] ces arrivages à la dernière minute, qui soulèvent la rogne et la grogne de ce bougon de frère cuisinier.

Le père Émile l'avait vu se garer et l'attendait depuis un bon moment, de telle sorte que Pierre n'eut pas à fourgonner ses bagages entre deux portes. Le père hôtelier avait une tête en cœur de pomme, ovale et cirée, avec des pépins de rousseur qu'on souhaiterait un peu mieux accrochés et distribués. Mais avec quelle drôlerie, quelle simplicité vous accueillait-il ! cet homme dont on soupçonnait vite la profonde vie intérieure. On a parfois une image bien fausse des mystiques, comme s'ils étaient tous absents, distraits, dégagés des menues contingences de la vie. Bien au contraire, ils sont la plupart du temps les plus attentifs des hommes, car ils ont longtemps poussé leurs racines avant de prendre de la hauteur. La foi creuse, elle n'ajoute pas.

Voici un homme aux traits bien mal dessinés, mais dont le sourire, le regard, le geste, la présence ont un je-ne-sais-quoi de finesse et de beauté qui vous invite à la dignité, à la grandeur d'âme. Très discret, effacé même, le père Émile n'avait rien de ces gens qui vous reçoivent si bien qu'il ne vous reste plus de place pour avancer. Ils ont tout programmé. Ils se croient obligés de régler la rencontre, de mener la conversation, de choisir le menu. Accueillir, ce n'est pas se mettre en avant, mais laisser l'autre avancer. Il arrive souvent, comme ça, que Dieu recule pour nous permettre d'aller plus loin. Le père Émile en était en quelque sorte le sacrement.

Laisser le visiteur s'avancer, disait Jossua, c'est permettre qu'il s'introduise dans notre vie, à titre d'un intrus menaçant. Nous nous dépêchons de proposer pour ne pas entendre ce qu'il peut demander. Nous redoutons l'inattendu, l'imprévu de l'autre... fermant par là l'entrée gratuite de Dieu, l'inespéré de sa venue à travers l'autre qui fait signe. Admirable *commercium*... échange merveilleux que cette rencontre spirituelle entre les êtres quand tout est gracieux comme chez le père Émile avec ses hôtes. Il suffit parfois d'un être comme lui pour transformer un milieu. Hélas ! on ne compte plus beaucoup sur cette gratuité intérieure et profonde de l'accueil d'âme dans les institutions fonctionnelles d'aujourd'hui. On se méfie de tout un chacun. On exige, on négocie, on se défend, on protège ses arrières et quoi encore !

[44]

Pierre se souvenait de cette dame âgée qui lui avait dit : « Autrefois, on nous appelait des vieillards, de ce beau nom plein de dignité et de respect... aujourd'hui, nous sommes des 'usagers,' des clients, des 'bénéficiaires' dans des bâtisses froides qu'on a le culot de baptiser centres d'accueil. » Une bien étrange démocratisation que ces rituels administratifs, syndicaux, professionnels qui s'additionnent pour l'isolement des uns et des autres dans l'individualisme le plus avaricieux que l'on ait connu jusqu'ici. Tout a le dehors de la bienveillance, mais il y a si peu de cette chaleur au dedans qui, elle, vient de sources spirituelles. Cette société a liquidé de grandes réserves d'humanité.

Très critiques sur la rhétorique chrétienne du « don » et de ses travers indéniables, certains progressistes se sont drapés dans de nouvelles valeurs aussi piégées que les anciennes : telle l'autonomie personnelle à n'importe quel prix social, surtout celui d'écarter tous ceux qui n'entrent pas dans leur copie conforme. Tout cela, sous le couvert de l'idéologie du changement. Mais en pratique, on ne veut rien changer de soi-même, dans la mesure où « l'autre » dérange et invite à sacrifier une parcelle de confort. Ce qu'on peut y perdre au change ! À tant mesurer son travail, son bien-être, ses rapports avec les autres, on finit par transformer l'amour légitime de soi en une avarice de soi. Tout au plus n'estime-t-on chez les autres que sa propre image.

Le vrai bonheur est ailleurs, nous suggère l'Évangile : heureux qui perd sa vie, il saura se libérer avec l'autre. Dieu s'est perdu en Jésus, dans le dénuement le plus radical, pour nous entraîner dans le même sillage de libération. C'est tout un art de vivre que celui de passer ses propres frontières pour accéder à une véritable communion d'êtres où Dieu nous attend, lui qui s'est voulu, en Jésus, simple chemin d'humanité pour nous rendre capables de nous accueillir les uns les autres.

Ce jeu de réciprocité fait naître quelque chose de nouveau « ensemble »... une convivialité de destin que nos sociétés ne savent plus recréer, tellement elles ne misent que sur les rapports de forces, de pouvoirs, de statuts et d'intérêts en conflit. Un quotidien chaleureux y devient impossible. Tout se passe comme s'il n'y avait plus de base humaine pour relancer des solidarités fécondes, [45] comme s'il fallait refaire, réinventer ce fond d'humanité saccagé par des pratiques sociales de plus en plus froides et cyniques. Mais il reste encore des êtres

qui sont des braises en réserve sous de telles cendres, comme des signes au milieu de nous de la patience amoureuse de Dieu.

Pierre, un habitué de la place, avait expérimenté ces leçons de vie et de foi au contact du père Émile. Tout cela remontait à la surface de sa conscience, en voyant l'humble religieux se retirer devant lui avec grâce et attention, à l'affût du cœur qui s'amène souvent avec bien des soucis dans cette maison de paix et de repos. Une maison vraiment habitée, au sens biblique. Chez les Hébreux être, c'est « habiter ». Chez les Africains, on ajoute une autre connotation : « être avec ». Ils ne disent pas : j'ai une femme, des enfants, mais plutôt : je suis avec une femme, avec des enfants.

Le père Émile était vraiment avec vous dès votre entrée. C'est vous qui habitez la maison. Pierre avait noté certains traits de sagesse que le père Émile lui avaient servis, mine de rien, au fil des rencontres :

- Avez-vous remarqué, disait-il, comment les hommes plus que les femmes sont tristes dès qu'ils se taisent ou se trouvent seuls ?

Et cet autre qui paraphrasait une pensée de Bernanos que le père Émile fréquentait beaucoup :

- Chacun des êtres, si misérable soit-il, a néanmoins sa vérité. Mais qu'importe la vérité des êtres à qui n'a jamais entrepris de chercher sa propre vérité.

Mais l'idée-force de Bernanos qui traverse toute son œuvre et que la tendresse du père hôtelier affectionnait le plus, se trouvait dans ce très beau texte : « Tout ce qu'il y a de beau dans l'histoire du monde s'est fait à notre insu par le mystérieux accord de l'humble et ardente patience de l'homme avec la douce pitié de Dieu. »

La profonde empathie du père Émile incarnait merveilleusement cette parole de foi tirée du plus authentique esprit évangélique.

Adolescent, Pierre lui avait dit un jour avec naïveté

« Père Émile, vous nous faites si bien sentir la présence de Dieu en toute chose. » C'était, il y a bien longtemps, au temps où Pierre dirigeait une colonie de vacances pour les adolescents de Saint-Henri, de l'autre côté du [46] lac, juste en face de la Fraternité. Il connaissait le père Émile depuis l'âge de dix-huit ans, et rares furent les années où ils se sont perdus de vue. C'est dans ce havre de recueillement, d'intériorité et de chaude intimité, que Pierre avait rencontré quelques prêtres exceptionnels auxquels il s'était profondément attaché. Tel le curé Félix.

- On m'a dit que le curé Félix s'est retiré à la Fraternité. Ce que j'ai hâte de le voir !

- Hélas, lui répond Émile, il ne reviendra qu'après-demain. Il est allé à l'hôpital pour des examens.

- J'ai appris qu'il était bien malade.

- C'est étonnant : tous les médecins l'ont condamné et le vieux tient le coup avec une vigueur incroyable. Il est vert... dangereusement vert. Préparez-vous, vous n'aurez pas encore le dessus, fit Émile avec un sourire plein de malice. Vos engueulades sont célèbres, vous savez... Félix, c'est un pic enneigé qui est resté un volcan, et son oeil n'a rien d'un cratère éteint, je vous le jure.

- Père Émile, y a-t-il un père hôtelier aussi fascinant que vous dans toutes les abbayes du monde ?

- Allons, allons... on nous attend pour le souper. Vous passez quelques jours avec nous ?

- J'ai une valise pleine de dossiers. Le chalet de la pointe est libre ?

- Il est déjà tout prêt, tout chaud pour la nuit. Sacré sauvage, va ! Vous êtes tous les mêmes... vous arrivez ici avec une fringale de solitude, mais on vous trouve vite en grappes de vigne pour célébrer la fraternité des célibataires !

- Saviez-vous, père Émile, qu'au petit séminaire de Québec, jusqu'aux environs des années 50, il y avait un petit tonneau de whisky blanc dans la salle réservée aux professeurs qui étaient tous des prêtres, évidemment.

- Mon cher abbé, depuis le temps que je fréquente les curés, vous ne m'en apprendrez pas beaucoup sur leurs mœurs. On a les vices qu'on peut, n'est-ce pas ? Mais chez vos aînés, il y avait plus d'ascètes et de spirituels qu'on n'a bien voulu le reconnaître dans le procès du cléricalisme d'hier.

- Et d'aujourd'hui

- Ah pour ça, je vous avoue que j'ai peine à cerner une figure quelque peu précise de la situation présente. Il y a un je-ne-sais-quoi de déroutant dans les zigzags de [47] l'Église, depuis Vatican II. Ça bouge dans tous les sens. Que l'Esprit souffle où il veut, c'est déjà assez mystérieux pour ne pas trop en remettre au chapitre de l'imprévisible. Le pape a raison de bien tenir la barre. Ce n'est pas trop tôt...

Le père Émile fait un pas en retrait, rougit un peu. Sans doute juge-t-il en avoir trop dit. En cafouillant, il revient à ses taquineries sur le petit côté sauvage et solitaire de son interlocuteur. Pierre réagit vivement.

- Eh ! eh ! eh ! ma vie est une place publique sur laquelle tout le monde passe, rétorque Pierre. Laissez-moi tranquille... à quoi sert le célibat, si vous n'avez pas accès au privilège de la solitude !

- Vous n'avez pas toujours pensé comme ça, monsieur l'abbé.

- Si on a peur de la solitude, ironise Pierre, c'est qu'on se trouve ennuyant. Or, comme je me considère de plus en plus sage, intelligent, spirituel et « mature », je me sens bien avec moi-même.

- Le solipsisme parfait ! Dieu doit attendre souvent à la porte...

- Hélas ! vous avez raison.

Pour éviter toute indiscretion, le père Émile revient au jeu de sentences que Pierre et lui pratiquent avec tant de plaisir :

« Le coeur humain est comme une meule qui tourne toujours, s'il n'a rien à mouler, il va se mouler lui-même », disait le païen Michelet...

- Si vous lui jetez du blé, il vous donnera du pain, si vous lui livrez de la pierre, vous n'aurez que des cailloux à lancer... aux autres, ajoute Pierre.

- C'est de vous cela ? demande le père Émile.

- Pourquoi pas ? À mon tour de vous citer ma pensée de chevet ! Elle est de Sainte-Beuve. Attention, c'est sérieux... ça vous conviendrait à vous aussi : « C'est faute de s'écouter de près que chez la plupart des hommes et des femmes, la seconde moitié de la vie se perd et manque son vrai sens en même temps que son vrai bonheur. »

- Le vieux Félix vous applaudirait. Encore hier, il me parlait de sa fierté d'être de culture française. Il est un peu esthète et parigot sur les bords ; il est même très charnel, quand il dit « jouer avec le corps, le sang, la sève des mots ». Il était vraiment en verve, avant-hier. La [48] langue, disait-il, est davantage de notre être singulier que la terre et les choses que nous nommons notre pays.

- D'autres ont dit cela avant lui. Il en a fait toute une théorie qui lui donne la nostalgie de l'ancien mariage de la langue et de la foi. C'est le cas de le dire ; on s'est donné de jolis coups de gueule à ce propos-là. Mon vieux maître continue de mêler pas mal de choses.

- Ah ! attention, je pense qu'il devient plus critique depuis qu'il a pris ses distances avec sa vie d'hier.

- C'est vrai, sous la surface de ses toquades, on le découvre plus riche et plus complexe que ne le laisse entendre son discours officiel.

- Bon, à la soupe !

Bien café et lové dans sa vieille berceuse préférée, et face au foyer où se fondent le crépitement des bûches d'érable et le hurlement du vent dans la cheminée, Pierre repense aux heures très intenses qu'il vient de vivre dans la ville où il exerce son ministère. Pour lui, l'Église ne se définit pas d'abord à partir de sa structure, mais de son milieu

humain où souvent le Christ lui-même l'a précédée. Le malheur du concile de Trente, c'est qu'il a enroulé l'Église sur elle-même. Et l'on n'en est pas encore sorti, malgré toutes les réformes récentes.

Celles-ci ont été conçues surtout pour raffermir la vie interne de l'institution. C'était sans doute nécessaire après la débâcle religieuse des années 60, chez nous et ailleurs. Mais les missions de l'Église sont indissociables, si elle se veut d'un même corps. Comme une plante dont la sève se nourrit des sucres et des lumières qui ne viennent pas d'elle-même, l'Église, pour être du Dieu de Jésus-Christ, se doit de « tigrer » à même une terre où elle s'est solidement plantée.

Peut-être, se demande Pierre, le vieux Félix a-t-il raison de vouloir parier encore de milieux chrétiens, en rugissant contre les oasis que certains becs fins se créent artificiellement, non seulement en marge de la paroisse mais aussi des gens ordinaires. Cette pastorale de luxe ne fera jamais un peuple de Dieu, une Église du peuple....

[49]

Qui sait, la crudité de la crise économique va peut-être nous amener à renouer avec le pays réel ?

Mais n'exagérons rien, se dit Pierre. De toutes les institutions d'ici, l'Église, malgré tout, est encore la plus près des gens. Certaines paroisses, même en ville, sont parfois les seules communautés organiques qui restent.

Pierre jette un oeil sur sa mallette pour en tirer le dossier qui le brûle le plus : *Les chrétiens, l'Église et la crise*. Il vient de rencontrer divers groupes sociaux, pastoraux et autres qui, par-delà une première méfiance, ont assez bien accueilli le projet de constituer une plateforme commune pour voir clair ensemble et se relancer à même cette crise qui s'annonce longue, dure, et difficile à surmonter.

« Il y a deux mondes dans cette ville, disait Pierre, dans des rencontres récentes. Il y a ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. Tout le secteur privé est affaîssé, mais le secteur public fonctionne, même s'il marque le pas. Oui, ce secteur public de services, qu'on a voulu outil d'autodéveloppement, devient une sorte d'écran qui masque la crise véritable tout en siphonnant les ressources, les énergies au grand dam des autres investissements à faire pour une économie dynamique plus juste et plus solidaire. Un problème crucial qu'on ne

peut plus ignorer. La plupart des milieux sont de plus en plus divisés entre ces deux mondes qui coupent et découpent la base sociale au point de tuer tout projet commun qui pourrait rassembler les forces vives de la place...

Dans les circonstances, l'Église, désormais sans pouvoir, sans identification partisane ou idéologique, est un des seuls lieux communautaires historiques où les gens peuvent se retrouver en coude à coude dans un premier temps. »

C'est du moins la conviction intime de Pierre, conviction tenté de partager avec des confrères et des militants chrétiens :

- Nous avons aujourd'hui de lourdes responsabilités ecclésiales qui viennent du plus lointain de notre histoire. C'est l'Église qui a donné une ossature à ce peuple ; elle ne peut se désintéresser de sa chair qui crie dans une épreuve un peu semblable à celle des années 30, même si le contexte, les problèmes et les solutions éventuelles sont très différents. Des gens très loin de [50] l'Église me disent qu'elle est encore une des seules institutions à pouvoir rassembler une majorité de gens, contrairement aux partis ou aux syndicats, de plus en plus divisés selon des intérêts profondément divergents ou des idéologies de plus en plus fermées les unes aux autres. Certes, il ne s'agit pas de remplacer ces instances, de se substituer à l'État, encore moins de se servir de la crise comme moyen de récupération pour l'Église, ou même comme instrument d'évangélisation...

- Je pense, disait encore Pierre, qu'il y va d'une sorte de service évangélique de base, désintéressé... habité par le même amour gratuit de Dieu pour l'homme, par la priorité des pauvres, des plus fragiles, des plus massacrés par le dérèglement de tout le système et par l'âpreté des rapports de forces dont ils ne font pas partie. Souvenons-nous du chapitre 25 en saint Matthieu : le critère décisif de la touche de Dieu en Jésus-Christ et aussi de la touche humaine, c'est cette solidarité la plus radicale des humains comme êtres humains dans les choses de la vie les plus quotidiennes : le pain, le vêtement, le logement, l'affection, la liberté. Mais plus qu'un partage de biens, il y va d'un partage de soi dans ce testament de Jésus, comme d'ailleurs dans les Béatitudes et dans l'Eucharistie. En faisant de la petite hostie blanche une référence trop lointaine au pain réel, on a peut-être perdu de vue le

réalisme biblique et évangélique du Dieu fait pain dans un monde qui a faim ; réalisme crucial des solidarités à la fois les plus matérielles et les plus humaines. Voyez comment il n'est question, dans ces paroles ultimes de Jésus, que du rapport direct entre humains. Un rapport d'être à être, de main à main, de pain à pain...

Or la crise, c'est l'occasion par excellence de se serrer les coudes, de se retrouver dans le même bateau, comme ces exilés sans statut, sans passeport et sans distinction, tous au même titre, au seul titre de leur humanité la plus nue. Comme si de ce dénuement émergeait la conscience radicale de l'être humain qui vaut pour lui-même, non comme instrument de production, de guerre de pouvoir ou de prestige, non comme rouage de machines sociales, économiques, politiques ou autres. Nous sortons d'une longue période de relative prospérité qui nous prépare très mal à l'austérité de cette crise. C'était le système qui devait être généreux pour [51] les « mal pris ». Nous comptons sur les structures, les techniques, les idéologies, les luttes de pouvoir pour foncer dans un progrès indéfini, tout en ignorant que la majorité des humains, ailleurs, vivaient souvent dans des enfers de tous ordres. Enfers dont nous recevions des images bien lointaines à la télévision.

Ici, la pauvreté est plus anonyme que jamais. La ville ne laisse percer que peu de signes visibles des détresses actuelles. Jusqu'à tout récemment, chez les petits salariés, il y avait parfois deux ou trois salaires qui entraient à la maison. Puis ce fut un seul. Et maintenant, plusieurs vivent de l'assurance-chômage en attendant de rejoindre l'assistance du « Bien-être ». Il faut secouer les indexés, les gens assurés de leur emploi, tous ceux qui continuent comme si de rien n'était. Eh oui ! ces deux mondes plus ou moins étanches l'un à l'autre, comme dans la parabole de Lazare.

On me dira que les vraies luttes doivent se tourner vers les grands pouvoirs économiques et politiques. C'est vrai, cependant il existe de grandes instances autres que l'Église pour mener ce combat politique où, bien sûr, nous devons être présents, selon les règles du jeu de l'autonomie profane. Mais à la base sociale, je crois que l'Église comme telle, à cause de ses racines historiques, se doit d'offrir des lieux communautaires de rassemblement autour d'une crise qui touche tout le monde de diverses façons. J'insiste : ces étoffes communautaires

n'existent plus dans la plupart des milieux. Ne parlons pas ici des clubs sociaux, corporatistes ou autres qui ne s'intéressent qu'à leurs intérêts.

Il s'agit avant tout de surmonter la rupture actuelle d'une base sociale, divisée en deux mondes, en deux grandes classes. Les partis, les syndicats, la gauche comme la droite, n'ont pas intérêt à reconnaître cet état de chose. Ce drame qui est l'envers d'une solidarité à refaire à la mesure de toute la base sociale porte une requête prophétique et évangélique qui s'inscrit dans le rôle historique de l'Église, dans une sensibilité au quotidien de ce peuple dont l'Église d'ici a gardé la trace, même après les ruptures des derniers temps.

Pierre s'était cru convaincant. Peine perdue. Certaines réactions l'ont estomaqué, déçu, ulcéré :

[52]

- Moi, je ne vois aucune différence à la quête le dimanche !

- Les gens ne sont pas dans la misère avec les chèques du gouvernement.

- La situation ne peut se détériorer comme au temps des années 30. On n'avait pas, à ce moment-là, les moyens d'aujourd'hui.

Il faut dire que ces réactions n'étaient le lot que de quelques curés si bien clôturés par le terrain de la fabrique qu'ils ne se rendent plus compte de ce qui se passait dans la ville. Heureusement, d'autres collègues ont pris fait et cause pour le plaidoyer de Pierre.

- Allons-nous croire que la majorité des gens se retrouvent à l'Église le dimanche ? Juger de la crise à partir des quêtes, c'est le bout du bout, disait l'un d'entre eux, outré, scandalisé par un tel aveuglement.

Mais d'autres objections fusaient de plus belle :

- Que pouvons-nous faire ? On ne peut tout de même pas leur donner des « jobs » ! On n'a pas de leviers pour agir...

- C'est pas le rôle de l'Église ! On nous a assez reproché de nous occuper de ce qui ne nous regardait pas : la politique, les hôpitaux, les services sociaux, bref de tout vouloir contrôler... Jamais l'Église ne s'est mieux portée depuis qu'elle s'est recentrée sur sa mission proprement religieuse.

Pierre avait une envie irrésistible de croiser le fer. Mais il se disait qu'il valait mieux que le débat s'élargisse le plus possible et que le projet ne devienne pas sa chose à lui. Son pari allait l'emporter, puisque après un premier temps de silence, plusieurs voix laïques et sacerdotales se firent très critiques devant les objections entendues. D'abord, celle d'un curé bien enraciné dans son milieu, reconnu à la fois comme un homme de vie intérieure, et comme un prêtre d'une charité brûlante et vigoureuse qui ne passe pas à côté des problèmes humains les plus cruciaux. Il s'insurgeait souvent contre ceux qui voulaient faire de l'Église une sorte de *bunker* à l'abri de tout risque, comme s'il n'y avait que mal et menace à l'extérieur de ses murs.

- Qu'est-ce que j'entends ! Faudra-t-il déchirer toutes les pages prophétiques de la Bible, particulièrement celles du laboureur Amos sur le dégoût de Dieu [53] face à un culte religieux qui ignore les injustices ? Faudra-t-il taire dans le message de Jésus les requêtes concrètes, pratiques, matérielles du pain à partager, de la justice à faire, de l'égalité à viser entre des hommes tous voulus égaux, libres et fraternels devant Dieu ? Ce serait une aberration de penser que le message de Jésus n'a rien à voir avec les questions d'argent, de pouvoir, de justice sociale. Son procès en témoigne : Jésus menaçait les pouvoirs, l'ordre établi, le système en place. Et que dire aussi des *Actes des apôtres*, des Pères de l'Église, des tâches de cultures, de service que l'Église a assumées tout au long des siècles. Et puis, enfin, faudra-t-il jeter à la poubelle la majorité, peut-être, des textes pontificaux depuis Léon XIII jusqu'à notre pape actuel ? Le spirituel chimiquement pur n'est ni biblique, ni évangélique, ni humain, ni chrétien. Pour nous, disciples de Jésus, le pain est à la fois matériel et spirituel... L'Église n'est pas en ce monde pour elle-même. Je crains davantage le

reproche d'une religion de fuite, de consolation, de résignation, hors de la vraie vie, étrangère aux nécessaires combats de justice. Une religion de consommation spirituelle qui ferait de l'église une station-service, un centre commercial pour nourrir l'âme vide et triste de corps gavés. Quand les pauvres d'une paroisse se tiennent loin de leur église, c'est le signe que cette communauté, que ses pasteurs sont en état de péché mortel.

Cette volée de bois vert ne pouvait mieux tomber et permettre qu'on se mette en marche. L'adhésion était nettement majoritaire. On n'allait plus chanter une résurrection spirituelle au-dessus d'un naufrage humain, social, économique, comme l'avaient claironné certains au début de la discussion. Si seulement on pouvait collaborer à ce que les gens des divers milieux et régions du diocèse se retrouvent ensemble pour faire face à la crise, ce serait un bon départ. D'où la décision de préparer ces rencontres avec un premier outil de réflexion et d'action. Pierre en était le responsable avec un groupe de laïcs et de prêtres. C'est ce qui l'avait amené à se retirer un moment en montagne pour rédiger le dossier dont les principaux éléments avaient été discutés par les membres de cette équipe pastorale.

[54]

« Déjà minuit, se dit Pierre en regardant sa montre. Il ne reste plus que quelques braises ardentes dans le foyer. Ma vie brûle aussi vite... »

Pierre ouvre son bréviaire aux complies :

Parvenus à la fin du jour,
contemplant cette clarté dans le soir,
Seigneur je t'appelle : accours vers moi !
Écoute mon appel quand je crie vers toi !
Que ma prière s'élève vers toi comme un encens
et mes mains comme l'offrande du soir...
Alors que le souffle me manque,
toi, tu connais mon sentier.

Pierre s'arrête sur ce dernier verset du psaume.

« Serai-je toujours comme ça... sur la brèche, à bout de bras et de souffle, et pourtant toujours 'au départ des chemins' comme dans la Parole des invités au Royaume... toujours en train de faire redémarrer les choses, et cela depuis vingt-cinq ans. Étrange témoignage de ton Éternité, Seigneur, que ces recommencements où tant de projets ressemblent à des gouttes d'eau qui s'évaporent en un instant sur le fer rouge... de tous ces artificiels échauffements. Suis-je si différent des autres ? Au lieu de ralentir, ma vie s'accélère et mes rails surchauffent, se tordent et menacent de s'écarter. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, je les sentais si solides, bien accrochés au soi et sûrs de leur route. Aujourd'hui, au fond de moi, ma vie, ma vérité, ma prière... ressemblent davantage à un sentier embroussaillé qui a été déserté, je ne sais pourquoi ni comment. Comme si j'avais perdu contact aussi bien avec moi qu'avec toi. Je ne sais plus t'entendre. Je te cherche dans ma nuit, en rasant les murs qui ne cessent de se dresser devant mes pas. Je suis recru de fatigues qui se décomposent comme des feuilles mortes au fond de la mare. Je sais, je sais, on me l'a dit jadis : toute aventure spirituelle a ses saisons sèches, ses déserts, ses points morts, ses nuits. Mais j'aimerais bien sentir un peu de ton haleine, Seigneur, pour croire un peu plus à ton souffle et au mien. Ils ont peut-être raison mes ennemis qui m'accusent de manquer au « surnaturel », de céder à l'activisme temporel, au grand dam d'une mission d'abord consacrée à Dieu. On brade plus facilement l'invisible que le visible ! Ne sommes [55] nous pas avant tout témoins de cet invisible, comme le petit coquillage qui accueille et renvoie de son oreille tout le chant de la mer où tu as déposé le premier germe de vie pour la suite des âges ? Mieux vaut garder cette rumeur de Dieu, fût-ce sur une plage de naufragé, d'exilé, que d'être de toutes les vagues, de tous les vents, de toutes les modes du temps qui passe sans laisser quelque distance entre soi et sa vie... et quelque espace pour respirer ton éternité. Cette éternité qui souffle sur notre durée. Je te parle, Seigneur, mais je n'arrive pas à t'écouter ; de bouche à oreille, j'ignore ton chemin... »

À ce moment précis, un autre écho de la dernière rencontre parvint à la mémoire de Pierre. Plus ou moins consciemment, il n'avait pas retenu une intervention qui, encore aujourd'hui, réveillait de vieilles blessures en lui. Dans le feu de la discussion, un laïc qu'on ne pouvait

soupçonner de désengagement avait dénoncé un certain activisme qui servait à masquer les ruines intérieures de l'âme, signe avant-coureur d'une érosion de la foi elle-même. « Quand on ne sent plus son âme qui proteste contre soi, on est mai avisé de pointer le péché des autres et de jouer les grands contestataires... Il faut connaître de l'intérieur Celui qu'on annonce sur la place publique et ne garder vivant en soi-même que ce qui mérite de vivre éternellement. Autrement, on crie n'importe quoi sur les toits, sauf le Message qu'on aurait dû d'abord adresser à sa propre conscience et à sa propre vie. »

Peu à peu, le souvenir de cette intervention se précisait dans l'esprit de Pierre. Elle était tombée comme un pavé dans une discussion qui se voulait toute consacrée à des objectifs d'action...

« Oui, c'est ça... il était parti d'une affirmation de l'Évangile pour interpréter la crise », se dit Pierre en retournant aux notes qu'il avait prises au cours de la rencontre. Elles étaient assez nettes, en l'occurrence, pour retrouver l'essentiel du propos tenu par ce laïc :

« Ce qui compte, ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, mais ce qui sort du cœur de l'homme... Avez-vous remarqué comment des mots aussi importants que l'âme, la conscience, la vie intérieure, l'état de grâce ont pratiquement disparu du vocabulaire courant, même chez nous, chrétiens ? Cette dérive, on peut la noter même dans les réalités matérielles. On parle de la nature [56] en termes d'environnement, de propriété extérieure, mais non en termes de vie du dedans, de sens des êtres et des choses... Même dérive à propos de la société de consommation. Toujours ce qui entre dans la bouche et non ce qui en sort. La politique subit le même sort en se réduisant au combat d'images qui passent ou ne passent pas dans le jeu-spectacle du petit écran. Et de plus en plus les gouvernements sont vus comme s'ils n'étaient pas l'émanation de nous-mêmes...

Voici que tout le monde se met à parler de 'crise'. Or, même celle-ci se voit projeter hors des responsabilités des locuteurs. Y a-t-il quelque chose de plus intérieur qu'une crise ? Phénomène encore plus révélateur : ce mot-référence n'a fait surface qu'au moment où les biens de consommation ont été plus chers et plus rares. Jamais, au cours des

dernières années, on n'a traité des problèmes d'éthique en termes de crise. Tout au plus s'agissait-il de simples débats d'opinions morales. De crise spirituelle, il n'en était pas question. On ne s'est mis à craindre la crise qu'au moment où le confort matériel et les biens extérieurs ont été compromis... Crise de l'énergie sur toutes les ondes, mais silence quasi absolu sur l'autre crise, celle de l'âme, de la conscience... »

Inspiré par ce témoignage, Pierre avait écrit dans son cahier de notes le commentaire qui suit : « Je viens de lire un autre diagnostic sur la crise : *L'Amérique craque* de Marvin Harris. Selon cet auteur, le Viêt-nam, Watergate, la criminalité, l'inflation, le chômage n'ont qu'une seule et même cause, la bureaucratie, c'est-à-dire l'organisation de la société, son encadrement. Le cadre donc, et non ce qu'il y a au-dedans. Quelle ironie, quand on sait que, dans nos institutions, chacun tire la couverture de son côté et cherche le maximum de son intérêt, souvent au détriment des autres. L'auteur semble ignorer ou vouloir ignorer des faits comme ceux-là qui ont autrement plus de poids que l'alibi bureaucratique qui occulte les vrais comportements et attitudes. Le vieux rituel de l'examen de conscience retrouve aujourd'hui toute sa pertinence devant un tel aveuglement de soi tant chez les 'instruits' que chez les autres...

Cet auteur, comme bien d'autres, se moque de toute référence à la crise des valeurs, sans jamais se demander [57] si, d'aventure, le principal ressort brisé ne serait pas d'abord au-dedans de l'homme...

Si l'intérieur est en ruine, s'il est sans force, sans cohérence, sans élan, sans structure, sans ressources profondes, sans solides motivations, sur quoi misera-t-on pour surmonter l'épreuve, même la plus matérielle, la plus économique ? Quel chantier peut naître d'esprits qui ne croient plus à rien, qui ne vivent qu'à la surface d'eux-mêmes ? 'Ce n'est plus moi qui vis, c'est mon image.' De même les rapports entre les hommes, de même la politique, de même les crises dont on ne retient que les phénomènes visibles de surface, y compris cette montée des suicides qu'on livre à l'analyse purement statistique, aux causes exogènes, comme s'ils n'avaient rien à voir avec l'érosion des ressources spirituelles qui permettent à une conscience de se rejoindre dans sa vérité intime, de se ressaisir, de se relancer, fût-ce en remontant de ses enfers après avoir affronté les monstres tapis au fond d'elle-même...

Je veux bien qu'on décrypte les ambiguïtés du retour du religieux, ses fuites, ses aliénations, mais n'y a-t-il pas là-dessous une quête tâtonnante pour retrouver son âme et ce qui la nourrit ? Les plus lucides se font forts de leur pragmatisme qui proclame la fin des utopies. Mais ce réalisme cache mal son vide d'âme, de courage, de dépassement. Étrange réalisme, qui décline toute responsabilité de soi dans la crise ! Sa plus haute forme de conscience, c'est de bien percevoir les 'vices' de structure, de mécanique. Sa plus haute forme de moralité, c'est de se sentir bien dans sa peau. Rien ou si peu pour une âme qui s'éprouve, pour une conscience capable de se voir telle qu'elle est, de s'évaluer, de se prendre en main, de discerner le plus important et le moins. Il y a sans doute une fuite inavouée dans ce cynique rejet de toute référence aux valeurs. Avec une conscience aussi pauvre, on n'est pas enclin à l'exercice de ce discernement... et du jugement tout court.

Ce monde ignore tout ensemble et le temps de l'âme et le temps de Dieu qui a fait celle-ci à son image. Toute volonté sérieuse d'affronter la crise, pour nous chrétiens, devrait s'accompagner de la démarche évangélique : Entre d'abord en toi-même, sonde tes reins et ton cœur, juge de la correspondance entre ta vérité profonde et [58] celle de tes gestes, humanise ta propre violence, accepte le premier combat décisif entre le bien et le mal au fond de toi, dans ta vie la plus vraie, prie le Seigneur de te faire découvrir tes péchés cachés comme ces grâces secrètes qu'il fait toujours pousser même dans l'espace le plus réduit qu'on lui laisse dans sa terre intérieure. Le Christ nous a rejoints dans nos enfers pour en resurgir avec nous dans sa force de résurrection. Cela est plus qu'une question morale, c'est un défi de sainteté, de foi, de connivence retrouvée entre Dieu et l'âme, entre l'Évangile et sa vie la plus vraie...

Les crises de la vie, de l'humanité, portent cette grâce de nous faire découvrir que les obstacles les plus décisifs, les murs les plus infranchissables, nous ne pouvons les surmonter sans le salut de Dieu, sans le Christ qui a vaincu la mort, ultime frontière de la vie. On ne comprend ce drame et son dénouement que du dedans de soi, de sa vie, de son âme.

À ce monde tout en surface qui loge tous les problèmes dans les 'cadres' de l'existence, les chrétiens ont la responsabilité d'opposer la démarche inverse, celle de l'Évangile qui va du dedans au dehors, de l'âme au pain. L'os vit de sa moelle et non l'inverse. La peau, la pulpe,

l'écorce tombent en ruine sans une vie intérieure intense. Ce monde, a besoin plus que jamais d'entendre ce langage de l'Évangile. »

Pierre retrouve ici une autre remarque de ce laïc qui l'avait tant impressionné :

« Permettez-moi une note plus personnelle. Votre parole qui balbutie l'Évangile, les fidèles y croient souvent plus que vous, même ceux qui veulent seulement attraper un bout de messe. Nous voulons comprendre le sens d'une vie dont la matérialité nous écrase. C'est avec cette vie, avec cette matérialité, que nous devons accomplir notre sainteté de laïc. Votre parole doit nous aider à percevoir l'existence quotidienne pour y déceler la trace du Christ, la chance de sainteté qui nous est offerte. Le Seigneur faisait ainsi dans ses paraboles... Aidez-nous à lire la vie comme une parabole. Dieu ne vieillit pas. La Genèse, les Prophètes, les Évangiles, saint Paul ont fait parler Dieu d'une telle voix qu'on ne se lasse pas de l'entendre. Encore faut-il sentir chez vous quelque chose de la brûlure du disciple Jean : 'Ce que j'ai vu, ce que mes [59] mains ont touché du Verbe de vie, voilà ce que je vous annonce'... Soyez plus convaincus, plus personnels... laissez mieux transparaître votre foi, votre espérance dans le buisson ardent du Feu qui ne se consume pas. »

Pierre referme son cahier de notes. Ce message, pourtant si clair, atteint un point secret au fond de lui dont le sens lui échappe... une attente de ce qui, par-delà ses forces humaines, lui apporterait un second souffle dont il a tant besoin. Mais est-ce bien cela ? Peut-on être vraiment prêtre sans vivre de ce buisson ardent où Dieu seul suffit, sans avoir vraiment trouvé ce point de désert où s'est allumée la mission de Moïse. Tout le reste vient par surcroît. Ne lui manque-t-il pas ce tison qui ne peut couvrir qu'au-dedans de soi avant de répandre son feu ? Certitude intérieure de la Présence, fût-elle innommable... oui, une certitude capable de traverser doutes et résistances, scandales et échecs de la mission, dans l'impossible traversée à sec de la mer Rouge.

Les paroles de ce laïc rencontraient chez Pierre il ne savait quel écho de son âme, comme s'il n'arrivait pas à retrouver par l'intérieur ce qu'il vivait dans l'action... avec cette impression de se mettre plus souvent qu'à son tour en travers de Dieu. Si préoccupé de réussir ses pro-

jets, ne regardait-il pas les êtres avec cette attention du chasseur pour son gibier ? L'expérience d'un véritable amour gratuit à la manière du Christ ne saurait venir que de ce point de désert où Dieu seul suffit... le Dieu qui a tout fait gratuitement : création, rédemption, Royaume et terre nouvelle... le Dieu qui est et qui fait être, dans un amour fou qui ne trouve d'autre raison d'être qu'en lui-même. « Ce feu brûle-t-il en moi ? » se demandait Pierre en regardant le foyer où une bûche geignait sous la morsure d'une flamme bleue et or, sur un nid de braises rougeoyantes.

Pour être uni à tout comme le vieux curé Félix, il faut passer par ce feu où la vie et la mort s'unissent dans un même élan d'espérance, là où on ne discute plus sa vie... là où on la brûle comme l'enfant qui fait tout d'un seul mouvement d'être avec des joies au bord des larmes. À ce carrefour, la foi et la vie ne font qu'un. Accueillir, communier, s'abandonner, se laisser prendre comme Osée au désert avec son Dieu...

[60]

Pourquoi se méfiait-il tant de l'intimisme, alors qu'il dénonçait un monde sans véritables sujets humains libres, responsables et solidaires, une cité sans rapport d'être à être, où nous sommes soudés les uns aux autres et en même temps plus éloignés que les astres ? Absents de nous-mêmes et n'existant que sous le regard social des modes qui ne durent que le temps d'une lunaison. Faut-il saigner aux épines pour ouvrir le cercle dantesque où la « chair triste » nous tient captif ? Même Sartre à la fin de sa vie criait sa déception devant pareille fuite du « mystère qui nous réquisitionne de l'intérieur... Ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est notre effort pour être au-delà de nous-mêmes ». Et Sullivan d'ajouter : « Le tragique est qu'un homme puisse mourir sans avoir eu la moindre idée ni la moindre expérience de la richesse inouïe de l'infini du dedans... Rien d'étonnant qu'en certains pays la télévision et la radio fassent partie des biens insaisissables. Les pauvres pourraient avoir des idées à eux. Ainsi tient-on les démocrates, les électeurs, les consommateurs. Nous sommes en pays d'occupation... Ce monde est à l'image de nos consciences où s'est d'abord occultée la révélation intérieure et spécifique de Dieu. »

Pierre se demande s'il n'est pas parvenu à ce seuil critique d'une conversion qui renverserait sa façon de penser et de vivre, car il res-

semble encore trop à ce qu'il dénonce. Mais il ne sait trop comment... ou plutôt il a peur de ce plongeon qui commence dans les profondeurs intérieures de l'âme. Peut-être lui faut-il d'abord ressembler à ces êtres qui ne sont pas « les autres » et qu'on reconnaît à la façon de vous écouter et de vous comprendre du dedans. « Vous n'êtes pas à vous-mêmes », dit scandaleusement saint Paul.

N'a-t-il pas fait qu'ajouter expérience sur expérience pour se construire un « personnage » sans se soucier de débayer, de désencombrer sa vie comme y invitent les Béatitudes ? Condition pour s'atteindre au fond du fond et rencontrer à ce point de désert le Dieu qui parle au cœur avant d'envoyer en mission de libération. Les ponts que nous voulons jeter entre les êtres, entre l'amour et la justice, entre la détresse et la tendresse, auront toujours la précarité de la corrosion du temps sans ce ferment d'éternité du Royaume en nous, au milieu de [61] nous, sans cette grâce communicante du Christ qui relie homme et Dieu, terre et ciel, de la façon la plus décisive.

Pourquoi a-t-il si peu fréquenté les grands mystiques de sa propre tradition spirituelle, eux qui ont su si bien pointer les voies insondables de Dieu avec cette sorte d'instinct spirituel semblable au mouvement du tournesol qui suit la lumière du soleil, semblable à ce battement des marées sous l'influence mystérieuse de la lune ? Ignorait-il donc que l'intériorité est aventure, risque, pari... école d'un courage qui traverse le doute comme l'entaille d'un rocher ouvert au passage de la source ?

Il lui manquait aussi cette unité, cette cohérence intérieure si bien exprimée par la grande Thérèse : Vivre toute sa vie, aimer tout son amour, mourir toute sa mort. Félix, lui, en est capable, pensait Pierre... et pourquoi pas moi ? Mais il faut, pour cela, une certitude intérieure qui déborde comme l'eau d'une fontaine... une certitude intérieure rigoureuse comme la lumière crue, nette, « inentamable » du ciel de novembre à l'horizon d'une nature dépouillée, en exil.

Au fond... ne s'est-il pas toujours réservé des lignes de retraite quand les contraintes se faisaient plus ou moins insupportables ? Ce n'est plus possible au désert intérieur, face à Dieu. Plus ou moins intuitivement, Pierre savait que là il ne pourrait plus se retrancher. D'où sa fuite devant cette expérience fondamentale où l'on risque le plus intime, le plus décisif, le plus ultime de soi. Homme nu face au Dieu

nu dans l'impuissance d'une commune croix. Identification totale à Jésus. Qui mesure ne se donne pas.

Mais peut-être s'achemine-t-il, malgré ses résistances au corps et au sang, vers cette consécration qui ne serait que l'aboutissement de son être sacerdotal ? On ne devient pas prêtre en un jour. Ce que Dieu peut être patient, même avec ses plus proches ! Mais lui, l'est-il vraiment ? Il lui arrive d'en douter. Tellement d'influences culturelles, sociologiques et même quasi naturelles l'ont poussé à la prêtrise au moment de la chrétienté québécoise triomphante.

Et voilà le désert imprévu ! Épreuve bénéfique que ce sentiment de sécheresse désolante, que cet arrière-goût de cendre où, tout se consume... et se purifie. Plus que sa foi, ce qu'il fuyait, c'était le courage du dénuement, [62] de l'errance, du non-sens, de la non-réponse comme ce trou noir de l'univers sidéral que les savants ne peuvent expliquer. Quelle parole eût été à la mesure de son immense vide intérieur, si ce n'est celle du Mystère caché depuis le commencement du monde, et dont le Christ a soulevé le voile, laissant le soin à l'Esprit de nous y introduire... souvent du point de vue le plus désolé de notre être là où notre terre fendillée, assoiffée et brûlante est prête à accueillir l'abondance de l'eau vive. « Comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent pas qu'elles n'aient abreuvé et fécondé le sol, ainsi en est-il de ma parole qui ne revient pas à moi sans effet. »

Seigneur, je ressemble à la réforme liturgique qui nous a fait passer au tu sans investir dans cette profonde conversion intérieure qu'une telle proximité appelait, alors qu'au meilleur, nous étions au il du psaume : « Il fit les cieux, il fendit la mer Rouge. » Ainsi a-t-on économisé le désert, ce long apprentissage où l'on apprend à te nommer, à t'écouter, à te parler... dans cet abîme de néant où les bienfaits de Dieu semblent avoir glissé, où l'histoire du salut paraît s'être interrompue comme à Gethsémani. « Je me suis endormi tout à côté, à la manière des disciples », écrit Pascal. Mais vient l'heure où la croix surgit aussi évidente que mystérieuse, appelant une acceptation intérieure de tout l'être, un total abandon à ce salut que jamais l'homme ne pourra se donner. Révolte et misère du cœur se font tout à coup attente dont il ne comprendra le sens que dans la venue du Royaume. On ne gère pas les profondeurs de son âme et le mouvement de son aimantation, pas plus qu'on ne violente son instinct le plus sûr. Voilà ce que j'ai voulu

faire au nom de la maturité, de J'équilibre, du bon sens, murmure Pierre.

Comment pouvait-il se défilier à ce point critique, tout en sachant que Jésus lui-même n'a pu éviter pareil délitement ?

Seigneur, délivre-moi de la tentation de m'arrêter en chemin, de cette peur de me livrer, à la manière de l'Évangile qui en parle au moins vingt fois. Se livrer, être libre. Tout le contraire de cette philosophie à la mode où l'on se réserve de toutes les façons même les plus cruelles et les plus cyniques, toujours sous le masque noble de [63] sa vérité à soi comme s'il n'y avait rien qui puisse la dépasser ou la contester...

J'en suis souvent là, Seigneur. Quand je monte en chaire le dimanche, tes paroles que j'adresse aux autres se retournent contre moi, comme des vérités qui brûlent mon herbe, parce que je n'ai pas assez humecté ma propre terre pour les accueillir. Hier encore, je leur livrais, en ton nom, un grain qui, hélas ! ne semble pas avoir germé en moi.

Pascal disait en laissant parler Dieu au fond de lui : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Or, ce n'est pas vraiment le langage de l'Évangile de Dieu en Jésus-Christ. Celui-ci nous affirme plutôt : tu ne me chercherais pas si je ne t'avais déjà trouvé... C'est lui qui nous a aimés le premier. Il nous rejoint sur le chemin de la vie, là où nous sommes... avec nos questions, nos cris... et nos rêves qui sont parfois plus pesants que nos biens, ou même nos péchés et nos jours. Tu ne me chercherais pas si je ne t'avais précédé sur la route de ton désir qui se consumerait bien vite sans la braise fidèle et permanente de ma grâce...

Nous nous rendons compte très vite dans la vie que nous sommes si peu dans l'immense univers, dans la vaste histoire du monde. Une tête d'épingle, un instant, un éclair, au plus une saison. À voir comment nous oublions si rapidement des êtres chers qui ont longtemps cheminé avec nous, nous savons que nous aussi nous deviendrons un vague souvenir de cendre sans visage et sans nom, un peu comme cette foi que plusieurs, aujourd'hui, n'arrivent plus à nommer, à figurer même dans l'Évangile de Jésus...

Oui, nous sommes si peu de chose en ce monde et aux yeux des autres. Mais quelle joie, quelle bonne nouvelle, quel cadeau extraordinaire de savoir que nous comptons beaucoup pour toi, que nous sommes précieux comme la prunelle de tes yeux, comme l'enfant étreint d'amour et de tendresse par sa mère, comme cette symphonie des êtres vivants, qui a commencé, jadis, il y a très, très longtemps, par un petit germe de vie que tu as lancé dans les océans...

Toi, Seigneur, tu sais mieux que nous la patience et la durée, le départ, le tracé, l'horizon, toi qui dans le plus humble de nos pas inscrais un élan d'éternité...

[64]

En ces temps d'incertitude, notre foi est comme une main impatiente, nerveuse et bientôt traînante qui se lasse à chercher, sur le clavier, un air perdu, une mélodie oubliée, une note juste, un accord avec soi, avec son mystère, avec le tien...

Quelle joie encore de savoir que même nos plus fortes dissonances peuvent devenir musique d'humanité et chant de Dieu dans une trame d'harmonie que rien ni personne ne peut fausser, une trame que Jésus a remodulée avec nos cordes humaines les plus fragiles et les plus muettes...

Le Dieu de ta vérité profonde, qui fait chanter l'hymne de son espérance dans les pauvres cordes de ton âme, en sauras-tu répercuter l'écho comme Beethoven qui a fait son Ode à la joie dans le silence de sa surdité. Pense aussi à ceux qui cherchent leur note juste, leur propre mélodie, et surtout l'accord de Dieu qui la soutient, fût-ce comme un contre-chant, ou en contrepoint de cris faits pour n'être entendus d'aucun autre vivant.

Mais il faut bûcher son clavier avant d'en tirer des chansons d'amour, des sanglots de joie, des tendresses raccordées, si on ne veut pas retourner aux vieilles ritournelles usées des anciens pianos mécaniques. Trouver sa propre mélodie, c'est la seule intolérance qu'on puisse se permettre pour que tout le reste devienne tolérable. Je soupçonne que le Seigneur est de connivence avec cet entêtement qui a toutes les apparences de l'égoïsme.

Il est si facile de projeter sur les autres des conflits qu'on n'a pas résolus au fond de soi. Combien d'êtres passent leur vie à régler leurs

comptes avec leur père, leur mère, la société, les autres, sans jamais découvrir le poison qu'ils secrètent eux-mêmes, et la source qui pourrait les purifier ? Après tant d'utopies décevantes qui semblent toutes échouées en cette fin du XXe siècle, jamais le besoin du salut de Dieu n'a été aussi vif, même s'il est refoulé encore de mille et une façons. Comment en prendre conscience, si l'on n'avoue pas qu'en sa propre aventure la plus intime, bien des cordes sont brisées, au point qu'il ne reste plus que l'abandon intérieur pour laisser chanter la voix de Dieu dans la nuit du petit coquillage échoué comme un naufragé sur cette immense plage [65] d'une civilisation de plus en plus ensablée... Non, Dieu ne nous a pas abandonnés hors de son océan où il a semé la vie et son germe d'éternité... Tu ne me chercherais pas si je ne t'avais déjà trouvé...

Pierre relisait ces notes d'homélie comme si elles venaient d'un autre qui s'adressait à lui. Ah ! ce n'est pas aisé de transmettre ta parole, Seigneur. Je comprends les prophètes qui te fuyaient en te suppliant de les laisser en paix. Ils savaient que cette parole brûlante se tournait d'abord vers eux, tel un fer de lance qui reviendrait sans cesse au point blessé de la bête traquée. Je ne m'habitue pas à ce sentiment d'être toujours au-dessous de ma mission, toujours en mauvaise conscience face à la grandeur du Mystère dont je dois témoigner... et surtout face à ses hautes exigences de pureté, de vérité...

In manus tuas, commendo spiritum meum... en tes mains, Seigneur, je remets ma chair, mon âme... et ses cris.

Pierre s'endormit dans la berceuse après cette dernière prière d'abandon. Il se laisse aller, souvent ainsi, quand il n'a plus la force de se glisser au lit. Plus tard, il ira y choir aux premières lueurs du jour. Une vieille habitude contre laquelle il a bien peu lutté. On passe ses nuits comme on vit le jour. Mais à la Fraternité, il pouvait se permettre la grasse matinée d'autant plus que son chalet à la pointe de la presqu'île était loin des bruits de la route.

L'aube le réveilla, tout transi, recroquevillé, avec un terrible torticolis. Avant d'aller se coucher, il ne put résister à l'attrait du soleil levant qui, à la façon de Dieu dans l'histoire des hommes, n'éclate pas d'en haut, mais sourd d'en bas, discrètement, des profondeurs intérieures où il fait toujours nuit.

Ce jour-là, Pierre mit du temps avant de s'installer à sa table de travail. La rédaction de son dossier sur la crise était une belle occasion de faire le point sur l'itinéraire suivi jusqu'ici. N'avait-il pas été partie prenante ou témoin de la plupart des combats et des chantiers collectifs de sa ville, de sa région : action-chômage, regroupement des forces ouvrières, relance socio-économique, rénovation urbaine, coopératives, sans compter les diverses initiatives pastorales qui accompagnaient ces expériences ? [66] Pierre avait apporté le classeur où étaient placés par ordre chronologique tous ces dossiers.

Cette mémoire est nécessaire, se disait-il, car on a si souvent répété les mêmes erreurs d'une réforme à l'autre. Chaque secteur d'activité se dit original, chacune des spécialités se croit irremplaçable, et pourtant on trouve partout le même langage standard, le même modèle, les mêmes pratiques sociales, les mêmes ornières. Cette société n'a plus de mémoire ni, partant, plus de conscience d'elle-même. Toujours de l'eau dans l'eau, passée au même chlore de la mode idéologique qui s'impose à tous au même moment. Ce monde programmé est répétitif et de plus en plus ennuyant. Il ne sait pas ce qu'il a perdu en te chassant, toi le Dieu autre, en se refermant sur lui-même sans cette distance radicale qui ouvre l'horizon, l'avenir, le possible. N'était-ce pas cela qui était au fond du procès de Jésus ? Il dérangeait l'Ordre, bouleversait sens dessus dessous les idées reçues, la copie conforme...

Cette mémoire subversive, nous nous devons d'en entretenir la mèche. « Je suis venu répandre le feu sur la terre. »

Accoudé à son classeur, Pierre vit soudain, au fond de la première filière, un manuscrit qu'il eut tôt fait d'identifier. Un manuscrit non publié qu'il avait complètement oublié : une trilogie dramatique écrite il y a plus de dix ans, et inspirée par les moments forts du chemin parcouru jusque là.

Il s'attarda à la troisième qui portait davantage sur sa propre vie. L'introduction le fit sourire. Non qu'elle manquât d'à propos, mais cette crise personnelle lui paraissait si lointaine, comme si elle avait été vécue par un autre. Passé cette première impression, il s'accrocha au texte, quitte à le commenter au passage. N'avait-il pas refoulé les questions qu'il avait soulevées à ce moment-là, et qui étaient toujours présentes dans sa vie ? Certes, elles étaient plus vives, plus acérées à cette époque. Volontariste on ne peut plus, il les avait repoussées pour

s'approprier, disait-il, « les valeurs de la force de l'âge » sans trop chercher le cheminement de Dieu dans cette rude conquête de la maturité.

Facilement, trop facilement jugeait-il les confrères qui avaient quitté leur ministère et qui, à ses yeux, [67] s'étaient aveuglés sur la crise religieuse, au point de n'en pas reconnaître le caractère transitoire. L'Église en avait vu bien d'autres au cours des siècles.

Ressemblait-il plutôt à ces clercs, parfois modestes pour eux-mêmes mais riches et orgueilleux pour l'Église ? D'une Église qui, selon eux, finirait bien par triompher de ses détracteurs ?

Aujourd'hui, Pierre se demande si certains regains de ferveur, certains retours à la pratique ne masquent pas les graves questions que lui et bien d'autres soulevaient à ce moment-là. Sans compter le soupçon que cette reprise religieuse serve de mécanisme de fuite face aux tâches lourdes et complexes d'une cité à refaire, sinon à relancer. L'Évangile ne saurait y être étranger.

Mais il arrive si souvent, en pareil cas, que l'instance religieuse offre l'éternité à bon marché comme substitut à des embarras historiques qui exigent de courageuses responsabilités.

Économie, science, technologie ne semblent plus pouvoir tenir leurs promesses de bonheur dans la prospérité. Alors on se tourne vers des solutions magiques. La loterie où le hasard se conjugue au traitement informatique pour prolonger le rêve d'un progrès indéfini. On ne compte plus les indices d'un climat de plus en plus magique. Après l'astrologie d'un destin tout tracé depuis la plus lointaine mémoire, voici les extra-terrestres, eux aussi légitimés par des appareillages scientifiques qui transcendent la finitude du temps et de l'espace.

Magie de la Femme bionique, de l'Homme de six millions et des autres versions plus récentes qui font courir les foules au cinéma.

Magie de toutes ces recettes du bonheur qui n'ont rien à envier aux illusions de la drogue, cette maladie du sacré « décroché » de la vie réelle.

Magie des sectes religieuses qui pullulent, et de ce téléchristianisme qui offre en spectacle une dizaine de miracles à l'heure... et à la baguette.

Magie du show *business* et des sports de plus en plus calqués sur les plus vieux modèles idolâtriques du panthéon des dieux.

Magie d'une politique où l'État, le gouvernement font office d'une providence divine aux yeux des uns, satanique aux yeux des autres.

[68]

Magie d'une économie monétariste qui se réduit de plus en plus à la fiction, sinon au fort coefficient d'arbitraire d'un papier monnaie dont on ne sait plus très bien les bases réelles, sinon les appuis logiques.

Nous, chrétiens, allons-nous ajouter à ces grands jeux de diversion, à ces opiums quotidiens, songe Pierre en regardant son manuscrit qui lui apparaît de plus en plus décalé par la précipitation de l'histoire qu'on vient de connaître.

Il se souvient de ce passage évangélique qu'il a lu, le matin même, dans son bréviaire. Au milieu du débat des grands, Jésus pointe le sort des enfants, la situation des plus faibles... le réalisme, le prix, le poids, la valeur, le sens du *pain*.

Saurons-nous entendre le message de Celui qui préfère à ces idoles de vent et de cendre, comme dit la Bible, un verre d'eau fraîche donné.

Saurons-nous reconnaître la démarche même de Dieu en Jésus qui a bâti son message sur la qualité de la base humaine, comme en témoigne le Jugement dernier. Avec cette seule question : As-tu été humain, vraiment humain ?

- Mais c'est quoi, Seigneur, être humain ?

- Je t'en prie, ne joue pas les philosophes... quand je te parle de faim et de pain, de visages et de mains qui étaient sur ta route. Si tu ne les as pas sacrifiés sur l'autel de quelque idole, je te saurai des miens.

Ce monde arrive à l'heure de vérité que les Hébreux ont connue au désert. Le veau d'or était plus qu'une représentation de l'argent... il symbolisait ce qu'il y avait de plus poussé dans la civilisation du temps sur les plans économique, technique, artistique.

Or nous sommes les contemporains de la civilisation la plus prestigieuse de l'histoire connue. Une civilisation qui a atteint, en quelques décennies, des sommets que des millénaires de culture n'avaient même pas espérés. Nous en avons fait une idole qui se révèle aujourd'hui un géant aux pieds d'argile, comme dans la prophétie biblique. Dieu ne vient plus nous avertir « au milieu du tonnerre et des éclairs », mais en ce Jésus de Nazareth qui n'a été, sur cette terre, qu'un homme. Il faut repartir de là avec Lui...

Un homme qui n'a que son humanité, tel un enfant.

[69]

Un homme qui ressemble à la colombe au sortir du déluge. Elle vient une première fois sans aucun autre signe qu'elle-même. Elle revient avec un rameau vert au bec pour annoncer que la vie va gagner, que Dieu ne nous a pas abandonnés. Elle repart un peu comme Jésus pour bien nous faire comprendre que le salut de Dieu signifie *d'abord* une remise sur pied... pour que nous prenions nos responsabilités d'hommes, lieu premier de la rencontre avec Dieu.

Nous voilà loin de la magie, conclut Pierre, en frappant la table et en serrant les mâchoires. J'ai bien fait de ne pas trop m'arrêter à ces pleurs que je versais abondamment dans ce manuscrit où j'étais mes petits « bobos » intimes... et ma grande révolte contre le célibat !

Pierre se sent tout à coup incapable de poursuivre son travail. Ce manuscrit oublié, refoulé, lui rappelle que la mémoire peut être un terrible miroir pour celui qui la tient à la portée de son regard. À trop dire qu'il se sent solide sur ses pieds et dans sa vocation, ne trahit-il pas le besoin de se rassurer ? Il y a tellement de recours piégés pour étouffer des cris qu'on ne veut pas entendre, surtout ceux de son âme et de sa conscience... ou encore de sa chair blessée.

Pourquoi a-t-il relégué ce manuscrit dans les soutes les mieux scellées de ses souvenirs ? N'était-ce pas le seul moment où il s'était arrêté vraiment à sa vie affective ? Pourquoi fuit-il les questions de cet ordre que lui posent ses étudiants à la faculté de théologie, en ironisant sur l'obsession sexuelle à rebours qui occupe encore la plus grande place dans la morale cléricale. « Il y en a assez qui s'occupent de cela dans l'Église... allez les voir, moi, je n'ai pas de temps à perdre avec les lubies de Rome et les malaises petits-bourgeois d'une classe moyenne

gavée qui n'a trouvé d'autre objectif de vie que remplir sa coque narcissique. Allez plutôt vous confesser chez Jeannette à la télévision. Elle vous dira quoi penser et quoi faire... Le parti-pris évangélique est ailleurs. »

[70]

[71]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

III

MICHEL

[Retour à la table des matières](#)

[73]

Cher curé Félix,

Mon professeur de pastorale Pierre Lanctôt m'a dit que vous veniez de quitter la paroisse et que vous vous étiez installé à la Fraternité. Je compte aller vous voir, en novembre, durant la semaine de lecture qui marque une pause à la faculté de théologie. J'espère même rester plusieurs jours chez les pères. Pierre m'a laissé entendre qu'il y serait, lui aussi.

Je nous vois tous les trois à la Tour à feu qui domine le Mont-Tremblant et toutes les Laurentides, nous trois, comme au mont Thabor, préparant une folle résurrection du pays. Nous, gens de la montagne, nous sommes des privilégiés de Dieu, car presque tous les moments forts de sa révélation se sont produits en ces lieux que les hommes eux-mêmes ont toujours fréquentés avec ce je-ne-sais-quoi de sacré, de mystère où le Dieu autre se fait tout à coup proche du fond de l'âme, où les extrêmes se touchent : le silence et le tonnerre, les pousses fragiles et les rochers inébranlables, la neige et le soleil, les grands espaces et le plus intime de soi, l'angoisse et l'audace... Oui, aux extrêmes comme nous, comme ce peuple qui est nôtre : soumis et insolent, sécuritaire et libertaire, résigné et révolté... aux limites du chaud et du froid, du vieux et du neuf, entre les racines et les rêves. Du plus éculé au plus moderne. De la ficelle de nos ruses à l'audacieuse Hydro-Québec. Déconcertants, quoi !

Mais faut-il s'en étonner quand on voit partout dans l'histoire des hommes pareils contrastes et semblables contradictions ? Au Sinaï de Moïse et de Jésus, au Thabor, à la colline des Béatitudes comme à celle du Calvaire, Dieu s'est voulu de ces grandes tensions de notre aventure humaine avec leurs paradoxes déroutants, leurs contradictions désespérantes, leurs raccordements inattendus.

Vous voyez ! j'ai déjà pris mon envol vers le sommet de la Tour à feu... mais je n'ai pas encore osé nommer [74] le vide qui s'est creusé sous mes ailes. Car c'est de moi, de mon pauvre moi que je veux vous parler, sachant avec quelle attention vous m'avez accueilli aux tournants de ma vie, surtout au moment où j'ai laissé mes études de psychologie pour entrer à la faculté de théologie, avec un projet de sacerdoce. On ne s'est pas revus depuis ce temps. Je suis entré dans ce monde nouveau avec une ferveur spirituelle qui n'arrivait jamais au bout de ma soif. J'en ai gardé et l'élan et le goût. Mais certaines expériences récentes m'ont bouleversé. J'ai besoin de rencontrer quelqu'un qui a décanté le vieux et le neuf de la foi sans pour cela céder à une sorte de pureté spirituelle qui, me semble-t-il, est étrangère tout autant à la Bible, aux Évangiles, à l'Église réelle qu'à la condition humaine elle-même.

Je n'ai donc pas le scandale facile, ai-je besoin de le dire à un prêtre de votre âge, qui en sait bien plus long que moi sur les hommeries de l'Église, et qui ne l'aime pas moins pour autant. À ce chapitre, il y a chez Pierre une raideur... une pureté idéologique qui me rebute ; mais à son crédit, je dois dire qu'un peu plus de tendresse et de tolérance commence à humaniser sa passion de la justice. Il est si pressé de combattre les laideurs de ce monde qu'il n'en sait plus les beautés secrètes... et la grâce de Dieu qui s'y cache. À trop exalter la responsabilité humaine de faire l'histoire, on finit par ne plus y trouver une place pour Dieu, ni accueillir ses dons gratuits qui nous précèdent, nous accompagnent et nous dépassent. Tout était grâce pour une certaine providence d'hier, aujourd'hui, tout est politique dans la pastorale « engagée ». Je ne dispute pas l'indéniable générosité de cette « militance » et je dis même ces choses avec une certaine mauvaise conscience, parce que je sais trop bien les urgences et les requêtes des luttes de justice dans la crise présente. Pierre n'a jamais cessé d'être sur la brèche depuis les tout débuts de son sacerdoce et j'ai grande admiration pour une fibre aussi coriace que tant de coups et d'échecs auraient pu courber ou ramollir.

Est-ce faiblesse ou lâcheté que de vouloir prendre du recul par rapport à cette pastorale fébrile de mon ami Pierre ? Et je ne me sens pas plus attiré pour cela, par les nouveaux mouvements religieux dont certaines attitudes infantiles, parfois régressives, me révulsent. Je ne suis ni [75] un mystique ni un politique. Or, tout se passe comme si je de-

vais choisir entre ces deux puretés ! À mon grand étonnement, mes études de psychologie remontent en surface, elles qui m'avaient tant déçu, mais cette fois, elles mordent de l'intérieur ma fibre chrétienne la plus sûre. Je dis « la plus sûre », parce qu'il s'agit des sources chrétiennes elles-mêmes, et non pas seulement des faiblesses humaines de l'Église que je n'ai pas de peine à comprendre à partir de ma propre fragilité. Je suis d'autant plus bouleversé que mes doutes portent sur la figure même de Jésus dans le Nouveau Testament.

Si j'ai bien compris, l'aventure d'Abraham avec son fils Isaac met fin, dans l'histoire du monde, aux horribles sacrifices humains largement répandus dans les religions païennes. Le judaïsme marque donc une rupture radicale. Or voici qu'au centre des Évangiles resurgit ce qui pour moi est le plus terrifiant et le plus pervers dans le paganisme : Jésus sacrifié par Dieu lui-même, par son Père qu'on dit infiniment bon. Et dans cette suite logique, le chrétien doit se sacrifier de la même façon. La noble cause du rachat mérité ainsi n'efface en rien la cruauté d'une démarche qui se pratique dans la manducation eucharistique de la chair immolée, tout comme dans le rite sacrificiel et les mythes correspondants des cérémonies païennes. Tout cela, cette fois, au nom de l'amour absolu, « jaloux » qui exige la mort de l'autre.

Vous me direz qu'en régime chrétien on en reste au plan purement symbolique. Ce ne fut pas le cas de Jésus sur la croix. Ce n'est pas le cas, non plus, d'une certaine spiritualité dite évangélique qui n'a cessé de s'imposer dans l'histoire chrétienne, à savoir ceci : « Dieu veut pour lui seul tout notre désir, détruit tout ce qui eût fait notre joie trop humaine. À quiconque voudrait échapper à son amour implacable, Dieu oppose la menace terrifiante de la perte absolue, éternelle. Celui qui ne vit pas pour Dieu ne doit plus être que faute et tristesse. Ainsi, dès que nous osons vivre pour notre propre vie, Dieu n'est plus que ressentiment. » Je tire cette citation d'un livre qui m'a brûlé l'âme d'un trait de feu : Le Dieu pervers de Maurice Bellet.

N'allez pas me dire que je me laisse séduire par un autre courant à la mode. Je me sens trop près de ce cri pour ne pas y reconnaître le mien trop longtemps étouffé. [76] Ce sentiment d'être toujours souillé et coupable, cette façon d'en remettre sans cesse sur ses faiblesses et ses péchés, ce masochisme de la haine de soi pour mieux aimer Dieu, m'emmurent dans le désespoir le plus absolu dès que j'entre en moi-même.

Comprenez-moi bien : le service évangélique et pastoral de mes frères continue de m'attirer. Il y a là des valeurs d'humanité et des pratiques de foi qui me donnent ressort et élan pour foncer dans le sacerdoce. Mais comment vais-je tenir le coup si je n'ai pas dénoué ce cruel drame spirituel de mon rapport intime avec Dieu... et aussi avec ma conscience ? Compter sur sa miséricorde ? Ce jeu est aussi pervers, parce qu'il vous oblige à en rajouter sur votre saleté, comme si Dieu vous obligeait toujours davantage à vous humilier, à vous courber comme un esclave. « Là où le péché abonde, la grâce surabonde »... « C'est dans ma faiblesse que je suis fort de Dieu »... « Nul, s'il ne renonce à lui-même, ne peut me suivre ». À une si forte dose, cet anéantissement de soi empoisonne toute joie de vivre, même la plus spirituelle, la plus espérante contre toute espérance. Cette spiritualité mortifère « tisse des toiles d'araignée sur le trou du néant ».

Avec effroi, et avec un trouble irrépressible, je découvre qu'on peut dominer au nom de l'amour... asservir... exproprier les êtres ; c'est là un piège encore plus difficile à débusquer que le cynisme de Machiavel. Or, je n'arrive pas à me convaincre que l'Évangile ne se prête pas à ce jeu pervers, constant dans l'histoire humaine où l'on a régné tour à tour au nom de Dieu, au nom de la nation, au nom du capital, au nom du prolétariat, en s'affublant des grands idéaux de justice, de liberté, d'égalité, comme ces jeunes bourgeois radicaux de la Révolution française qui ont pris fait et cause pour les paysans... mais pour construire leur pouvoir de nouvelle classe.

Faisons-nous mieux en fondant le pouvoir de Dieu, du Christ et de son Église, cette fois sur la négation de la chair, de la joie de vivre, quand ce n'est pas au nom d'une morale culpabilisante que l'Église serait la seule habilitée à dénouer ?

« Je t'ai tout donné, donc tu te dois entièrement à moi. » On sait quel enfer ce jeu d'absolus a pu créer entre [77] parents et enfants... et aussi entre Dieu et nous. Et tout cela se transmet d'enfance à enfance, d'une génération à l'autre, en deçà et par-delà les changements de styles d'éducation, de modèles de société ou d'Église. On a domestiqué, infantilisé des peuples entiers à partir de cette colonisation, de cette quasi-abolition de la conscience libre et responsable. De quelle volonté politique un peuple sera-t-il capable, si on ne respecte pas le juge-

ment, la liberté, la responsabilité et la décision de la conscience des individus, et cela jusque dans leur plus intime vérité ? Comment pouvons-nous prêcher un Dieu personnel, exalter la personne humaine et n'accorder que peu de poids aux fondations même de la personne et de sa conscience !

Je rencontre de plus en plus d'ex-chrétiens et aussi de chrétiens qui commencent à exprimer un profond ressentiment face à une Église qui, souvent au nom de l'Évangile, ne manifeste aucune empathie pour la recherche d'une nouvelle éthique enfin débarrassée des morales infantiles dont - il faut bien l'avouer - notre héritage religieux est un exemplaire on ne peut plus évident. Mais enfin, dites-moi ce qui peut bien justifier cette espèce d'exclusion des divorcés, ou encore de ces femmes déchirées par un drame d'avortement. Je n'arrive pas à concilier cette morale d'absolu, de perfection dite évangélique et cette empathie qu'on dit avoir pour la faiblesse humaine, encore au nom de l'attitude de Jésus. Cette contradiction serait-elle dans l'Évangile lui-même ?

Voilà que s'insinue en moi un doute violent qui me secoue jusque dans ma foi. Je m'accommoderais, à la limite, d'un désaccord moral, mais c'est ma foi au Dieu de Jésus qui est maintenant en cause.

Tout se passe comme si le christianisme n'était pas sorti de la vieille obsession païenne de l'impur. Le mouvement féministe nous pose des questions aussi cruciales que redoutables. L'Église n'a-t-elle pas maintenu, par l'exclusion des femmes à l'autel, le vieux tabou païen qui décrétait la femme impure à cause de son sang menstruel ? Croyez-le ou non, j'ai entendu un vieux père dominicain dire devant moi : « Je frémis à la pensée qu'une femme menstruée tienne le corps sacré de Jésus-Christ dans ses mains. » Cette peur de la femme, venue du fond [78] des âges, aurait donc emprunté la voie privilégiée du sacré... et nous en serions complices !

Pourrons-nous encore longtemps ignorer ou contourner pareilles interrogations ? Le vieil augustinisme qui loge le péché originel dans la sexualité est toujours aussi vivace dans l'Église. Vous m'objecterez ici que l'explosion débridée de la sexualité d'aujourd'hui ne vaut pas mieux. Il faudrait plutôt se demander si la vague pornographique n'est pas tributaire de plusieurs siècles de morale religieuse pathologique au

chapitre de la sexualité et même de l'affectivité. Il ne s'agit pas d'en faire un nouvel absolu ; nous savons trop bien les limites de la chair qui, parfois, se fait tyrannique. Mais, bon Dieu ! quand allons-nous reconnaître ici que les extrêmes se ressemblent : le blocage affectif de l'Église, aussi bien que l'idolâtrie de la sexualité. Deux obsessions aussi absolues !

Le cardinal Capri, au concile de Trente, livrait la clé du système chrétien dominant dont nous ne sommes pas sortis : « Si l'on autorisait les prêtres à contracter mariage, l'intérêt de leur famille, de leur femme et de leurs enfants pourrait les soustraire à leur dépendance à l'égard de la papauté. » Dans cette logique, il y a un rapport étroit entre chasteté et obéissance, au grand profit de la sujétion des uns et de la domination des autres. Pouvoirs civils et pouvoirs religieux, aussi bien chez Machiavel que chez le cardinal Capri, se rencontrent dans une même conviction : la façon la plus efficace de contrôler un peuple ou de s'attacher de fidèles serviteurs, c'est de mater leur sexualité. Car l'autorité du pouvoir établi ne peut être garantie que sur la base du renoncement imposé à ses commettants. La régulation rigoureuse de la sexualité apparaît alors comme la meilleure porte d'entrée dans la conscience qu'on veut soumettre. On ne peut « vivre à la fois au pays de cocagne et dans la *civitas Dei* ». Comme l'a bien montré Michel Foucault, cette philosophie s'est sécularisée sous toutes sortes de formes et dans les milieux les plus divers. « Napoléon n'accorda aux philologues, humanistes et logiciens le droit au mariage qu'en 1808 seulement. » La formation des officiers prussiens au temps de Frédéric 1er et de Frédéric II relayait les « vœux » des communautés religieuses. Et l'Angleterre passait à l'époque victorienne. Histoire passée ? [79] Freud nous dira plus tard qu'il n'y a pas de civilisation sans contrainte... sexuelle. Et les nouvelles « majorités morales » d'aujourd'hui enfourchent le même postulat.

Mais gardons bien en vue la question telle qu'elle se pose à l'intérieur de l'Église. Jacques Leclercq la formulait récemment avec beaucoup d'à-propos : « Pourquoi fallait-il en effet que depuis des siècles ce fût ce clergé de célibataires qui détint seul le pouvoir d'exprimer la vérité de la vie sexuelle, ses lois, ses interdits, de tracer des frontières parfois discutables entre la passion et l'amour, et de réglementer le désir et le plaisir auxquels ils se voulaient étrangers ? Comme si la conscience, la liberté, la responsabilité que l'on reconnaissait aux gens

mariés sur l'ensemble de leur vie, n'avaient plus aucune prise sur ce terrain qui est pourtant spécifiquement le leur : la sexualité... Pourquoi fallait-il que le célibat fût hissé au-dessus du charnel, et aussitôt nimbé de pureté, comme si le sexe était impur... Il reste toujours à démontrer que le célibat libère des tabous ; or, il est encore évident que bien des célibataires vivent encombrés d'une sexualité mal assumée, sans cesse refoulée dans les ténèbres de la peur, ou libérée dans des aveux infantiles... Pour peu qu'un prêtre mal libéré projette à son insu ses peurs et ses désirs inavoués sur ceux qui lui demandent conseil, c'est le massacre. »

Cet aveu franc et honnête d'un saint prêtre comme Leclercq, pourquoi devient-il tabou tout à coup dès qu'il sort de l'aire privée de la confiance ? Comment les hommes d'Église ont-ils pu rayer un des joyaux les plus beaux de la création, de l'affirmation la plus solennelle au début de la Bible : *Et Dieu vit que cela était bon...* pour le « démoniser », et nous culpabiliser à qui mieux mieux ? Comme si la sexualité était étrangère aux nobles parfums des fleurs et des fruits du Créateur, étrangère aux mains humaines sur le riche clavier de la vie, à la danse des corps dans la passion d'aimer, de rire et de pleurer, aux frémissements de l'âme hantée comme la mer par une sorte de tumulte sacré où crie le mystère de l'éternité, à la caresse du soleil et de la brise sur la chair en quête des plus secrètes beautés. Pourquoi, pourquoi... Dieu s'est-il effacé dans le *Cantique des cantiques* de la Bible où il ne s'est même pas nommé, comme s'il [80] avait fait de l'amour de chair un don gratuit livré à notre inviolable intimité, à notre conscience libre et responsable ?

Oh ! Je sais que la passion charnelle nous entraîne parfois dans des marécages aux sables mouvants et engloutisseurs où rôdent la mort, la violence et la peur venue du fond des âges. Je sais aussi qu'il faut une grande finesse d'âme pour sculpter des joies d'amour renouvelées quand parfois la chair se fait triste et déçue. Mais n'est-ce pas l'envers d'une première beauté de la vie, plus profonde que les rayures qui la blessent et la meurtrissent ? N'est-ce pas le matériau sans lequel l'art du Potier ne pourrait donner forme aux beautés intérieures de son regard et de son rêve ? La vie, l'amour, l'avenir passent par la chair. Transcender celle-ci en l'évacuant est aussi grave que la banaliser, la ravalier ou en faire une source impure.

Nous venons d'un héritage plus que trouble qui hélas ! se retrouve encore aujourd'hui dans le nouveau rituel du baptême. Vous en doutez ? La foi silencieuse des chrétiens parfois sort de son mutisme pour nous le rappeler. J'ai préparé récemment un baptême avec un couple chrétien qui m'a fait ce commentaire : « On a l'impression d'avoir fait un petit démon que le Christ vient délivrer par le baptême pour en faire un fils de Dieu. » J'étais soufflé en entendant le cri d'un bel amour humain qui protestait devant ce vieux malentendu pervers où plane le soupçon d'un mal originel inscrit dans l'œuvre de chair, d'un mal encore plus fondamental que la bonté du Dieu créateur. Faut-il, pour exalter la grâce, la rédemption, et surtout la résurrection... de la chair (n'oubliez pas), en remettre sur le péché originel au point d'effacer par celui-ci l'innocence première du Dieu qui vit que cela était bon ? N'est-il pas faux et même absurde d'exalter la deuxième création sur le dos de la première ? Mais bon Dieu ! c'est la première création qui est originelle, et non le péché !

N'est-ce pas là la première source du Dieu pervers que nous avons fabriqué ? L'hypothèque de base à lever ! D'où vient le blocage de l'Église en ce domaine capital ? Mes études théologiques n'y ont pas répondu. Ce silence des évêques, des théologiens, des pasteurs, des exégètes devient un grave malentendu qui aujourd'hui plus que [81] jamais éclate à la face de l'Église ? C'est précisément là où la contestation est plus vive, que j'ai trouvé un début de réponse, à savoir : le gigantesque mouvement de libération de la femme. Celui-ci, dans son analyse du pouvoir patriarcal, a bien montré la structure de base de ce système pervers.

Le pouvoir patriarcal ne veut pas seulement régir et contrôler les structures sociales, mais aussi la conscience et même l'inconscient. Cette critique fait un lien que je n'avais jamais vu ; elle incite à ne pas séparer les luttes de justice et la libération de l'affectivité et de la conscience. Or, encore ici, il faut donner le championnat au cléricalisme, modèle achevé de pouvoir patriarcal. On aurait pu s'attendre à ce que le christianisme rompe avec les vieilles civilisations patriarcales, y compris celle du judaïsme. Mais non, il les a prolongées parfois en pire.

Qu'Ève soit tirée de la côte d'Adam, passe encore, puisque le vieux mythe paradisiaque reste au seuil du vrai coup d'envoi libérateur de Dieu. Le cœur de la Bible est ailleurs, dans la délivrance de l'oppres-

sion égyptienne, dans le passage purificateur du désert. Que les mâles d'Israël se soient réservé le pouvoir de régler l'existence par leurs codes et leurs rites face à la puissance de vie de la femme, toutes les civilisations des alentours, on le comprend facilement, les inclinaient à agir de cette façon. Mais que les Évangiles poussent pareille tradition jusqu'à l'incroyable d'une mère-vierge, d'un père qui n'en est pas un, d'un Jésus sans sexe qu'on dit pourtant homme comme nous, il y a de quoi vous barder de soupçons sur ce mystère de l'Incarnation. Notre foi elle-même est alors tout autant en cause que notre morale. La femme d'aujourd'hui, contrairement à celle de Loth, a enfreint le tabou en remontant pareille histoire sans craindre de devenir une statue de sel comme le voulait le vieux mythe patriarcal, passé maître dans l'art de tendre des pièges sans issue.

Le drame de la révolte féminine renvoie à un autre beaucoup plus large qui nous touche tous, celui de l'affectivité à libérer. Certes un tel problème se pose dans la plupart des sociétés et des religions, mais ce n'est pas une raison pour le nier dans notre monde à nous. Je me demande si le monachisme, ou si vous voulez, l'idéal du moine (*monos*, seul) qui a été le modèle dominant dans [82] presque toute l'histoire de l'Église, ne nous a pas joué un mauvais tour, en courbant l'Évangile au point d'en faire un cercle vicieux. Car il n'y a pas, à vrai dire, d'obsession sexuelle dans la Bible et les Évangiles, même si le modèle patriarcal est partout présent.

Mais dès son origine, le christianisme a promu un amour du Christ qui abolissait ou réduisait à rien la condition sexuée de l'être humain. Et l'on a gommé cette désexualisation au nom d'un amour sublime... sublimisé. Étant de la même famille, frères et sœurs, tout rapport sexuel aura une connotation inconsciente d'inceste : Nous sommes d'un même Corps, nous dit saint Paul qui poursuit sa logique en ne faisant que tolérer le mariage, lieu de la tribulation de la chair (1 Co 7, 28). Le péché de la chair vous fait sortir de la sainte Famille. C'est à se demander si ce dit péché n'est pas plutôt, en l'occurrence, un geste d'adulte pour quitter une interminable enfance, une sorte de béatitude qui vous retient au Ventre, comme Adam au paradis terrestre. Ô bienheureuse faute qui a fait naître l'homme et la femme à eux-mêmes !

Aurait-on refermé la boucle une deuxième fois, dans l'avènement du christianisme, et en pire... « Adam n'était point sans Ève. Jésus, nouvel Adam, selon Paul, paraît se suffire. » Condamné à une ef-

froyable solitude tout en étant un homme pour les autres. Mais l'autre, il n'est pas là comme tel, en l'occurrence, la femme. L'autre en chair et en os qui surgit lorsqu'on s'est libéré de tout absolu. Quand la chair est vouée aux enfers, c'est la foi qui devient triste. N'est-ce pas toute notre histoire que nous essayons de gommer avec de prétendues joies mystiques passées à l'éther ? Mais pour y arriver, il faut traquer la sexualité salisseuse, démoniaque, principale ennemie du pur rapport filial et obéissant au père qui se consacre et se réserve ses filles. La moindre mauvaise pensée sera péché mortel... ainsi que le moindre désir accepté en dehors de la fonction d'espèce. Rien de cela n'a changé dans notre morale. C'était plus supportable au temps où les sociétés ne contrôlaient pas les effets de la sexualité, et se devaient, par le fait même, de s'imposer certaines règles rigides. Aujourd'hui, cette surculpabilisation devient odieuse. Une plus grande tolérance de l'Église ne change rien à son système moral de base qui continue de conscrire Dieu pour s'imposer, au risque de le rendre [83] monstrueux aux yeux des hommes de bonne volonté. On ne dit plus que le chrétien joue son éternité sur une mauvaise pensée (quelle insupportable condamnation !), mais le blocage affectif demeure avec le même angélisme castrateur.

Ce Dieu pervers qu'un certain christianisme a fabriqué, se pourrait-il qu'il soit à l'origine des grandes idéologies occidentales qui ont tenté de le remplacer : Le Capital, l'État, le Parti, la dictature du Proletariat, le grand Frère qui vous domine au nom de l'égalité, la Révolution, etc. ? Je suis de mon siècle... fatigué des absolus.

Est-ce que je cède, à mon tour, à la raideur idéologique que je reproche à Pierre ? Cette crise intérieure, souterraine me submerge... j'ai besoin de vous, mais je ne veux pas vous accabler. Est-il besoin de le dire, je reconnais, à côté de cette source empoisonnée, des veines extraordinaires d'humanité et de foi dans l'Église et chez beaucoup de chrétiens. Je tremble à la pensée téméraire de vouloir expurger l'Évangile de ces scories que je viens de dénoncer. Et de plus, il y a tant d'autres choses si belles et si vraies dans le message du Christ. Elles sont parfois incarnées par des êtres très humbles. Je pense ici à cette infirmière que j'ai côtoyée durant quatre années, comme bénévole à l'hôpital. Tout récemment elle prenait sa retraite et j'ai écrit un article à son sujet dans le bulletin de l'institution. Je vous en livre un extrait :

Une vieille dame grecque venait d'être transportée à l'hôpital en catastrophe, après une crise cardiaque qui l'avait terrassée dans la salle de séjour de l'aéroport de Mirabel. Pendant des heures, elle avait attendu en vain un petit-fils qui devait l'accueillir. Aucun signe de vie. Personne à qui s'adresser dans cet immense hall presque vide, d'un acier aussi froid que ses vitres givrées. De quoi regretter amèrement la pauvreté ensoleillée de son village déjà si loin. Bien peu d'entre nous ont connu l'angoisse des immigrants. Peut-être nos aventures pénibles dans les aéroports peuvent-elles nous aider à comprendre ?

Échouer dans une chambre d'hôpital en pareille circonstance ajoute au traumatisme. Cette femme ne parle ni français ni anglais. C'est là que commence une autre des mille et une aventures de garde Dubé. Entre ces deux êtres, une communication extraordinaire, [84] aussi physique que spirituelle, va s'établir. Je la vois encore nouée, moulée à la détresse de sa malade, pour mieux l'envelopper de tendresse.

Pour cette « maîtresse femme », comme disait mon père, compétence et humanité sont inséparables. Quarante ans de vie professionnelle, sans cesse renouvelée avec une âme de feu. On s'habitue, on se mécanise si vite, même dans ce métier-là. Mais pas elle. De patient en patient, de jour en jour, elle avait gagné autant en touche humaine qu'en technique ce que d'autres ont perdu en comptabilité administrative ou en restriction syndicale. Plutôt discrète, elle se contentait de dire, de temps à autre : « Mais enfin, pour qui, pour quoi sommes-nous ici ? » Il y avait là plus un appel qu'un reproche.

Cette vérité du geste, du regard, économe d'inutiles bavardages, allait lui servir une fois de plus. Les mains calleuses de la vieille dans les siennes, l'oeil à l'affût du moindre signe, aucun besoin ne lui échappait. Elles ne tardèrent pas à se comprendre, à se sentir. Je pense à la chanson de Léveillé : « Avec nos yeux, avec nos mains, quand nous aurons été humains »...

Tant qu'il y aura des êtres comme vous, garde Dubé, l'espoir nous est permis. Je le sais, vous n'avez jamais voulu faire la manchette de la presse. Vous n'avez jamais voulu qu'on sache ce que vous avez fait pour nous aussi, pour mon ami cancéreux qui est mort dans vos bras. Ils sont des centaines qui auraient eu le goût de vous envoyer un bouquet de fleurs au moment de votre retraite. D'ailleurs, je sais que certains le faisaient la journée même de leur sortie de l'hôpital. Souvenez-vous de ce jeune homme victime d'un accident qui avait remis à votre mari éberlué une gerbe de roses

« pour la plus belle femme de la terre ». Combien de jeunes finissantes, d'une année à l'autre, ont acquis à votre contact ce qu'elles ont de meilleur en elles aujourd'hui !

Êtes-vous d'une race en train de s'éteindre ? Je n'ose y croire. On est passé de la vocation au métier, de celui-ci à « la job », et de là au poste puis au statut de salarié, avec la paie comme unique motivation. Je veux bien qu'on trouve un sens à sa vie en dehors du travail. Mais qu'arrive-t-il à des institutions comme l'hôpital, l'école, et les autres services du genre, quand le travail a perdu toute sève humaine, [85] quand de mille et une façons, à gauche comme à droite, on dévalorise ce qui occupe le tiers de notre vie ? Se peut-il qu'il n'y ait aucune solution à cet espèce d'écœurement mutuel que nous serinons de part et d'autre. Pourra-t-on longtemps exalter le goût de vivre et dévaloriser le travail à ce point ? que nous arrive-t-il, au juste ?

Garde Dubé, vous aussi, vous aviez de bonnes raisons pour regimber devant tant de cas compliqués qu'on vous refilait sans vergogne. Des cas qui exigeaient deux fois plus d'attention, de temps, d'énergie et de peine. Et pourtant, je vous vois encore, après quarante ans de service, aussi verte et tendre que les premières feuilles du printemps. Il y a chez vous quelque chose dont on ne parle plus, qui permet de renaître sans cesse, une lumière capable d'illuminer du dedans la tâche la plus obscure. Une âme. Comme on ne peut la comptabiliser, la rentabiliser, la politiser celle-là... on en est venu à croire qu'elle était inutile. Et le sel s'est affadi. Et le levain a perdu toute sa force.

La dernière mode est à la dé-professionnalisation, sous prétexte de démocratisation. Sous le masque noble de ces grands mots se cachent souvent une médiocrité inavouée et surtout un appauvrissement méconnu. Car un métier, c'est plus que la maîtrise d'un champ particulier de connaissances et de techniques ; c'est une façon de penser, d'agir, de communiquer, de vivre ; c'est un de ces lieux privilégiés qui nouent d'une façon inséparable la dignité, la solidarité et la qualité humaines. Sans un sens élevé du métier, la technologie médicale la plus sophistiquée sera toujours « un remède de cheval »... et encore plus une organisation patronale-syndicale calquée sur le modèle industriel.

Après les rituels d'administration et de convention collective, voici qu'on y ajoute les codes de déontologie aussi impératifs que magnanimes. *Faut-il rappeler ici que l'excès de codification vient souvent compenser l'érosion de la responsabilité, de la confiance entre les humains ? Comment protéger par des lois des rapports humains qui n'existent plus dans la vie... une éthique quotidienne qui n'a plus d'âme, ni d'élan ?*

Il y a là une sorte de déclin spirituel. Qui ose l'avouer ? C'est même un nouveau tabou que de penser [86] en pareils termes. Pour y croire, il ne nous reste vraiment que des vies comme la vôtre, garde Dubé.

« Avec nos yeux, avec nos mains, quand nous aurons été humains »...

Vous voyez... monsieur le curé Félix... je ne suis pas encore tout à fait désespéré ! Mieux vaut un étalon fringant, et ruant dans les brandards, qu'une picouille endormie.

Michel

Mon cher Michel,

À la fin de ta dernière lettre, dans le témoignage que tu rends à garde Dubé, tu as peut-être trouvé la clé du problème majeur qui t'effeuille l'âme. Dieu s'est caché dans cette femme qui Le fait passer à travers sa vie sans jamais Le nommer, L'imposer. De même, il s'est caché dans le monde, dans l'histoire, y compris dans la Bible et les Évangiles... et en Jésus, fils d'homme et de terre. Souvent, il faut briser l'écorce du texte sacré pour rejoindre l'amande de la vraie foi. C'est le risque que Dieu a pris en ne voulant d'autre représentation de Lui que nous-mêmes, avec nos pauvres vies, mais aussi avec nos phantasmes et même nos perversités. Il n'y a rien d'angélique dans la démarche du Dieu d'Abraham et de Jésus. Elle est pleine de chair, avec le meilleur et le pire de cette terre.

Vois comment Dieu s'est peu préoccupé de la morale dans les temps primitifs. Et chez Jésus lui-même, le premier mot et le dernier ne vont jamais à la morale. Le jeu pervers de la miséricorde « après coup » que tu dénonces ne se trouve pas chez Jésus. C'est *au* départ que s'exerce son empathie, sa compassion, son acceptation de l'autre. Il refuse radicalement de juger. Il dégage plutôt un espace de liberté pour que l'autre accède à sa réalité, à sa vérité. Relis le passage de Jean qui relate sa rencontre avec la Samaritaine. Vois aussi comment il ne [87] s'en prend qu'au jugement des hommes, face à la femme

adultère. Il y a une longue histoire du Dieu caché là-dessous. Le peuple de la Bible n'a découvert peu à peu sa vérité qu'à travers le mensonge et la violence et nous n'en sommes souvent hélas ! qu'à ce stade biblique, « déchirés entre les faux dieux anciens et nouveaux », comme dit Sullivan.

Qui sait, l'Évangile ne commence que sa route pour faire éclater les vieilles carapaces de coutumes barbares venues du plus lointain de la peur. Et l'histoire du Dieu caché en nous, à l'affût du moindre élan de libération, est une suite de patients apprivoisements. Le Dieu caché ne se livre jamais au premier regard. Tu en veux aux purs, tu t'insurges contre le retour au paganisme qui divise les êtres entre purs et impurs, sans te rendre compte que Jésus a brisé radicalement cette coutume barbare. Lis attentivement l'incident où Jésus se laisse toucher par cette femme affligée d'abondantes et fréquentes pertes de sang menstruel, situation qui avait fait d'elle une « impure », une exclue aux yeux de son milieu. Jésus brise le tabou. Mais ce ne serait là qu'apologétique de ma part si je me limitais à ce genre de considération. Le mystère du Dieu caché en Jésus et dans notre chair la plus humaine nous entraîne à d'autres profondeurs encore plus belles.

Je lisais, hier soir, cette parole étonnante, magnifique de foi évangélique d'un Père de l'Église des premiers siècles, Isaac le Syrien : « *Quand l'homme reconnaît-il que son cœur a atteint la pureté ? C'est lorsqu'il considère tous les humains comme purs sans qu'aucun ne lui apparaisse impur ou souillé. Alors, en vérité, il est pur de cœur.* » Voilà l'Évangile de Jésus et du Dieu caché. Nous sommes bien loin du Dieu pervers. On voit les choses et les êtres différemment quand on dépasse l'écorce grise et rêche pour atteindre leur secrète beauté et leur dignité que le Dieu caché tout au fond nous révèle. Relis l'Évangile avec cet oeil intérieur, plutôt que de rester le front collé à sa vitrine, comme un « veilleur de chagrin ».

Jésus rejoint, ressuscite ce fond de justice chez Zachée, de vérité chez la Samaritaine, de force chez le paralytique, de pureté chez Marie-Madeleine la prostituée, de lumière chez Nicodème embrouillé, de liberté chez les possédés, de courage chez les disciples apeurés, de confiance [88] chez Thomas, d'espérance chez les pèlerins d'Emmaüs déçus.

Le procès de Jésus ne cesse de continuer d'une génération à l'autre. Chacune le convoque au tribunal de ses valeurs propres après avoir tenté vainement de se l'approprier. Souviens-toi de la légende du grand inquisiteur écrite par Dostoïevski ; le cardinal fait ce reproche au prisonnier Jésus :

« Tu viens les mains vides en leur promettant une liberté qu'ils ne peuvent même pas comprendre, une liberté qu'ils craignent et qu'ils redoutent, car il n'y a jamais rien eu de plus intolérable pour l'homme et la société humaine que la liberté... Tu n'as pas le droit d'ajouter quoi que ce soit à ce que tu as dit naguère... Nous ne te laisserons pas revenir chez nous depuis que tu as refusé de miser sur le pain, le miracle et l'autorité... Nous, nous savons qu'en transformant les pierres du désert en pain, l'humanité aurait couru derrière toi comme un troupeau docile et reconnaissant, car les hommes sont faibles, vicieux et rebelles, mais par là, ils deviennent obéissants et vertueux... Ils cherchent à s'incliner devant quelque chose qui soit indiscutable, si indiscutable qu'ils consentent tous simultanément à l'adorer... Toi, tu as donné ta vie plutôt que de t'emparer de la liberté humaine, cette torture insupportable au royaume intérieur de la conscience...

Nous avons vaincu la liberté afin de les rendre heureux. Tu avais scindé le troupeau pour le disperser sur des chemins inconnus, nous, nous l'avons refait en corrigeant ton oeuvre... Ils comprendront, enfin, que la liberté et le pain terrestre pour tout le monde sont incompatibles, car jamais, jamais, ils ne sauront se répartir le pain entre eux ! Ils se convaincront aussi qu'ils ne pourront jamais être libres.

Le vieillard ouvre la porte et le laisse sortir sur la place sombre de la cité : « Va-t'en et ne reviens plus. »

Voici qu'aujourd'hui, une autre génération tourne à l'envers ce procès pour accuser l'Évangile d'être l'ennemi de la liberté, de l'autonomie de l'homme. Et, pis encore, Jésus se voit coincé entre une nouvelle droite qui considère l'Évangile comme la source empoisonnée de l'égalité et des idéologies modernes correspondantes, y compris la démocratie, d'une part, et, d'autre part, une [89] certaine gauche qui, à son tour, dénonce la foi chrétienne comme l'opium du peuple et de ses libertés.

Il en va de même des théories psychologiques opposées qui abolissent les paradoxes de l'Évangile et de la vie tout court, les unes en fai-

sant le procès de notre espérance au nom de la finitude humaine, les autres en nous reprochant notre attention au mal et au péché, au nom de la bonté foncière de l'homme. « J'ai dansé, vous n'étiez pas contents ; j'ai pleuré, vous ne l'étiez pas plus. »

Autant de logiques unilatérales qui réduisent la riche mais inconfortable complexité des mystères de l'homme et du Dieu révélés en Jésus-Christ. Et la transcendance et l'histoire n'y ont pas leur compte. Sur la pointe d'une seule référence, on bâtit tout un système qui se veut réponse à tout, même aux contradictions les plus irréductibles du réel. Freud et Durkheim ont fait de la « contrainte » la clé de la civilisation ; d'autres, après eux, prennent le contre-pied pour nous dire que le « désir » est le premier mot et le dernier de toute l'aventure humaine. Puis vient une nouvelle gnose qui disqualifie les précédentes, et nous prouve que la violence est au centre de tout. Certains applaudissent tour à tour tel scientifique qui enferme l'homme dans l'instinct, et tel autre qui affirme que l'instinct maternel n'existe pas.

Mon cher Michel, vas-tu, toi aussi, passer d'une gnose à l'autre, d'un maître à l'autre, d'une logique unilatérale à l'autre ? Je connais bien des gens qui, en quelques années, ont vécu cinq, dix engouements successifs pour se retrouver aujourd'hui dans le vide le plus absolu. Du zen au *rebirth*, de la commune à l'écologie, du marxisme à la parapsychologie, du charisme à la secte, de la psychologie humaniste à l'ère du Verseau, de l'exaltation du « désir » au narcissisme le plus cynique, de la dernière utopie au désespoir. Une succession d'instantanés. Comme disait le vieux Sullivan : « Dans l'instant qui vient, c'est une image aussi précaire et fautive qui se bâtit et s'écroule que dans l'instant précédent. »

Donne-toi un peu plus de temps avant de formuler ta pensée sur l'histoire des hommes, sur celle de Dieu, et surtout sur les Évangiles. Tant de mystères convergent en Jésus de Nazareth fait Christ, Seigneur Dieu. Les enjeux éthiques comme les questions de foi sont trop graves pour se laisser saisir par ces raccourcis de sur [90] face. Trop de grilles critiques finissent par devenir des barreaux de prison. Ce n'est pas par préjugé anti-intellectuel que je te dis cela, bien au contraire. Tu dois t'imposer plus de rigueur de l'intelligence et du cœur pour être un honnête chercheur de vérité, surtout quand il s'agit des adhésions les plus intimes qui engagent toute une vie. Ton procès de l'Église qui se prolonge dans celui des Évangiles m'incite à repartir

de ceux-ci pour remonter ta pente critique. Je ne m'en vais pas tenter de répondre à toutes tes questions. D'abord parce que j'en suis incapable, et surtout parce que tu as le droit, la liberté, la responsabilité d'aller au bout de ton propre chemin. Jésus ne trace pas nos sentiers ; il vient plutôt les ouvrir... à des horizons que notre oeil n'a pas vus ni même espérés. Sa vie elle-même en témoigne.

Jésus n'a cessé d'échapper aux uns et aux autres qui voulaient l'enfermer dans leur propre corridor. Comme jadis, il n'est jamais là où on l'attend. Sa source se renouvelle avec nos nouvelles soifs et ne cesse de susciter de nouveaux bourgeons.

Mon cher Michel, j'ai bien peur que ton procès en soit un de première instance. Il lui faut un second regard, à la façon même de Jésus qui savait faire jaillir les forces originelles que le Dieu caché a déposées en chacun des êtres pour qu'ils naissent à eux-mêmes, et s'avancent vers des terres et cieux nouveaux. Car c'est seulement avec cette vision intérieure de la foi qu'on atteint cette bonté radicale de Dieu, plus profonde que les abîmes du mal et de la mort. À l'obsession biblique du péché originel comme fondement premier de notre aventure historique, et de son désespoir, Jésus a substitué ce fond de grâce qui renoue avec la bonté première de sa création tout en l'amenant à la scandaleuse et merveilleuse résurrection, brèche d'entrée au Royaume d'une Vie qui ne meurt plus. Dans cette lumière, le beau, le vrai, le bon, le juste, le libre cessent d'être des roses d'un seul matin au milieu d'épines qui, elles, demeurent. Ce n'est pas cette lumière qui manque à nos regards, mais plutôt ceux-ci à son intime rayonnement.

Cette aventure ne s'inscrit pas moins dans une dramatique de lutte contre un mal beaucoup plus profond que ne le sont nos raisons qui prétendent l'expliquer. Nous sommes des êtres frontières, sur une ligne de [91] crête entre de grands mystères : la mort et la vie, l'infiniment petit et l'infiniment grand, le mal insondable et l'espérance folle d'un amour impérissable, entre des enfers effrayants et un Royaume de justice impossible aux hommes. Jésus est allé au fond et au bout de l'un et de l'autre. Il n'y a pas de raccourcis faciles pour le suivre. À quatre-vingts ans, j'en suis encore aux premiers pas du nouveau-né. Mais j'ai peut-être quelques petits reflets de sa Lumière pour t'éclairer.

Aux portes de la mort, je me sens plus proche et de mon âme et de mon Dieu. Et je t'entends avec peine médire de l'âme pour exalter le

corps. Que serait-il sans elle ? Ce temps enfoncé dans la mare d'un matérialisme décevant et d'une chair déçue a plutôt besoin de redécouvrir la grandeur de l'âme humaine qui fonde et transfigure le désir du corps en quête d'immortalité. Les cris qui t'habitent sont plus spirituels que tu ne le penses. C'est ton âme qui a mal, bien plus que ton corps. Pardonne à ton vieil ami Félix de se faire peut-être un peu trop personnel dans cette querelle théologique, mais bon Dieu ! comment oses-tu croire que nous, les anciens, nous ayons séparé la foi et la vie, le corps et l'âme, l'écorce et la sève ? N'est-ce pas précisément cette intime accointance qu'on nous a reprochée ? L'âme n'était pas séparée du corps, elle le tirait plutôt d'en avant pour l'amener aux portes de l'Éternel là, où, d'un angelus à l'autre, chantait notre durée. Sans cette grandeur bien campée, sans cette hauteur de la vie, « on rend son âme comme d'autres rendent la monnaie » dit Jacques Brault, mon poète préféré.

En refoulant l'éternité, on a perdu toute distance sur soi, nécessaire au sens de la durée, de l'histoire, pour aboutir à cette psychologie de l'immédiat sans avant ni après, enfermée qu'elle est dans sa coque narcissique, ensablée dans un désert de nulle part. Même les meilleurs, les plus « engagés », partis à la recherche d'une autre et nouvelle société, on les retrouve aujourd'hui à se chercher eux-mêmes, sans repères. Après avoir discrédité les modèles et les expériences d'hier, il ne leur reste souvent que la nostalgie d'une vide intériorité, assaisonnée avec des épices d'Orient, mais vainement, parce que trop étrangères à une terre qui s'est asséchée de ses propres suc... souvent par mépris d'elle-même.

[92]

Les greffes ne réussissent pas sur des arbres qui ignorent leur terre, leur fibre et leur sève. On a fait pis encore en abattant le tronc chrétien de sa propre culture, de sa propre histoire. Et voilà l'homme psychologique du vingtième siècle, « affligé par l'anxiété, la dépression, le vague à l'âme, le sentiment de vacuité intérieure, ne cherchant ni dépassement ni transcendance, mais une paix de l'esprit dans des conditions de plus en plus incompatibles avec elle ». Je parle ici de l'homme occidental, et aussi de notre propre société.

Mais dis-moi, Michel, pourquoi abandonnerait-on une extraordinaire tradition qui traite du pain et du vin, de la naissance et de la

mort, de l'angoisse et du désir, de la justice et du Royaume comme des constituants sacrés, invendables, non « théorisables » de la vie, une tradition qui dépasse ce que les sciences permettent de dire ? Tradition d'un Vermeer qui arrache le Mystère au temps de la terre, tradition de l'art iconographique qui emprunte inversement le même chemin en signifiant la « trace fulgurante de l'Esprit qui jadis de cette terre humide a sculpté le visage du premier homme » pour accueillir la lumière du regard de Dieu, tradition du Michel-Ange de la chapelle Sixtine où Dieu et l'homme se cherchent l'un l'autre comme deux mains en quête de tendresse, d'étreinte et de libre amitié.

La pitié de Dieu dont parle Jésus dans l'Évangile n'est pas celle d'une bienveillance méprisante qui nous humilie en venant à notre rescousse. Elle est plutôt la souffrance de Dieu devant l'aveuglement de l'homme qui fait le procès du grain pour ne pas voir l'appauvrissement de sa propre terre. L'Évangile ne condamne qu'une chose : l'avarice de soi. À ce chapitre, ton jugement sévère sur Pierre est injuste. Pierre est à l'opposé du grand inquisiteur qui construisait un Dieu pervers sur le refus du pain et de la liberté pour tous.

Les richesses proprement humaines sont comme les richesses de Dieu ; elles grandissent, se multiplient dans la mesure même où elles se donnent et se partagent sans calculs mesquins. Tu ne peux manger ton gâteau et le garder alors que l'eau vive de ta vie, comme le puits, se ressourcît en se livrant aux soifs de tes frères. S'il est un drame de notre société matérialiste, c'est d'en être venue à penser que les rapports humains doivent se calquer [93] sur les rapports des choses, sur la relation commerciale, sur l'argent.

Une école ou un hôpital peuvent-ils n'être qu'un centre de production comme une usine, un lieu de consommation comme un centre commercial ? La famille peut-elle être humaine si elle n'est qu'une unité économique où tout se mesure en « espèces sonnantes et trébuchantes » ? Il y a des familles qui se vident ainsi de leur substance humaine.

Cette semaine, chaque fois que j'ouvrais la radio, il était question d'argent. Loin de moi la tentation de nier l'importance de la crise économique actuelle et l'urgence de la surmonter. Mais à vue d'Évangile, on ne peut qu'être perplexe dans la mesure où les questions de fond sont sans cesse refoulées.

Où et comment trouverons-nous l'élan pour repartir ? Sur quelle base humaine pouvons-nous miser pour édifier de nouvelles structures sociales de partage des tâches et des biens ? Les récentes pénuries ne sont pas étrangères à l'avarice de soi qu'on a érigée en système, en mode de vie, et même ennoblie en morale. On s'éloigne ainsi de la générosité de Dieu dans sa création, du partage de soi selon les Béatitudes de Jésus. Pierre est plus près de l'Évangile que tu ne l'es, dans ton apologie du désir. Désir qui, dans notre contexte capitaliste, se fait vite dévorant et accapareur. À la logique du « profit » chez leurs pères, les fils ont substitué celle du *self interest* qui n'a rien de bien différent.

Mon cher Michel, tu raisones comme le jeune homme riche de l'Évangile, qui se réservait, tout en voulant suivre Jésus. Je souhaite de tout coeur me tromper à ton sujet. Je me sens près de tes cris, mais si loin de la bile que tu déverses sur ceux qui t'ont transmis la foi. Diable ! même des athées contestent la philosophie que tu défends. « Nous ne sommes vraiment des personnes humaines que par la dédicacation à d'autre chose que notre existence individuelle. » Ce n'est pas un vilain clerc qui dit cela, mais un philosophe athée de ta génération.

L'Évangile n'exalte pas la misère et la pénurie, il nous dit plutôt que l'avarice de soi finit par créer cette pénurie et, qu'au contraire, la générosité, le partage de soi créent l'abondance du pain. Quand le regard gris des hommes ne sait plus voir cette vie semée en abondance [94] par Dieu, cette création pleine de cadeaux, avec son eau vive qui se renouvelle en se donnant, alors les crises sont sans issue. La foi ne remplace pas nos responsabilités à la dure surface de la vie, mais elle creuse pour nous réapprendre à faire jaillir la source. Le réaménagement de la tuyauterie viendra par surcroît... Cherchez d'abord le Royaume.

Pardonne-moi cette algarade. Mais tu m'as piqué au vif, tu sais. Des êtres comme moi, hérissés comme des cactus, doivent bien cacher quelque beauté, fût-ce la capacité de vivre vertement même dans les pires sécheresses. Les paradoxes évangéliques nous y ont aidés. Nous sommes trop spirituels pour nous enfermer dans nos racines, trop charnels pour nous expatrier dans le pur spirituel. À cause de l'Évangile du Christ, même la mort nous apparaît grande et pleine de vie, de sens, d'aventure et d'éternité. « Que ta lèvre se fane comme une fleur, que ta paupière pèse comme un jour bas de novembre, que ton sein

tombe de fatigues généreuses, ta vie qui vient du dedans de Dieu ne meurt pas pour autant. »

Le Dieu caché a cueilli, brin à brin, tout au long de la vie les fils de notre intime vérité pour en faire une toile de beauté dont nous connaissons bientôt le secret encore enfoui dans notre nuit terrestre. Avec foi, nous avons mêlé notre rêve éternel au temps qui passe en plantant l'arbre de vie avec entêtement et espoir, confiance et certitude.

Encore dans l'Évangile du « qui perd sa vie, la gagne », nous avons appris ce qu'il faut de nuit pour faire un jour nouveau, « ce qu'il faut de désert pour une terre promise, ce qu'il faut d'exil pour enfin trouver une patrie ».

Dans l'Évangile de la porte étroite, nous avons appris « ce qu'il faut de silence pour dire plus que des mots, ce qu'il faut de folie pour un peu de sagesse, ce qu'il faut de lutte en soi pour arriver à la paix ».

Dans l'Évangile des Béatitudes, nous avons appris ce qu'il faut de dénuement personnel pour s'enrichir les uns les autres, ce qu'il faut de pleurs pour la joie de la moisson, ce qu'il faut de faim pour partager son pain, ce qu'il faut de grains qui meurent pour produire le centuple.

[95]

Jean Vanier nous racontait ce fait merveilleux qui coule de la plus belle eau évangélique :

« Il venait d'arriver à l'Arche où les handicapés sont chaleureusement accueillis, tout en étant amenés à jouer un rôle actif dans leur nouveau foyer. Mais, on ne savait que faire avec ce dernier venu, le plus éclopé de tous, totalement dépendant parce qu'à la fois perclus, sourd et bègue...

Je me sentais aussi démuni que mon nouveau pensionnaire. Il est de ces détresses humaines qui vous coupent et le souffle et les jambes ! Après un long moment de réflexion, sur un bout de papier, j'écrivis : « Tu es peut-être celui dont nous avons le plus besoin. Si toi, le plus mal pris de tous, tu gardes le sourire et l'espérance, les autres sauront qu'il est possible d'être heureux ici, de maçonner sa pierre pour une maison fraternelle, et de se battre pour la meilleure réhabilitation possible »...

Mais comment inviter un autre à pareil héroïsme, me demandais-je avec inquiétude et mauvaise conscience ? Mon interlocuteur resta longtemps l'œil rivé au message. Allait-il se révolter ? Qui le lui reprocherait ? Ce creux de silence d'une rare gravité est insupportable pour un bien-portant. Seuls ceux qui ont souffert savent mûrir du dedans ce qu'ils ont à dire. Lentement, le handicapé releva la tête. Un regard de feu dans le plus serein des sourires signifiait son acquiescement au défi. Sous la cendre de sa dépendance, cet homme allait devenir la braise permanente de ce foyer d'humanité. »

Dis-moi, Michel, cette charité qu'on a tant décriée et dont tu as reconnu la grandeur chez garde Dubé, n'a-t-elle rien à voir avec cet amour évangélique que tu as décrété pervers ? Il faudrait t'inquiéter davantage de ces institutions froides où l'on meurt de plus en plus seul, parce qu'il n'y a aucune main chaude et gratuite aux alentours, parce que ça n'entre dans la description des tâches d'aucun des serveurs du peuple en ces lieux.

Le ravalement du sens de l'institution, du bien commun, de l'idée même de société doit beaucoup à cette hypertrophie du moi exalté par les théories psychologiques à la mode. On bâtit une nouvelle société de services tout en moquant l'esprit de service. Vois comment chacun « tire la couverture » de son côté. Mais l'enjeu de ce qui nous arrive est beaucoup plus que moral, même [96] si je déplore le fait qu'on ne se soit donné aucune morale collective pour fonder le choix politique prioritaire d'un vaste secteur public. Je n'ai pas besoin de morale pour défendre ce qui m'appartient en privé. Celle-ci commence avec « l'autre », les « autres », le bien d'autrui. La Commission des droits de la personne dit que ton droit finit où commence celui des autres. L'éthique ne l'entend pas ainsi : tes droits, tes libertés commencent avec celles et ceux des autres. Le narcissisme à la mode s'est même travesti en pseudo-morale sociale dans le seul lieu éthique qui nous reste : les droits. Mais, encore ici, il y a des profondeurs spirituelles rarement évoquées, sinon soupçonnées. Pendant que toi tu fais la critique idéologique de l'Évangile, il y en a d'autres qui redécouvrent celui-ci avec des yeux neufs. Je pense à cette page extraordinaire de Pierre Vadeboncoeur dans son essai *Les deux royaumes* :

« L'un des traits de la Révolution du Christ, au sein de l'univers gréco-latin, a été de dégager au-dessus de l'idéal commun de rectitude morale, au-dessus des valeurs de probité et de bonté, un espace ayant

en quelque sorte une altitude sidérale : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Les titres ordinaires de l'homme droit et honnête avec lui-même ne suffisent plus. Celui-ci cessera de se référer à sa propre justice - qui peut bien être réelle mais cela n'a qu'une importance relative - pour douter désormais de la hauteur de celle-ci et pour demander dans le désir et l'humilité ce qui est appelé le Royaume de Dieu et sa justice, qu'il faut chercher d'abord, à ce qui est conseillé. La justice a un recul que la civilisation gréco-romaine, vraisemblablement, soupçonnait à peine. Le Christ condamnant le pharisien et réhabilitant le publicain n'a pas seulement stigmatisé l'hypocrisie, comme on le croit facilement ; il a ouvert ce qui était fermé, il s'est moqué de la « morale », il a montré que la justice humaine, même dans un état de vertu, n'est jamais achevée et que, si elle s'arrête à un niveau quelconque, si elle se pense le moins arrivé, elle n'est alors que son contraire absolu, ce qui réalise un étonnant et complet renversement. Il ne s'agit pas d'une morale, il s'agit de la sainteté. »

Voilà un homme qui a su prendre du recul sur les évidences de son époque, évidences qui deviennent des [97] poncifs indiscutables, dans la mesure où l'on a jugé et rejeté rédhitoirement toutes les expériences passées. Alors on ne se retrouve devant aucun des repères concrets que seule l'histoire peut offrir. Les utopies non vérifiées dans le réel ne peuvent jouer ce rôle. Mais l'histoire ne révèle ses leçons que par une longue fréquentation réfléchie. Je vais te donner des exemples concrets pour que tu me comprennes bien.

Il y a ce qu'on pourrait appeler une « dynamique juive » dont l'histoire passée et présente témoigne abondamment. Vois comment tant de Juifs dans les domaines les plus variés ont atteint des sommets d'excellence. On a donné un tas de raisons pour expliquer ce phénomène étonnant. Persécuté, dispersé, vivant toujours au bout de lui-même, ce petit peuple se devait d'être meilleur en tout pour se faire reconnaître et estimer, pour se tailler une place au soleil. D'autres pensent que la performance juive vient de cette conscience d'être le peuple élu de Dieu, justifiant ainsi sa vocation de susciter des êtres supérieurs. Les « Gentils » ajoutent bien d'autres raisons, mais sans se préoccuper d'entendre ce que les Juifs disent d'eux-mêmes. Je vais te citer un témoignage d'un ami juif qui m'a éclairé sur leur situation... et indirectement sur la nôtre :

« Notre force, c'est de ne pas avoir séparé la mémoire et l'avenir, la tradition et la modernité. Ce que ton peuple québécois vient de dissocier tragiquement ! Tous les Juifs même irréli­gieux tiennent à leurs institutions historiques de base, particulière­ment à la Bible. Nous avons institution­nalis­é notre mémoire et nous ne moquons pas cette étoffe première. Nous la respectons. Elle est le lieu d'une apparten­ance fon­da­men­ta­le, d'un appui formidable. Vos débats, pour ne pas dire vos ruptures entre conservateurs et progressistes, sont souvent en porte-à-faux parce qu'il s'agit de deux dimensions qui gagnent à être en constantes interaction et confrontation. Vous vous séparez en deux camps qui ne s'écoutent pas et qui souvent s'ignorent. Ce travers a été porté à l'extrême au Québec. Il y a, par exemple, chez vos nouvelles élites une sorte de cynisme irresponsable par rapport à tout ce qui s'était institu­tion­na­lisé lentement au cours des quelques siècles de votre histoire. Que ces élites soient nationalistes ou pas, elles ont en commun cette même attitude [98] de base, toujours au nom d'un réalisme qui, vu de plus près, n'a aucun contenu, même sous ses idées brillantes. Ces gens-là ne sont plantés nulle part. Ils changent de repères, d'une mode à l'autre, d'une semaine à l'autre d'une pensée immédiate à l'autre. Ils sont « modernes », apparemment très souples pour capter tous les vents de l'heure, mais c'est comme un radeau sans gouvernail sur la mer. Ils ne savent pas le prix des longues fidélités qui se renouvellent du dedans avec une économie, une pédagogie du mûrissement. Aucune institution ne mérite à leurs yeux une loyauté soutenue, une apparten­ance éprouvée. Ils vont de l'une à l'autre sans jamais se sentir partie prenante d'aucune. Quel peuple, quelle société peut bien naître d'un comportement aussi répandu qui se diffuse du sommet à la base ? »

Jugement trop sévère ? Peut-être, mais comment ne pas en reconnaître la part de vérité brûlante et pénible. Seras-tu de ce monde ? Traiteras-tu l'Église de cette même façon ?

Mais tu me donnes d'autres soucis plus graves. Ces belles théories psychologiques que tu véhicules, commencent à se diffuser dans les couches populaires avec des effets désastreux. Tu sais, quand on a une sécurité financière, professionnelle, on peut se foutre des autres, même de ses proches. Il est plus facile de rompre bien des liens et d'agir à

sa guise. Mais dans les milieux pauvres, la mode narcissique a des conséquences destructrices très graves : le conjoint abandonné se retrouve souvent dans la misère la plus noire. Et que dire des enfants ! Dans les milieux nantis, on peut aménager certaines conditions viables pour réparer les pots cassés. Ce n'est pas le cas chez les pauvres, la plupart du temps.

Or j'en suis venu à penser que certaines théories psychologiques diffusées sur toutes les ondes sont d'un luxe scandaleux. Elles déchirent les solidarités les plus vitales, même celles du pain, dans les milieux populaires. Je risquerais de manquer à la discrétion si je te citais l'un ou l'autre de ces nombreuses situations que je rencontre dans la paroisse, un milieu que tu connais encore un peu. Mais je t'en dis assez pour que tu puisses me comprendre.

Je te signale un seul fait passablement répandu : la garde des enfants chez les époux séparés ou divorcés. [99] Plus on va vers les milieux pauvres, plus les enfants vivent des situations traumatisantes. Les parents aussi. il faut dire que ce problème se retrouve chez les mieux lotis. Une jeune femme me confiait récemment le choc intermittent qu'elle vit chaque fois que son enfant la quitte pour aller vers l'autre conjoint, comme s'il y avait là une sorte de brisure d'une des continuités les plus naturelles de la vie, surtout au cours des années où la permanence d'une telle relation est plus qu'essentielle à la construction d'un être humain.

C'est le paradoxe de notre situation contemporaine qui, d'une part, connaît le phénomène neuf d'une adolescence prolongée et d'autre part, un fréquent éclatement de la famille. Or, on aurait besoin, en pareil cas, de modèles familiaux encore plus stables que ceux d'autrefois. La nidification humaine est la plus longue de toutes, nous dit Conrad Lorenz dans *Les sept péchés capitaux de la civilisation*. Cette nidification s'est prolongée davantage dans la civilisation urbaine moderne, et pourtant celle-ci a sabré dans tous les tissus organiques d'appartenance. Les valeurs de cohérence, de continuité, d'intégration ont été moquées à qui mieux mieux, et nous sommes en train de payer très cher les cassures de ce registre d'expériences qu'on aurait dû maintenir avec les nouvelles valeurs d'autonomie, de liberté, de gratuité qui ont - je te le concède - beaucoup de connivence avec le véritable Évangile de Jésus. De même, cette empathie pour les fragilités et les brisures qui accompagnent tant d'aventures humaines.

Mais ce que ta génération ne sait pas reconnaître, ce sont les qualités extraordinaires que développent ceux qui savent se renouveler dans la durée. Force, imagination, réflexion, discernement, profondeur d'âme fondent cette philosophie, cette pratique de vie. Il faut être solidement structuré pour soutenir d'audacieuses libertés. Le laboratoire lui-même nous apprend les terribles exigences de rigueur, de cohérence pour réussir des « expériences » et en arriver à des découvertes fécondes. Cette société qui s'est voulu laboratoire jusque dans les profondeurs affectives n'a que peu investi en ce sens. Géniale dans les structures physiques, elle est devenue analphabète au chapitre de la construction intérieure.

[100]

L'Église est une des rares institutions qui défend ce registre de valeurs « dévalorisées » aujourd'hui. Ce qui, bien sûr, ne l'absout pas d'un certain pharisaïsme moral qui, trop souvent, fait bon marché de la liberté au nom de la loi. Cela aussi, je te le concède. Mais il faut bien voir les deux faces de cette pièce de monnaie.

Laisse-moi aller plus loin dans ce souhait de te voir aussi critique devant les travers d'aujourd'hui que devant ceux d'hier, dont je ne nie pas la gravité. Cette fois, je tire ma réflexion des dissidents des pays totalitaires qui nous ont dit des choses étonnantes sur nous-mêmes. Dans ces sociétés où tous les cadres de vie sont imposés jusque dans les plus petits détails de l'existence quotidienne, les gens sont amenés à se renforcer du dedans, à se construire de l'intérieur, à payer cher l'acquisition d'une pensée autonome, d'une liberté forte et riche. Les citoyens de ces pays savent bien que sans ces richesses morales intérieures ils vont se décourager et s'assécher. Or, nous vivons la situation inverse. Des institutions, nous faisons de simples matériaux manipulables à notre guise, quitte à les changer comme des modèles d'auto. Et l'on passe vite au mépris et à la déconsidération de tout ce qui est institutionnel. Et, malgré tout, nous multiplions les structures de tous ordres, souvent comme des substituts à ce que nous devrions faire par nous-mêmes. Substituts aussi qui nous épargnent de vraiment investir au-dedans de soi. Vois comment le psychisme est de plus en plus fragile, malgré toutes ces techniques de l'épanouissement du je-me-moi. *À la fluidité des structures extérieures succède celle des structures intérieures.* Pierre me disait dans une lettre récente : « La

plus haute forme de moralité, aujourd'hui, c'est de bien percevoir les vices des structures... et les responsabilités des autres. »

Mais c'est une femme, psychologue comme toi, chrétienne comme nous, qui répondrait le mieux à certaines de tes interrogations. Souffre encore cette longue citation d'Andrée Pilon Quiviger qui commence à en avoir assez de certains dogmes psychologiques à la mode. Elle y met une rare touche chrétienne qui n'a rien de mes vieilles salades touillées d'une main que je sais un peu trop distante des opacités de l'expérience affective :

[101]

« Je n'ai jamais rencontré autant de déprimés que durant cette dernière année. Les crises, au sens pluriel du terme, fusent de partout. Même les enfants apparemment heureux font intrusion dans vos rares tranquillités : « Maman, est-ce que c'est vrai que le monde pourrait casser avant que nous soyons grands ? » Alors, vous posez votre travail un instant et vous risquez une réponse pendant que la question vous pénètre aux viscères.

Il n'est pas nécessaire d'être psychologue ou travailleur social pour compter dans son voisinage l'un ou l'autre qui « habite les ténèbres et l'ombre de la mort » (Lc 1, 79). Aussi des boucliers, coulés dans des concepts on ne peut plus modernes, s'érigent-ils dès que parait l'angoisse de l'autre. « Les gens n'ont-ils pas droit au suicide ? » ou encore « On ne sauve pas les gens malgré eux » ou encore « Il y a quelque chose de suspect à vouloir à tout prix sauver quelqu'un. » J'ai entendu cela de la bouche de praticiens en sciences humaines et, à l'occasion, chrétiens par surcroît. Autant dire que le désespoir, l'angoisse intolérable, l'enlissement dans l'alcool ou la mort violente font partie des droits de l'homme ! « Que voulez-vous : c'est son choix. » Comme si l'on ignorait que le désespoir relève de blessures primales jamais cicatrisées. Quel enfant aurait donc librement consenti à s'orienter vers le suicide ?

Les jeunes pressentent nos indifférences. D'un côté, on leur donne des leçons chrétiennes à l'école et, de l'autre, ils nous voient pratiquer cette autre liturgie que Pilate a rendue célèbre. Il ne leur en faudrait

pas tant pour entendre le monde craquer. Pourtant, les Écritures, des anciennes aux nouvelles, appellent l'homme à guérir l'homme. La création a été offerte aux hommes afin qu'ils en soignent la vie et soumettent ses forces de mort, et déjà le Livre de la Genèse appelle les fils de la recherche de lumière à dresser l'oreille quand monte un cri du fond de quelque abîme. Combien de psaumes, également, prient à partir du désespoir et en appellent au secours de Dieu. « Ne laisse pas la Bête égorger la tourterelle, n'oublie pas sans fin la vie de tes pauvres » (Ps 74, 19). Or, Jésus s'est montré clair à propos du secours divin : il doit souvent passer par la main des hommes (Mt 25, 35-36).

[102]

On compte de plus en plus de jeunes et d'adultes encerclés par la mort. Elle se voit aux cernes qui, de jour et de nuit, dévorent la clarté de leur regard. Ils ne parviennent plus à se relever. Ils ont perdu l'amour d'eux-mêmes et affichent une méfiance généralisée.

La plupart du temps, ils refusent de recourir aux services sociaux en place. Certains en ont déjà fait une expérience décevante. Ils sont également dépourvus de la motivation préalable aux psychothérapies d'ailleurs fort coûteuses. Peut-être seul un geste gratuit pourrait-il les sortir du gouffre, puisque seule la gratuité peut parvenir à contre-halluciner le sentiment de rejet. Cependant la gratuité coûte cher à celui qui ose s'aventurer dans les savanes de la morbidité. Cela requiert une indéracinable confiance en la vie.

C'est en tremblant qu'on les approche tant le mystère des écrasés est opaque et leur force vitale enfouie creux sous les cendres de l'échec. Seule la foi-folie peut les re-susciter. Pour atteindre les grands déprimés, il ne suffit pas d'accueillir. On doit aller chercher. Avancer le pied entre la porte et le chambranle. Déployer la solidarité par effraction. Gifler la passivité, pénétrer la douleur, comprendre le silence, appeler la parole et, surtout, voir l'invisible vouloir-vivre embusqué dans le vouloir-mourir. Il arrive alors que l'autre renaisse. J'ai vu ce miracle plus d'une fois, non pas sous l'effet d'un thaumaturge, mais à partir de quelqu'un qui se fit proche gratuitement avec, pour seul outil, une indéracinable foi...

Qui n'a pas vu quelque part un fragile brin d'herbe écarter les mailles serrées du ciment ? Ou des graines de haricots, oubliées au fond d'un seau, se mettre à germer entre les parois de métal ? Au nom de

quoi refuserions-nous à la vie humaine cette étonnante puissance qui consiste à sortir debout d'un Gethsémani, fût-il apparemment sans issue ?

Mes enfants, je suis hantée, comme vous, par la cassure du monde et complice de ses érosions clandestines. Mais il m'est arrivé aussi d'oser faire les folies de la foi en l'homme. De telles aventures conduisent creux. Elles nous font traverser le psaume 88 tout entier. On y côtoie le vide, l'absurde, l'attrait du néant, le non-espoir. On y expérimente aussi la puissance inédite de la parole humaine qui se fraie d'étroits sentiers parmi les fibres [103] souterraines de l'autre. On y voit, un bon matin, la force vitale presque filiforme percer les cernes dévoreurs. Ce n'est pas tout à fait un miracle. C'est l'œuvre de la foi humaine qui se confond parfois avec la foi tout court. Et la foi n'a pas de quoi enfler la tête du croyant, tant celui-ci en connaît les énormes fragilités.

Si jamais vous entendez un cri du fond de quelque abîme, dressez l'oreille et restez sourds à ceux qui vous feraient croire que ce n'est pas la peine, ou qu'il est masochiste d'approcher la misère, ou encore qui feraient l'apologie du droit au suicide. Ainsi serez-vous partie prenante de l'équilibre cosmique qui fait lever le soleil, le pain et l'espoir dans le cœur des hommes. Ainsi lutterez-vous contre la cassure du monde. »

Je me suis appliqué à transcrire ce texte exceptionnel de ma propre main plutôt que de te le livrer en photocopie. C'était une façon plus personnelle de me l'approprier et en même temps de te le communiquer. Cette admirable touche chrétienne peut nous rapprocher tous les deux. N'avons-nous pas en commun avec cette femme la volonté de prolonger l'entêtement même de Dieu à guérir, à ressusciter toute vie blessée ? Mais ne t'y trompe pas, mon petit Michel, on ne sauve pas les êtres sans payer très cher de sa personne, de son bien-être, de sa liberté et aussi de sa propre chair.

Une telle aventure est spirituelle de bout en bout. Elle implique bien des morts à soi-même. Jésus et son Évangile en témoignent. Marcher à la suite du Christ, c'est chercher à devenir un saint de toute son âme, de tout son cœur, de tout son esprit. N'est-ce pas la consé-

quence logique de l'œuvre de salut que Dieu a remise aux mains de l'homme depuis la venue de Jésus ?

Comment vaincre les maux les plus profonds sans un héroïsme encore plus radical ? Le monde d'aujourd'hui nous amène à ces extrêmes. Alors, pourquoi reprocher à l'Église cet idéal de sainteté et de grandeur morale qu'elle tire de l'Évangile lui-même ? Particulièrement en Occident, l'Église est la seule institution qui tient un tel langage et invite à de telles pratiques. À elle aussi, comme à Jésus jadis, on tire sa révérence, car « ces paroles sont trop dures ». Le remède est trop amer pour la bonne chair délicate des repus qui, de la crise présente, ne regrettent que leur propre confort menacé. Faudra-t-il [104] prendre la cognée pour fendre cette médiocrité si répandue ?

Le Royaume souffre violence dans la soif de justice et le courage du partage pour nous amener à une convivialité humaine dont nous gardons le profond désir malgré des siècles d'exploitation et de guerre. Ce monde ne sera jamais plus le même après avoir connu un tel sommet et une telle chute. Il lui faudra un nouveau levain qu'il ne pourra plus tirer de lui-même. À ce détour, l'Autre l'attend pour le relancer vers une terre nouvelle. « Heureux les hommes dont tu es la force : des chemins s'ouvrent dans leur cœur ! »

Il ne faut pas confondre cette force avec la dialectique violente du marxisme, qui marque de plus en plus la pratique sociale et même les rapports les plus humains. J'en suis venu à penser que la non-violence n'est possible qu'en Dieu. Jésus et ses Béatitudes l'attestent. Une terre sans Dieu s'organise contre l'homme, et surtout contre les plus faibles. Tu as tort de sous-estimer la mystique et de dénigrer la pureté. Le cœur pur, selon l'Évangile, n'endure aucune idole entre lui et Dieu. Ce faisant, il établit un rapport direct, transparent entre la touche de Dieu et la touche humaine. On a besoin de l'une et de l'autre pour vaincre les tyrannies : celles d'en bas comme celles d'en haut. Rappelle-toi le célèbre poème d'Aragon qui crie la détresse de la chair livrée à elle-même : « Rien n'est acquis à l'homme, ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur, et quand il croit ouvrir ses bras, son ombre est celle d'une croix, quand il croit serrer son bonheur, il le broie ; sa vie est un étrange et douloureux divorce... il n'y a pas d'amour heureux. Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard... Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson, ce qu'il faut de regret pour le moindre frisson... Il n'y a pas d'amour qui ne soit à douleur, il n'y a pas d'amour

dont on ne soit meurtri, il n'y a pas d'amour qui ne vive de pleurs, non, il n'y a pas d'amour heureux. » Peut-on mieux suggérer ce qu'il faut de grâce, de foi, d'âme, de sainteté pour croire en l'humanité possible, en l'amour impossible, pour accueillir le salut de Dieu qui nous y conduit.

Le « Soyez parfaits » de Jésus n'a rien d'un instinct de mort ; il invite plutôt à un formidable élan de vie... farouche, pur, tendre, obstiné, seul capable de nous [105] arracher à une barbarie qu'aucune civilisation n'a su surmonter.

Mon cher Michel, il y a de quoi occuper toute une vie à pareilles tâches dans la suite du monde qui n'a pas fini de compter ses multiples cassures.

À bientôt !

Félix

La barbarie ou la sainteté, Félix a raison, nous en sommes là, au sortir du XXe siècle, marmonne Michel, après une lecture fébrile de la lettre. Depuis quatre siècles, on nous a promis tant de paradis terrestres qui ont tous débouché sur l'enfer. Cinq tonnes « d'explosif » sous les pieds de chaque habitant de la planète. Un capitalisme qui revient aux sources les plus sauvages de l'instinct prédateur. Un socialisme à dominante totalitaire, sans oublier les nombreuses dictatures de droite, et bientôt la société robotisée de Orwell. Bref, la barbarie un peu partout. Quel beau cadeau pour notre génération ! Terrorisme, avortement, suicide, tout cela vient de la même mare, et l'on ne veut pas le reconnaître. Seigneur, prends pitié ! Ton salut se fait chair dans ces cris désespérés de la terre... mais comment y croire, tellement la ténèbre nous enveloppe de toute part ?

Michel quitte sa table de travail et va tout droit à la fenêtre pour retrouver un peu d'horizon, en se disant que son monde intérieur est peut-être aussi éclaté que celui de la cité moderne. Ses études interminables l'étouffent... et cette sombre piaule comme le ciel d'automne

qui se rencogne dans la grisaille du Mont Royal. Les campus universitaires ont rarement un air de jeunesse. On y vieillit bien vite. De bourse en bourse, entretenus, promus, dépendants, on en arrive à perdre le goût, la volonté de lutter, de bâtir, de procréer. N'être nulle part à vingt-sept ans, c'est désespérant, surtout quand l'avenir paraît de plus en plus bloqué. Voilà le sort d'une génération à qui les réformistes de tout poil ont promis mers et mondes, après en avoir fait le cobaye des utopies les plus irresponsables.

[106]

En pareil contexte, devenir prêtre, c'est s'assurer « une job à vie », peut-être la seule du genre, qui s'offre à la génération montante. Une autre ironie de notre modernité ! Michel ne peut s'empêcher de sourire en se disant de telles choses, lui si critique devant l'Église de chrétienté où tant de « vocations » étaient plus sociologiques que mystiques. Mais ce jugement global le rend un peu honteux, quand il songe à l'authenticité indiscutable du vieux Félix. Cette race de spirituels si bien incarnés ne doit pas mourir ; il faut la relayer. Mais comment le faire sans tomber dans les pièges et ornières d'un cléricalisme qui ne cesse de repousser comme du chiendent ?

L'Église ne pourra pas contribuer à dépasser les nouvelles formes de barbarie si elle s'enferme dans la forteresse de sa Loi pour condamner une époque qu'elle n'a pas su voir, écouter, sentir, comprendre avec cette empathie de Jésus qui savait si bien faire jaillir la source, même dans les destins les plus coincés. Se présenter comme un roc dans un monde aussi éclaté peut rassurer, mais à quoi bon si c'est au détriment de la source qui fait le printemps. Sans elle, le roc ne sert à rien ; il fige l'éternité et abolit l'histoire.

Trop de clercs ont momifié la chair et, par là, fait de l'âme une vérité morte. Félix s'aveugle sur ce drame en ne retenant que le beau côté de l'Église, et le mauvais côté du monde. Cette extraordinaire compassion humaine du Dieu de Jésus que le vieux pasteur a si bellement comprise, devrait l'amener à pourfendre tout ce qui la contredit dans l'institution ecclésiale. Mais Félix n'ose aller jusque-là. Pourtant Jésus, lui, l'a fait face au judaïsme.

Dieu est parti de la glaise dans la Genèse, et de la chair dans l'Évangile. Tout le contraire de cette morale angélique qui s'impose d'en haut et vous écrase de son implacable pureté. Le Bien peut être

aussi barbare que le Mal. Vieille histoire toujours neuve de l'ange et de la bête. Mieux vaut l'aphorisme : les hommes sont moins bons et meilleurs que l'on pense. C'est cette humanité que Jésus a assumée en fréquentant les buveurs et les pécheurs... Matthieu, Madeleine, Zachée, Nicodème... le fils prodigue et l'intendant malhonnête.

Oui, la sainteté, mais toujours en se rappelant qu'aucun saint véritable ne s'est prétendu pur. L'Église ne devrait-elle [107] pas s'en inspirer dans son propre comportement ?

Michel revient sans cesse à son propre débat intérieur. Tout se passe, pense-t-il, comme si la condition laïque était la seule en accord avec ma façon de voir et de vivre l'Évangile. Les laïcs, eux, savent mieux que les clercs les chemins humains de Jésus et de son Royaume. Le catholicisme n'a pas encore fait sa « révolution laïque », malgré la prometteuse percée qui a marqué le XXe siècle chrétien jusqu'à Vatican II. Depuis ce concile, contre toute attente, l'Église s'est, une fois de plus, enroulée sur elle-même. L'incroyable re-cléricalisation qui s'en suivit confirme un tel diagnostic. Tout est devenu pastoral, même l'apostolat laïc. Point de statut ecclésial si on ne s'inscrit pas dans la structure cléricale des ministères. Et l'ultime promotion sera le diacre marié. Sa femme ? Elle devra rester en marge d'un engagement dont le couple a été souvent le lieu premier d'inspiration. Ainsi se brise l'un des plus beaux symboles pauliniens de l'Église, sans compter cette image de Dieu qu'est le couple humain à la genèse même du Projet créateur : « Homme et femme il les créa. »

Je commence à comprendre les racines profondes de mon désaccord avec l'Église, se dit Michel. Cette cassure fonde peut-être toutes les autres : clercs-laïcs, esprit et chair, sainteté et vie dans le monde, morale et expérience humaine. Or, le spécifique du christianisme, n'est-ce pas précisément ce lien entre terre et ciel noué en Jésus-Christ... entre histoire et Royaume ? La condition laïque est la base première de ce rapport. D'où le drame d'une Église cléricale au-dessus ou à côté du monde. Le monde qui est le vrai terreau du salut. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son fils. » Le Message et son ouvrage fondamental sont donc « séculiers », « laïques ».

Il est étrange, pense encore Michel, que pour écarter les femmes du sacerdoce, l'Église évoque le fait que Jésus n'ait choisi que des hommes comme apôtres, et que, par ailleurs, cette même Église refuse de

revoir sa structure cléricale à partir de Jésus lui-même qui est resté « laïc », sans un quelconque statut sacerdotal.

Michel se met à parler tout haut : « Vous ne m'aurez pas »... Puis s'arrête. Vous ? Qui est ce vous ? Est-ce toi, Seigneur, ou bien cette Église dans laquelle je ne te reconnais [108] pas tel que je te vois ? Suis-je en train de légitimer mon refus de te suivre ? Je ne parviens pas à nommer ce qui résiste en moi face à cet attrait d'un sacerdoce qui me fascine et me rebute à la fois. Une résistance qui, malgré son obscurité, m'est toujours apparue irréfutable, et cela jusque dans mes plus lointaines conversations avec Félix.

Michel se reporte à la toute première qui l'a longtemps poursuivi. C'était au lac Ouareau, lors d'une excursion de pêche avec son père et le curé Félix. Michel revoit encore celui-ci, la pipe au bec, le regard oblique, risquant la grave question : « Et toi, mon jeune, qu'est-ce que tu vas faire dans la vie ? » Déjà, Félix fascinait Michel. Jeune adolescent, il se sentait plus près de son curé que de son père. Dans tout le village, Félix était la seule figure d'homme que Michel estimait. Même ses professeurs les plus instruits, à la polyvalente de Sainte-Agathe, ne répondaient pas à ses attentes. Il les trouvait secs comme ces raisins à tarte qu'il abhorre. Félix lui racontait des choses passionnantes. Il apparaissait à Michel comme celui qui était le mieux planté dans la vie... et en même temps assez dégagé d'elle pour en comprendre l'envers, les secrets cachés, les brèches où commence l'aventure. Il le sentait plus heureux que les autres. Déjà le « centuple », comme le suggérait l'Évangile qu'il étudiait en catéchèse.

Mais en même temps, il ne se sentait aucun attrait pour tout ce qui enveloppait Félix... cet étrange presbytère avec ses odeurs âpres et inconnues, cette messe aussi réglée qu'une horloge, ces rites répétés comme une vieille chanson usée. Félix, si intéressant hors du service commandé, devenait quasi monstrueux quand il se faisait « haut-parleur » de la morale. C'était insupportable pour sa jeune conscience bouleversée par les nouveaux désirs de son corps, par les filles.

Son ambivalence face à Félix venait peut-être de cette première cassure. Au cegep, Michel va choisir des options d'intérêt psychologique, comme s'il pressentait que les bases affectives conditionnaient tout le reste. Même choix à l'université.

Puis peu à peu, il se rendait compte qu'il cherchait autre chose. Quoi ? Il ne le savait pas... plutôt, il ne le savait plus. Car, il avait le sentiment, le pressentiment [109] d'avoir refoulé cette part de son être qui échappe aux calculs et même aux paris de la vie. Trop fier de sa jalouse autonomie, il refusait de laisser entrer qui que ce soit dans sa nuit intérieure. Mais c'était comme un veilleur qui se tient à la porte de sa propre maison sans vraiment l'habiter. Au mieux, ses études de psychologie lui servaient d'antichambre, mais sans lui fournir la ou les clés de son mystère, de sa vérité, de son désir.

La foi ? Depuis longtemps, Michel l'avait tenue loin de ses questions même les plus intimes. Un jour, pendant ses vacances, il vit le curé Félix qui était en train de lire dans sa véranda. Après un moment d'hésitation, de recul, Michel ne put résister à son envie d'un tête-à-tête avec Félix. Mais peine perdue, la rencontre espérée n'eut pas lieu, malgré l'accueil chaleureux du curé. Celui-ci dut faire les frais de la conversation, tout en la laissant ouverte à des propos plus personnels. Michel allait partir. En se levant, Félix laisser échapper son bouquin. Michel le ramassa et le lui rendit.

- Vous lisez toujours des choses très sérieuses ?

- Ah ! c'est le testament spirituel de Jean Sullivan. Un beau titre : *Matinales*.

- L'espérance, quoi !

- Écoute ce que j'étais en train de lire quand tu es arrivé...

Le bout d'ambre de sa pipe bien serré entre les dents, Félix cherche avec ses doigts gourds le passage qu'il veut citer. Michel se sent tout à coup bouleversé par la soudaine conscience d'un désespoir inavoué qui fait irruption en lui. C'est donc ça son blocage qu'il ne parvient pas à nommer... vide, absurdité, désespérance.

- Tiens ! Voilà : « L'Église est autre chose que la gardienne d'une doctrine et d'une morale au sens social du mot. Elle est la portion d'humanité visible ou invisible où Dieu, à mesure que s'effaçaient les

images de sa représentation mythique, a trouvé plus qu'ailleurs à avancer, le Dieu du buisson ardent, celui d'Abraham...

Elle est la communion de tous ceux, ni meilleurs ni pires, dont le regard est réglé sur une autre distance, qui a l'air de désigner un territoire *humain* où la nuit est un peu moins dense et qui donne envie de croire que c'est de ce côté que l'aube poindra. »

- Vous êtes d'accord avec lui ?

[110]

- De plus en plus, répond Félix, en baissant les yeux comme s'il voulait marquer que cet accord vient de sa plus profonde conviction en dépit de toutes les apparences contraires.

- Je n'ai pas tout compris, mais je voudrais réentendre la dernière phrase... « ce regard réglé sur une autre distance »...

- « ... qui désigne un territoire humain où la nuit est un peu moins dense et qui donne envie de croire que c'est de ce côté que l'aube poindra ».

- Je ne pensais pas que la théologie était capable de passer par la nuit des hommes pour offrir plus humblement son espérance.

Les yeux embués, Michel cache mal son émoi. Il voudrait rester, tout étaler, demander conseil. Mais l'orgueil le retient. Il a trop bien fait voir sa détresse. Félix, très délicatement, détourne la conversation et l'entraîne vers les fleurs du jardin.

Ce fut le départ d'une longue suite d'échanges qui devaient se prolonger dans une correspondance soutenue. Mais la maladie de Félix en avait cassé le fil. Michel sentait le besoin, au même moment, de prendre ses distances. Ses nouvelles études en théologie le comblaient. Mais en même temps, il voulait voler de ses propres ailes, d'autant plus que la fameuse décision à prendre s'approchait à grands pas. Seulement l'annonce d'une mort prochaine de Félix l'avait amené à renouer avec le vieux curé.

Toujours debout à la fenêtre, Michel se rappelle ces événements, si loin de son présent état d'âme qui lui ravage le coeur. D'un pas lourd, il retourne à sa table de travail et relit plusieurs fois la dernière lettre de Félix.

Mais bon Dieu ! il ne comprend pas ce lien pervers qui relie dans une même chaîne de refus la condition sexuelle, la condition féminine, la condition laïque, l'autonomie de la conscience, la liberté de la foi, le non-sens de tout absolu terrestre même religieux. Mon cher Félix, l'Incarnation à laquelle vous tenez tant, passe par là. Or, vous les clercs, vous avez constitué un monde à côté du vrai monde. Vous définissez la morale sexuelle, non seulement en y accrochant le péché originel, mais aussi sans ceux qui exercent cette expérience humaine fondamentale. Et voilà maintenant les évêques qui se mettent à la morale politique, à la définition de la cité à faire, mais [111] sans la parole et l'expérience des laïcs qui ont un accès direct à cette autre expérience séculière. On ne vous écouterait pas plus qu'on ne l'a fait quand vous avez légiféré sur les alcoves. Des laïcs consultés, vous attendez un simple matériau d'information, mais non une voix de l'Esprit, comme s'ils étaient incapables d'une réflexion théologique pertinente, même sur des terrains qu'ils sont les seuls à connaître de l'intérieur. *The Church looks foolish without the laity*, disait prophétiquement Newman au siècle dernier.

Vous avez exproprié les laïcs de ce qu'ils ont de plus intime : leur affectivité et leur conscience, et vous voulez qu'ils se sentent de l'Église avec un statut aussi infantile. Vous avez cru que le retrait massif de la pratique religieuse venait uniquement de causes extérieures à l'institution : urbanisation, industrialisation, décadence des mœurs, etc. La sécularisation de l'économie, de la science, de l'histoire, de la politique, et maintenant de la morale, s'est faite contre vous parce que vous l'avez refusée au sein même de l'Église en n'accordant aucun poids aux laïcs. L'éclatement soudain a été préparé par une longue histoire d'aveuglement face à cette suite de sécularisations que je viens d'évoquer.

Michel tente de se calmer, de se faire le plus objectif, le plus juste possible. Mais un fait demeure, la question de fond reste sans réponse, par-delà l'extraordinaire leçon d'Évangile que le vieux curé lui sert avec une humilité, une liberté, une grandeur d'âme, une foi brûlante, bref avec toutes ces vertus qui font les saints.

Alors que Pierre fuit le grave problème du blocage affectif de l'Église et, partant, le sien, Félix, lui au moins, cherche à le dépasser en grâce comme en humanité. Mais hélas ! sans s'arrêter sur le scandale d'un système moral qui a toute la rigidité de la loi judaïque, au grand dam de l'empathie de Jésus pour l'être humain avec ses cris, ses questions, ses longs cheminements de conscience. La Bonne nouvelle annoncée aux « mal portants », aux boiteux, aux exclus ne commande-t-elle pas une attitude de base contraire à celle qui exclut tous ceux qui n'entrent pas dans la seule copie conforme décrétée par l'institution ? Surtout dans des aires d'expérience où la Bible et les Évangiles ont été les plus discrets. Il n'existe [112] pas, à vrai dire, une vision biblique de la sexualité qu'on pourrait ériger en système moral.

Félix ne semble pas voir que le service de la foi s'est mué, chez les clercs, en exercice de pouvoir par le biais d'un contrôle moral systématique. Et cela jusque dans le dogme de l'infailibilité pontificale qui met sur le même pied les critères de foi et les critères de mœurs au point de les confondre. Retour incroyable de la foi à la loi, à contresens du Nouveau Testament lui-même.

S'il n'y avait là qu'une question théologique, se dit Michel, je ne m'en embarrasserais pas plus qu'il ne faut. Mais tant de critiques contemporaines, chez les plus humbles comme chez les plus instruits, invitent à une révision profonde de la morale catholique en matière de sexualité. Morale qui a été à la source de ce qu'on a appelé la névrose chrétienne. Michel se souvient du ressentiment que deux de ses tantes exprimaient, un jour, devant lui, en disant jusqu'à quel point « la religion avait gâté leur vie affective de femme ». La fuite massive du confessionnal chez tant de chrétiens en témoigne, sans compter le fait encore plus grave d'une morale qui, de par son exclusive, bloque l'accès à l'Évangile, à la tâche la plus fondamentale, celle de l'évangélisation. Les bases affectives de l'aventure humaine sont tellement importantes que toute agression qui les menace gravement déclenche les plus profonds mécanismes de défense. Mécanismes qui laminent tout le reste, même la foi. On n'enferme pas l'affectivité dans la désespérance sans payer un lourd tribut, sans provoquer un phénomène radical de rejet. Une telle moralisation de la sexualité qui voue aux enfers tout péché de cet ordre, jette une chape de plomb sur les consciences, même les mieux disposées à accueillir le message du Christ. Plusieurs ont alors le sentiment tragique de devoir choisir entre la foi ou la vie.

Choisir entre la foi ou la vie, Michel tremble à cette seule pensée qui le ramène au cri lancé vers Félix au début de sa dernière lettre. Je ne puis admettre, pense-t-il, qu'il faille interpréter en ce sens la parole de Jésus : « Qui perd sa vie, la gagne. » L'Église aurait-elle ramené l'aventure extraordinaire de la foi à un carcan moral ? Si c'est bien ce monde-ci qui doit être transfiguré dans le monde autre du Royaume, il faudra réviser radicalement une morale qui fait bon marché de la condition [113] corporelle, sexuée de l'être humain. Certes, « elle passe la figure de ce monde »... oui, sa figure, mais non sa fibre humaine. La grâce de Dieu est une greffe sur l'arbre de vie ; elle ne le remplace pas. *Gratia praesupponit naturam*, répétait Thomas d'Aquin. Le salut présuppose un respect de la nature que Dieu lui-même a créée. Dissocier création et rédemption, c'est mettre Dieu en contradiction avec lui-même.

Michel s'échauffe en clamant son plaidoyer comme si Félix était devant lui. Il prend un malin plaisir à utiliser la théologie la plus classique, la plus officielle de l'Église, pour la retourner contre elle-même. Dieu, dit-elle, a joué la carte de l'histoire. Très bien, alors pourquoi cette morale qui enferme l'homme dans une nature invariable ? Le Verbe s'est incarné pour nous sauver, alors comment justifier un tel geste si notre chair n'est que néant et « idole de vent » ? Ne pouvant « avoir une vue claire de Dieu et le posséder à découvert et sans voile » (Pascal, Pensées, 427), les clercs se sont rabattus sur la morale pour fonder leur autorité sur une vérité plus manipulable. Ne pouvant contraindre par une foi dont Jésus a signé l'éminente liberté de l'appel et de la réponse, les clercs vont contourner l'obstacle encore par la morale. Peu importe l'avertissement évangélique de la parabole de l'ivraie dans le champ de blé, peu importe aussi cet autre avertissement de ne pas charger les hommes de fardeaux inutiles.

Si encore l'Église se rendait compte des pierres d'attente qui existent dans la conscience contemporaine, dans ses prises de conscience récentes, par exemple : la découverte de la finitude humaine au cœur de l'expérience sexuelle elle-même, se dit Michel en relisant cette citation de Thévenot : « Être sexué, c'est être coupé radicalement de l'autre sexe tout en étant fortement attiré par lui dans le souhait de reconstituer une plénitude perdue. Être sexué, c'est sentir en soi l'inévitable surgissement du trouble, rappel parfois extrême de notre dépendance à l'égard de l'autre. Être sexué, c'est percevoir en soi des désirs de

contre-ordre (Lévi-Strauss) tant la sexualité est intriquée avec la violence... Bref, reconnaître que l'on est sexué, c'est percevoir de la façon la plus nette un démenti à notre vœu de toute-puissance. »

[114]

N'est-ce pas l'illustration remarquable d'une quête de salut qui passe par le dedans de l'expérience humaine et non par la menace extérieure d'une loi morale punitive, accablante, terrifiante ? La croix qui invite à une douloureuse sortie de soi pour rencontrer le Dieu de Jésus est alors plantée dans un vrai terreau humain, et non dans une ascèse à côté, irréaliste, qui oppose bêtement la libération du corps au salut de l'âme. Comment croire au Verbe fait chair, à la résurrection de la chair, dans une spiritualité qui veut faire de nous des « anges » ? Il y a des façons de concevoir et de vivre le Royaume ici-bas qui nient la condition corporelle, sexuelle. Elles deviennent particulièrement absurdes quand on veut les imposer aux chrétiens dans le monde.

C'est le moyen le plus sûr pour que les laïcs comme tels se sentent étrangers, sinon en marge de l'Église. Le clergé n'a pas compris que le retrait de bien des chrétiens face à celle-ci s'est fait précisément au moment où ils se sont rendu compte que leur expérience, la plus spécifique peut-être, n'avait pas de poids, que seul le modèle monacal était compatible avec l'Évangile, que seul il était fondé de pouvoir : d'où l'imposition du célibat aux pasteurs « séculiers » de ladite communauté chrétienne. L'Église des laïcs qui avait émergé pour la première fois au XXe siècle était ainsi mort-née. Pour vous insérer vraiment dans l'institution ecclésiale, vous devez pratiquement vous cléricaiser dans l'un ou l'autre ministère. Quel paradoxe, alors qu'existait en pleine chrétienté un laïcat autonome, identifiable, dont un des plus beaux fleurons a été la naissance d'une spiritualité conjugale ! Celle-ci s'est brisée sur l'encyclique *Humanae Vitae*. Combien de laïcs se sont retirés à ce moment là ?

Michel, en établissant ce lourd dossier à l'occasion d'un cours de morale, était arrivé à cette conclusion : la crise de l'Église contemporaine a surtout des sources affectives que le pouvoir religieux, à tous les niveaux, semble être incapable de discerner et de « confesser ». Félix qui parle, avec tant de justesse, du Dieu autre n'a même pas pressenti que le refus de la femme (l'autre le plus concret face à l'Égli-

se masculine) bloquait la perception du Dieu caché... occulté par le pouvoir patriarcal.

Dans une session de pastorale, Michel avait noté la révolte sourde des épouses de certains futurs diacres, [115] qui se sentaient comme des « corps étrangers » dans ce ministère réservé aux mâles. C'est par elles que s'exprimait une conscience de laïc estompée par l'acquisition de ce nouveau statut dans une démarche typiquement cléricale. Comme si la condition féminine restait le seul élément laïc irréductible, inassimilable dans l'Église patriarcale.

Vais-je reprendre la plume pour sommer Félix de répondre franchement à mes questions, se demande Michel ? Il sait que celles-ci ont beaucoup à voir avec mon éventuelle décision de devenir prêtre. Se peut-il qu'il n'ait pas vu le lien entre ce choix et les problèmes que j'ai soulevés dans ma lettre ? Ou est-ce moi qui ne comprend pas sa réponse ?

Mais, pourquoi accabler Félix, à la fin de sa vie, avec un défi peut-être propre aux générations montantes de chrétiens ? Son apologie un peu trop facile, et parfois aveugle du passé, marque d'une façon évidente qu'il ne saurait sortir de sa logique cléricale. J'aurai sans doute à dénouer seul mon dilemme. Et si jamais je décidais de risquer la prêtrise, ce ne serait pas sans inclure une volonté de la vivre bien autrement que Félix et Pierre, ou en tout cas, de la dégager de sa gangue patriarcale et de son blocage affectif.

Mais j'y laisserais peut-être ma peau comme tous ceux qui ont eu le malheur de parier sur la possibilité de changer le système cléricomoral à la base de la structure humaine de l'Église. La foi qui m'anime, je puis la vivre à plein comme laïc, même si c'est en marge de l'institution ecclésiale.

Seigneur... cette Église gérontocratique, dominée par un sanhédrin de vieillards têtus, ressemble tellement à celle qui t'a mis en croix, jadis, après un procès où la pure logique du pouvoir venait briser ce freluquet de trente ans qui osait affirmer : « Jusqu'ici on vous a appris, moi je vous dis ».... Avec une liberté fondée sur Dieu lui-même, à partir d'une expérience intérieure bien enracinée dans le *hic et nunc* d'une terre, d'une époque, et surtout d'un peuple étouffé par la Loi. Leur loi s'était substituée à *l'Autre* et à son Amour libérateur, gratuit, toujours imprévisible jusque dans la victoire la plus inattendue, la plus éton-

nante, la plus scandaleuse, celle de la Résurrection. Ce pouvoir n'attendait plus rien de nouveau tellement [116] il croyait tout savoir de Dieu et de l'homme ; Ainsi était-il incapable d'accueillir l'avènement de cette Bonne Nouvelle « cachée depuis le commencement du monde ».

Avec les prophètes et surtout avec toi, Jésus, le chrétien sait désormais qu'il y a un ferment dans l'histoire qui la fait toujours neuve ; ferment du Royaume qui l'attire « par en avant » vers une terre nouvelle. Ma génération, qu'on accuse de ne vivre qu'au présent, est particulièrement sensible à ta démarche de liberté qui part toujours de l'ici et du maintenant pour réinterroger la Mémoire et la Promesse. Les évangélistes et Paul ont pensé et transmis ton Message à partir du cheminement des situations et des expériences qui avaient cours dans les premières communautés chrétiennes, dans leur propre contexte historique, comme toi-même tu l'avais fait au milieu des tiens. L'actualisation, les signes des temps, voilà le lieu évangélique et historique fondamental d'où partent l'intelligence et la pratique de ton Message. Chaque fois que l'Église s'y est refusée, elle s'est elle-même aliénée du neuf de l'histoire et du Royaume. Hier par le dogmatisme, et aujourd'hui par une morale figée, incapable d'accueillir les questions, les valeurs, les expériences, les inédits qui ne *cadrent pas* avec son code de droit naturel. Code qui souvent n'a rien à voir avec la Bible et les Évangiles. Comme si la pilule était du même ordre qu'une hérésie christologique.

Mais en dessous de tout cela, il y a d'abord le refus de chercher une Bonne Nouvelle dans l'actualité historique, dans les signes des temps présents. Ce que Galilée a été à l'espace, ma génération l'est au temps, face à une Église qui se braque devant ce retournement, devant cette conversion autrement plus radicale.

Car ton Royaume, si je ne m'abuse, passe d'abord et avant tout par l'histoire et non par les cycles cosmiques. L'Incarnation, cher Félix, est avant tout temporelle. C'est là le point focal de notre désaccord. C'est là où l'Église achoppe, et cesse de se penser comme historique, humaine, limitée, « relative », pécheresse, appelée elle aussi à une incessante conversion, susceptible d'erreur précisément à ce niveau où se loge la pratique morale. Or, quel paradoxe !, la théologie la plus classique admet l'évolution des dogmes, alors que l'Église d'aujourd'hui comme celle d'hier refuse l'évolution de la morale. Même [117] les

chrétiens du sang et des martyrs en Amérique latine risquent de perdre vite leur crédibilité, si le noyau central de l'Église renforce son conservatisme. Un conservatisme qui n'attirera que les jeunes de cet esprit.

À bout de nerfs et de souffle, Michel va s'étendre sur son lit. Colère, ressentiment, intolérance. Qu'est-ce qui lui arrive ? Manquerait-il d'empathie à son tour ? N'y a-t-il pas dans l'Église mille fois plus que ce qu'il veut bien voir ? Contre toute attente, elle rebondit, elle renaît un peu partout. Une multitude de cellules nouvelles régénèrent ce grand corps qui semblait voué à la mort prochaine. L'Esprit féconde une fois de plus « la stérile, avancée en âge ». Même les paroisses les plus sclérosées se raniment, se réactivent tout à coup. En certains milieux, la vigne fait grappe sur grappe au point qu'il manque des ouvriers à temps plein pour la vendange. À nouveau, « le pressoir est plein de fruits ». « Ce jour-là, chantez la vigne, Moi, le Seigneur, j'en suis le gardien » (ES 27, 1). Cela aussi est un signe des temps, admet Michel qui venait d'ouvrir sa Bible au hasard avec le cœur éveillé au moindre signe du Seigneur.

Michel ne s'étonne pas moins de la facilité avec laquelle il passe du désespoir à l'espérance. Absence de maturité ? Idéalisme impénitent des esprits religieux ? Mais peut-être, plus profondément, la fuite devant une mission où il lui faudra mourir à bien des choses, couper bien des sarments de sa propre fibre, accepter l'entaille pour la greffe nouvelle. Plutôt que de crucifier l'Église, ne ferait-il pas mieux d'identifier sa propre croix avec la même angoisse que Jésus a supportée dans l'abandon le plus total ? Et si cette croix, c'était le sacerdoce qui le révolue ? Folie pour sa philosophie de la vie, scandale pour sa morale, glaive pour son affectivité. Comme Jésus. Ne l'a-t-on pas fait prêtre malgré lui, tout laïc qu'il était ? Risque de l'histoire, du pays réel, de l'Église réelle, du grain qui meurt. Après, après... la Résurrection, le centuple.

À Dieu vat ! je n'ai pas encore fermé la porte... Pauvre Félix, c'est lui qui essuie mon agressivité, sans savoir quelle fascination il exerce sur moi. Je me demande bien comment les choses vont se passer à la Fraternité. Pierre y sera, ça n'arrangera rien, bien au contraire. Lui et sa théologie politique et sa politique évangélique, il me met [118] en rogne... Me voilà reparti encore, Seigneur ! Mais c'est plus fort que moi. Il y a trop d'affinités entre le dogmatisme, le moralisme et

« l'idéologie » pour que je me laisse entraîner dans cette voie. Peut-on singer avec autant de naïveté ce qu'il y a de plus détestable dans la cité moderne ? Toujours le paradis terrestre dont on n'arrive pas à sortir. Le *Ventre*, le système étanche. L'absolu sur terre. L'unanimité. Du nationalisme éculé de Félix à celui de Pierre plus socialisant, quelle différence ? *Niet !*

Comme si on avait peur de vivre sa singularité, nue, librement, avec son vertige, son angoisse, ses risques. Dieu lui-même n'a pas joué le jeu du grand Plein qui ne vous laisse aucune place. En Jésus, il est venu les mains vides. Dostoïevski a vu juste. C'est là la brèche pour naître à soi, aux autres, dans des pistes à ouvrir avec le plaisir de chercher en avant... en passant par la mort du tout fait, des certitudes enfermantes.

Aucun système, de quelque ordre qu'il soit, aucune institution humaine ne peut se prétendre en équation avec la condition humaine, avec la conscience. Fût-ce l'Église terrestre qui hélas ! se prend si souvent pour le Royaume arrivé. C'est l'homme qu'il faut sauver et non d'abord l'Église. Un homme en marche vers un Dieu en marche. Au risque de l'exil. Libre comme la tente qui se déplace. Jésus n'a jamais défini le Royaume, et pour cause ! Le désespoir peut être libérateur s'il nous délivre des idoles et nous ouvre à cette espérance. D'abord le tombeau ouvert, comme dans l'Évangile de Marc. Ne précipitons pas les résurrections. Ouvrons plutôt la vie, et a mort au Mystère, à la Brèche qui commence avec le risque de la liberté. Pas de vraie charité sans elle. On n'aime que librement. Et l'on ne devient juste que dans une pratique incessante de libération. Car toujours, l'idole, comme le phénix, renaît de ses cendres, et revient plus forte avec ses sept démons comme dit l'Évangile.

Non, il n'y a pas de valeur absolue : justice, amour, égalité, liberté. Il faut toujours leur échapper tout en passant par elles. Comme Jésus l'a fait en se délestant des pesanteurs de la richesse ou du pouvoir, de la tradition ou de la famille.

Cher Félix, cher Pierre, ma génération vous apparaît barbare, décrochée, narcissique, sceptique, désespérée. Et si elle était plus près de l'Évangile que vous ne [119] l'êtes ? Nous avons peut-être mieux compris que Dieu passe avant tout par la déchirure de la chair et du monde. Une chair aimée à la façon même de Jésus, si attentif à tous

ses cris et désirs. C'est cette chair qui va ressusciter en vie éternelle. Relisez le Credo qui y débouche comme à son point focal. L'Incarnation, c'est ce qui nous fait devenir toujours plus homme en Dieu. Ignace d'Antioche, si près des sources, répétait souvent : « Je ne serai vraiment homme qu'en Lui. » Envers du Mystère d'un Dieu qui se vide en Jésus de sa condition divine, pour opter follement, amoureuxment pour l'humain. Augustin, Jansenius et tant d'autres ont exténué cette Bonne Nouvelle en opposant la transcendance divine à la condition humaine, mondaine, corporelle, terrestre, charnelle. Cette reconversion n'a pas encore eu lieu. Nous la ferons avec la grâce de Dieu. Nous voulons resouder ce que le vieux dualisme a tragiquement séparé : le corps et l'âme, -la chair et la vie éternelle, l'histoire et le Royaume, et cela, nous voulons le vivre à la manière de Jésus qui a noué ces deux grands pôles du projet de Dieu dans son être le plus personnel et dans les plus humbles expériences de nos finitudes humaines.

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. » Eh oui ! le désir qui est le lieu humain de la soif de Dieu. Ce que vous, les clercs, avez pu dépouiller le désir humain de sa chair, ignorant qu'il est le premier dépassement du plaisir immédiat, le premier manque qui quête le salut, le premier passage terrestre de l'Espérance ! « Ceci est mon corps. » La libération, le salut commencent avec l'affectivité, ses tendresses, ses enfers, ses amours folles, ses soifs d'éternité. Vous ne cessez de dépouiller Jésus de son humanité.

Nous avons peine à vous le pardonner, parce que vous avez construit votre pouvoir clérical sur cette expropriation de l'expérience la plus intime des laïcs. Vous avez discrédité, au départ, vos beaux discours moraux sur la cité à refaire. Ah ! vos droits de l'homme, sans sexe, sans femme, sans liberté de conscience, sans place pour les divorcés, les homosexuels, les défroqués, sans vrai statut pour les laïcs dans l'Église ! Vous excluez trop de monde pour que l'on croie à votre prophétisme social qui « verbalise » sur les exclus de la cité.

[120]

Michel se voit déjà en train de croiser le fer avec ses aînés.

... Je suis prêt à les rencontrer, ces deux-là 1

[121]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

IV

FÉLIX, PIERRE ET MICHEL

[Retour à la table des matières](#)

[123]

- Au dernier concile, dit Michel avec un brin de malice, la vérité en a pris un coup en quittant le monopole de la Curie pour enfin rejoindre l'Internationale de la Pentecôte des nations. La vérité, les Italiens la possèdent, les Espagnols la défendent, les Français la discutent, les Allemands la compliquent, les Américains la simplifient... et les Anglais en font abstraction.

- Cela me fait penser à la définition que Laurier donnait du Canada, rétorque Félix sur le même ton, on aurait pu faire une expérience extraordinaire avec le dynamisme américain, l'administration britannique et la culture française. Mais, quel dommage ! nous voilà pris dans les rets de la culture américaine, du dynamisme britannique et de l'administration française.

- Ouais ! on en rit, mais c'est moins drôle aujourd'hui, commente Pierre. Dans les dernières rencontres internationales auxquelles j'ai participé, c'était vraiment la foire d'empoigne. Tour à tour des voix s'élevaient pour énoncer chacune sa vérité politique d'une façon aussi exclusive que dogmatique. Pour les uns, c'était la lutte des classes qui devait primer ; pour d'autres, le rapport racial ; pour les féministes, la libération du pouvoir patriarcal ; pour les écologistes, le retour aux lois de la nature ; pour les pacifistes, le désarmement ; pour les technocrates, le nouveau tournant technologique de l'informatique, pour les affairistes, la libéralisation des échanges commerciaux ; pour des délégués du Tiers monde, le rapport Nord-Sud. Babel, quoi ! On est loin de cette fameuse solidarité planétaire d'une communauté humaine qui devrait se sentir comme jamais dans la même barque. Les frontières vont se refermer un peu partout : du protectionisme commercial ici, à l'isolement de l'Islam là-bas.

Cette note de gravité convenait au climat intérieur de chacun des trois interlocuteurs qui se demandaient comment la soirée allait se passer. On s'était donné rendez-vous au chalet de Pierre, parce qu'il y avait là un [124] foyer et un décor qui se prêtaient à une certaine intimité. Mais les tensions des derniers temps, et en particulier des deux repas de la veille à la Fraternité, mettaient chacun sur ses gardes. Le vieux Félix se disait, au fond de lui-même, que les rapports humains sont bien compliqués aujourd'hui, même là où on s'attendrait aux connivences profondes d'une même foi, d'une même appartenance. On comprend pourquoi les groupes sont de plus en plus restreints, tant les conditions pour s'entendre sont livrées à une multitude de références éclatées.

Pierre ouvrait la porte... peut-être un peu trop vite, mais il fallait bien s'y risquer puisque chacun le souhaitait en son for intérieur. Les rapports entre clercs sont trop souvent feutrés, sous prétexte de douceur évangélique, de fraternité obligée. On ne s'affronte ouvertement et rudement qu'en de rares occasions. Pourtant ces trois-là n'étaient pas enclins à tempérer l'âpreté de leurs convictions par un « bon ententisme » superficiel. Mais en même temps, ils souhaitaient plus que tout des retrouvailles chaleureuses avec le secret espoir d'en arriver à la même croisée de chemins. Leurs aventures spirituelles devaient bien se recouper quelque part.

Quoi d'autre que l'Évangile pouvait-il mieux les réunir ? À la façon du cercle paulinien où les êtres se rapprochent les uns des autres en quittant leur périphérie où ils sont séparés comme des étoiles pour aller ensemble vers le Christ au centre de tout. Ainsi le laissent entendre les grandes épîtres-synthèses, telle la Lettre aux Éphésiens. Félix chercha donc à orienter la conversation sur cette piste.

- Je viens de lire un roman passionnant, *Le cinquième Évangile* de Pomilio. Il s'agit d'un vieux mythe qui a traversé toute l'histoire de l'Église depuis ses origines. N'avait-on pas reçu le message de Jésus par témoins interposés ? Il devait bien y avoir quelque part un Évangile en direct, celui de Jésus lui-même, de ses paroles à lui, de son expérience véritable en-dessous des interprétations que Matthieu, Marc, Luc, Jean et Paul ont formulées avec leurs diverses communautés chrétiennes. L'auteur nous fait suivre le cheminement, romancé évi-

demment, de ce mythe tout au long des siècles jusqu'à ce jour. L'itinéraire est fascinant. On y repasse toute [125] l'histoire de l'Église : des Pères grecs et latins aux moines du Moyen Age, de la Réforme et la Contre-Réforme aux crises du jansénisme et plus tard du modernisme, de la querelle des rites aux missions modernes, de la foi populaire aux diverses écoles de théologie, y compris les plus actuelles, sans compter l'évolution d'un concile à l'autre. Une somme impressionnante et toute chaude d'un climat évangélique nettement décrit. Pour aboutir enfin à cette constatation : le cinquième Évangile n'existe pas comme texte ; c'est plutôt le rameau vert de la chrétienté, continuellement coupé, mais toujours renaissant. Chaque génération, et même chacun de nous, écrit ou réécrit le cinquième Évangile en conformant sa vie au Christ, en réinterprétant son aventure à la lumière de cette source qui ne cesse de se renouveler, à la condition, bien sûr, de dépasser la lettre, comme Jésus l'a fait lui-même avec l'Ancien Testament. Souvenez-vous de la visite de Jésus à Nazareth. Les siens ont voulu le lyncher, non pas parce qu'il avait refusé de faire des miracles, mais parce qu'il avait défoncé le texte d'Isaïe sur le Dieu des vengeances, qui servait de justification à certains comportements belliqueux et injustes dudit peuple élu. La Parole de Dieu n'en est pas une de répétition... Cela devient plus évident chez Jésus qui se refuse à jouer le rôle d'un gardien de la loi. Il n'y a pas de christianisme pur « en soi », figé dans une dogmatique inaltérable. Et l'Église ne peut jamais se comporter comme une institution arrivée, alors que le Royaume est toujours en marche. En s'enfermant dans une morale fixe et intouchable, l'Église contredit son propre mystère, et plus encore l'Évangile lui-même. La Bonne Nouvelle ne peut en surgir...

Pierre et Michel écoutaient avec une rare attention les propos étonnants de ce témoin de la chrétienté, qui venait d'un monde, d'une culture, d'une religion où rien ne devait changer. Voulait-il les provoquer ou leur ouvrir la porte ? Oh ! ils savaient bien que personne n'avait pu domestiquer ce vieux loup dont la parole, les gestes et les traits du visage avaient été sculptés du dedans par un goût à la fois raffiné et farouche de liberté. Félix était de cette alchimie du foyer où crépitait une bûche d'épinette bien séchée sur une braise d'érable rouge et bleue, mêlée à l'odeur parfumée de deux ou trois quartiers de [126] tremble que Michel venait tout juste de jeter au feu. « Et dire qu'on nous a crus fabriqués en série, découpés à la même copie

conforme », murmurait Pierre au creux d'un silence qui invitait plus à la paix qu'à la guerre. Quant à Michel, il se demandait si Félix ne corrigeait pas ainsi la rigueur de sa dernière lettre et le durcissement de ses positions lors des derniers repas.

Mais plus encore, Michel s'interrogeait sur son scandale intérieur qui commençait d'empoisonner sa prière et même sa foi. Félix démystifiait sa théologie critique qui troublait ses eaux pour les faire croire profondes. On ne traite pas l'Évangile comme un texte de Platon, fût-ce au nom de l'analyse structurale la plus savamment logique. N'était-ce pas la meilleure façon de devenir semblable à ces troncs secs à l'orée du lac qu'on n'utilise même pas pour le foyer, tant ils deviendraient cendre en un rien de temps. Il faut une autre fibre pour être du sacerdoce de Félix, un sacerdoce où se fondent l'âcre fraîcheur des montagnes et le souffle violent du Royaume de Dieu. Peu à peu, Michel apprenait de quelle sève s'était nourrie la pulpe rugueuse de Félix. Sa pensée n'avait pas besoin de ces grands mots qui brouillent tout, qui enferment la vie dans leur grille comme des oiseaux en cage. Lui, Michel, il ressemblait déjà aux anciens combattants obsédés par leurs cicatrices, contrairement au vieux curé qui s'était bâti une incroyable vitalité en menant ses luttes au-dedans de lui-même avant de se bagarrer avec sa société et son Église. Michel se rappelait cette citation de madame de Staël que Félix avait lancée hier dans le feu de la discussion sur la psychologie contemporaine : « Toutes les voiles du cœur ont été déchirées. Les anciens n'auraient jamais fait de leur âme un sujet de fiction. »

Pierre, de son côté, goûtait la ferveur spirituelle du moment, l'haléine chaude et enveloppante du foyer, le jeu d'ombres et de lumières sur les murs crépis à la chaux de la remise qui jouxtait le chalet. Les vitres rouges de la petite véranda, décolorées par le crépuscule, reprenaient leurs tons de vitrail à la lueur des flammes. Pierre ne voulait pas briser ce silence où chacun se promène dans ses propres mystères avant d'accéder à un vrai dialogue d'âme. Félix était en train de bourrer sa pipe, tout livré lui aussi à sa propre méditation, et pas [127] du tout étonné de cette pause de conversation, fréquente dans les rencontres intimes autour d'un foyer, comme si celui-ci séchait sur les lèvres toute parole futile et n'acceptait que celle brûlée au feu intérieur d'un souffle qui l'a tirée vers le haut, pareille au murmure du vent dans la cheminée.

Tout est parabole pour celui qui est attentif au sens caché des êtres et des choses. L'Évangile en est la plus belle illustration, du lys des champs à la monnaie de César. Et le chrétien peut tomber en prière au moindre souffle de vie qui bat dans la création de Dieu et dans l'histoire des hommes. Ah ! cette douce et simple disponibilité de Dieu qui a laissé ses traces partout, mais avec cette sublime discrétion toujours en retrait pour laisser place à l'initiative du regard et à la liberté de l'âme. Sur le bord du lac de Galilée, après la résurrection, Jésus ne pavaise pas son triomphe pour imposer la foi. Il se présente plutôt comme l'inconnu qui fait signe de l'autre rive, et vous invite à partager le repas qu'il a lui-même préparé. N'étaient-ils pas ce soir-là, tous les trois, à la fois autres et proches comme Jésus et son Père, comme Pierre, Jacques et Jean ? Le plus important se passait au-dedans, ainsi que jadis au lac des disciples-pêcheurs. Ceux-ci ont compris progressivement que Dieu, on ne le voit pas, on ne le reconnaît pas, si on ne le porte pas au fond de soi. Même la figure familière de Jésus s'était brouillée dans leurs yeux parce que leur âme, pendant un moment, avait cessé d'y croire. La foi est semblable à la poésie : on ne la voit nulle part, si elle n'a pas d'abord éclairé, fût-ce comme le plus humble des phares, la nuit du mystère intérieur. « Ce n'est pas en pleine lumière mais au bord de l'ombre que le rayon en se réfractant confie son secret », disait Bachelard. Il en va de même du silence de Dieu au milieu des cris et chuchotements des hommes. Habité par cette pensée, Pierre n'hésite plus à reprendre le fil de la conversation.

- Le cinquième Évangile, ce pourrait être aussi le silence de Dieu après le départ de Jésus, un silence qui a fait de nous des préposés à sa Parole. Mais quel risque, et pour Lui et pour nous ! On ne sait jamais clairement si les sens qu'on arrache aux Évangiles viennent du Verbe fait chair ou de notre chair faite verbe.

[128]

- Un curé de l'île d'Orléans avait trouvé une solution originale à ce dilemme, s'empresse de commenter Michel. Le dimanche matin, il passait de la « chaire de poule » à la chaire de vérité. La première, à droite, était le lieu du prône où il se permettait de semoncer ses paroissiens et même de faire de la politique plus ou moins déguisée en moralité ; mais il avait au moins la décence de passer à la seconde

pour lire l'Évangile et tenter de s'y conformer le plus fidèlement possible dans son homélie.

- Pomilio verrait ici la double Église, ajoute Félix, la pécheresse et la rédemptrice. La première s'enroule autour de l'autre comme la plante grimpante autour de celle qui est fixe, mais ne réussit pas à l'étouffer, parce que celle-ci fleurit d'en haut. À cause de l'une, la parole de Dieu est continuellement rabaissée, tandis que l'autre la ressuscite et la manifeste. Mais on a beau essayer de les démêler, comme le fait ton curé de l'île d'Orléans, elles se renouent à notre insu, sans doute pour nous rappeler l'avertissement de Jésus : ce n'est pas à nous de séparer l'ivraie et le bon grain. Et l'on découvre bien vite dans la vie que ceux-ci se ressemblent souvent comme des jumeaux. Pomilio a trouvé la note juste quand il affirme : « Ce n'est pas l'acte religieux qui fait le chrétien, ni même sa fuite dans le transcendant ou dans les profondeurs métaphysiques, mais sa participation à l'histoire de Dieu telle qu'elle se manifeste dans l'histoire du monde. »

- Mais vous admettez avec moi, souligne Michel avec un brin d'irritation, qu'il est plus facile de se percevoir comme intendant de la création que comme délégué de la Promesse en l'absence de Dieu. Le Royaume souffre violence au fond de nous, dans le vertige que nous ressentons face à cette mission soudaine de nous faire signes dans ce temps sans signe. Je ne veux pas mettre le feu aux poudres en rappelant nos désaccords d'hier. Mais il nous faut bien avouer que dès que nous sortons du ventre de l'Église et de l'héritage reçu, nous ne trouvons pas grand-chose qui a le doigt pointé sur Dieu. Tout se passe comme s'il s'était retiré de ce monde. Et vue de celui-ci, l'Église ressemble au vitrail opaque avec ses nervures de plomb que les passants de la rue ne regardent même plus. Ça ne passe plus. Combien de parents chrétiens n'arrivent pas à transmettre la moindre [129] étincelle de leur foi ? Cette cassure brutale, on la constate un instant, pour vite se consoler en pensant au dernier triomphe charismatique du stade olympique. Plutôt que de célébrer ce retour nostalgique à la chrétienté, ne faudrait-il pas accepter d'affronter les nouvelles questions qui obligent à reprendre de fond en comble la lecture du Message, qu'on a retenue comme si elle était la seule possible. Nos contemporains ont fait la même chose avec les maîtres du soupçon : Marx, Nietzsche, Freud. En ne retenant que leurs réponses, ils n'ont pas su approfondir leurs

questions qui rouvraient le dossier de l'histoire pour dégager de nouveaux horizons.

Quand donc saurons-nous reconnaître que notre religion de réponses indiscutables peut être l'écran le plus opaque pour cacher à la fois le réel de ce monde et Dieu lui-même ? Jésus n'a-t-il pas suggéré un tel soupçon dans sa rencontre avec la Samaritaine, en parlant des adorateurs en esprit et en vérité, hors du temple, de la chaire de Moïse et de ses certitudes ? Le Mystère de Dieu doit-il servir à colmater, à gommer nos incertitudes, nos cris ? Ne perd-il pas alors automatiquement l'humanité qu'il a prise toute ronde en Jésus pour remonter la nuit, le désert, les enfers de l'angoisse qui ne cesse jamais de blesser la conscience humaine ? L'Évangile ne conclut pas ; il est comme le tombeau ouvert, seul signe que nous laisse Marc à la toute fin de son texte.

Mon scandale à moi, c'est le refus de l'Église historique qui, depuis le concile de Trente, n'a fait que repousser une à une les nouvelles questions des hommes et de leur histoire en marche, alors que Jésus, lui, laissait monter les interrogations de ses interlocuteurs tout en les questionnant à son tour. Dans ce contexte, la rencontre des deux mystères a plus de chance de se faire. Le Dieu caché dont vous parlez si bien, Félix, n'est-il pas celui qui passe à travers les fêlures et les fissures de nos évidences les plus sacrées, dans les interstices et les déchirures de nos vies, dans les creux ajourés de l'histoire, et de la Bible elle-même ? Moi, il m'arrive parfois de souhaiter la disparition d'une religion qui s'est érigée en obélisque bien lisse, « inescaladable », qui n'a plus de valeur que celle d'un monument historique aux yeux de la plupart des contemporains. On ne sent guère le vertige [130] de la foi et de l'inconfort de l'aventure humaine dans les discours officiels de l'Église et de ses porte-parole attitrés.

Combien de jeunes qui, assoiffés de foi dans leur désert spirituel, viennent à la faculté de théologie ou en pastorale, et n'y trouvent que déception à mesure qu'ils entrent dans le carcan des certitudes intouchables de l'Église ? Je ne parle pas de ceux qui y cherchent un port d'attache pour rester amarrés à la rive, en attendant que les tempêtes du monde passent. Avec le chômage croissant des jeunes, je ne serais pas surpris que plusieurs y trouvent « une job » assurée pour la vie. À

ce chapitre, on vante le clergé polonais. Moi, j'ai entendu, de la bouche d'un prêtre de ce pays, cette affirmation troublante : « We are the best off. » Ils ont la cote d'amour du peuple comme résistants au régime. Le premier comme le second, pour les motifs les plus opposés, leur assurent complète sécurité et bien-être. Est-ce là l'Église de l'avenir ? Le cinquième Évangile ?

Je me méfie de plus en plus de ces mariages un peu trop naturels entre l'Église et une société, une culture, une histoire, ou une politique. La foi des Irlandais ne m'impressionne pas du tout. Jésus a démarqué son message des liens du sang, de la famille, de l'héritage obligé et obligeant. Un jour vient où l'aventure évangélique se retrouve toute nue sans les soutiens naturels d'hier où s'étaient fondus la religion et le système social. Alors on voit, comme cela a été le cas chez nous, tout un peuple tourner le dos à son passé, et ne pas se reconnaître dans la foi qui, pourtant, a fait son histoire et son identité de base.

Je vous vois tous les deux, l'un collé à sa culture, l'autre à sa politique, incapables de saisir la rupture radicale de l'Évangile dont l'inédit doit bien avoir un petit sens indépendant des systèmes que les hommes fabriquent. Peut-on être chrétien naturellement ? Peut-on l'être vraiment par simple héritage culturel ? Est-on chrétien comme on est socialiste ? Ou parce qu'on est nationaliste... ou même humaniste ? « *Chrétiens pour le socialisme* »... mais quelle foutaise ! Comme si nous n'avions rien à dire, à faire, à vivre, à partir de notre foi, comme si le Royaume n'existait pas par lui-même, comme s'il n'avait aucune valeur décisive de finalité. On mêle [131] tout, à gauche et à droite, ainsi qu'à la guerre : politique, religion, patrie, Dieu. L'Évangile n'est pas « une monnaie frappée qui, telle quelle, est prête à être encaissée ou dépensée », pour reprendre ici une image qu'Hegel applique à la vérité.

La culture-religion, la religion-culture, c'est de l'eau dans l'eau. Il n'y a pas de place pour le Dieu autre, gratuit, non fonctionnel, scandaleusement impuissant de l'Évangile de Jésus. Dieu crucifié hors de la cité, du temple. Jésus n'est rien... il se présente sans armée, sans pouvoir, sans statut. Seule la résurrection qui, tel un éclair, lézarde le mur le plus infranchissable : la mort.

L'Église qui se veut une société, un système, finit toujours par vouloir se substituer à la société pour la régenter, fût-ce par la morale.

Cette Église se prendra même pour le Royaume arrivé. Enclavée dans son système historique intouchable, elle sacrifiera même ses tâches les plus fondamentales d'évangélisation. N'est-ce pas ce qui arrive actuellement, dans son entêtement à maintenir sa structure cléricale qui se rétrécit comme une peau de chagrin dans la plupart des pays de chrétienté ? Moi, ça me tord l'âme tout en nœuds, parce que, comme bien d'autres, je suis profondément attiré par le service de l'Évangile... et je n'arrive pas à me trouver à l'aise dans une institution incapable d'admettre en quoi elle est devenue obstacle à sa mission la plus essentielle. Après avoir été délestée de tant de fonctions de suppléance, n'est-elle pas en mesure de mieux comprendre sa mission originale ? Elle ne saura le faire, si elle préfère les réflexes de son système à la liberté évangélique, à la gratuité de la foi et de Dieu lui-même. On peut défendre sa religion pour ne pas entendre l'Évangile ! Bon Dieu ! je veux bien qu'on me montre mes contradictions, mais j'aimerais que Rome, les évêques et les curés consentent à nommer, sinon à soupçonner les leurs. Tout croyant - et j'en suis - et cela vaut davantage pour les hommes d'Église... tous, nous devrions savoir que l'orgueil le plus terrible est celui qui se sert de Dieu...

Félix et Pierre restent bouche bée devant cette violente sortie de Michel qui jusque-là s'était retenu en jouant de l'humour. Est-ce là le cri de toute une génération qui ne se retrouve plus ni dans les réponses anciennes ni dans les réponses nouvelles ? Pierre se sent doublé [132] sur sa gauche en se disant que les hommes, tout occupés comme lui à faire leur révolution, s'apprêtent souvent à refuser l'autre qui vient. Michel serait-il déjà d'un autre monde que le sien ? Félix, lui, essaie de s'expliquer pourquoi il résiste tant aux interpellations de ce jeune qui a encore si peu vécu, mais qui le rejoint dans cette mise à distance de sa vie qu'il commence de faire depuis son départ de la paroisse.

Au fond de lui-même, Félix a de plus en plus d'atomes crochus avec Michel qui, par quel mystérieux paradoxe, hérisse ses réflexes cléricaux les plus détestables, et, en même temps, le renvoie à la liberté intérieure du plus authentique Évangile, et peut-être plus encore à son propre vertige spirituel. Sa question lancinante refait surface : « Quand le fils de l'homme reviendra, y aura-t-il encore de la foi sur la terre ? » Ces propos de Michel en sont l'écho le plus dur, le plus percutant dans sa nuit intérieure. Les anciens, comme lui, n'ont pas appris à expliciter aussi ouvertement leur drame intime. Cette trop grande

pudeur de l'âme peut la rendre muette et appauvrir le dialogue des consciences. On se méfiait tellement de la subjectivité.

Mais ne te laisse pas charrier, se disait Félix. N'y avait-il pas une forte charge affective dans les spiritualités populaires qui compensaient l'objectivité froide du catéchisme et de la liturgie latine ?

Félix n'arrivait pas à décrypter son malaise devant Michel... son ambivalence en tout cas. Il se sentait à la fois proche et loin de lui, un peu comme le Dieu caché des Hébreux. Michel était peut-être cette face inconnue du Dieu autre, que lui, Félix, avait si peu fréquentée, tellement sa foi en l'Incarnation n'avait retenu que les proximités familiales de l'Évangile et de sa propre terre, de sa foi et de sa propre culture. Trop bien planté dans son sol, il avait peine à s'en distancer, surtout avec cette troublante liberté d'esprit de Michel. Lui fallait-il, pour se préparer à quitter ce monde, renoncer à un trop proche visage de Dieu, trop bien accordé à sa vérité... à sa sécurité... à ses certitudes ? Voilà ce que Michel remettait en cause. Et c'était insupportable !

Jésus a souffert quand, un à un, ses proches le quittaient après son discours sur sa chair livrée comme un pain à partager. Mais sa vraie passion, son agonie, son [133] drame décisif sont venus au moment où Dieu, son Père, s'est fait l'Autre. Celui que nous n'atteignons pas par notre propre initiative... Celui qui, par sa réserve, nous amène au risque total (à l'abandon le plus absolu) de nous laisser prendre par Lui... dans la nuit la plus noire du Mystère... de l'impuissance... du dénuement... de la mort... avec ce vertige encore plus déconcertant qui nous souffle à l'oreille : Dieu est parti. Il est mort. Ou s'Il est encore là, ce n'est que comme témoin impuissant de notre impuissance. Oui, le Tout-puissant incapable de sauver l'homme, après avoir fait une faillite de ce monde absurde de guerres et d'injustices.

Michel vient de lever le voile du plus secret, du plus enfoui dans l'âme de Félix, là où celui-ci a refoulé ses doutes, ses cris... ses enfers.

Félix n'ose s'enfoncer dans cette noirceur trop soudaine dans sa vie. Il y reviendra. Pour le moment, c'est le jugement cruel et rédhibitoire que porte Michel sur l'Église qui le relance dans la conversation.

- Je sais, je sais, Michel, ce que la vieille Église et nous qui en sommes, au point de ne plus exister en dehors d'elle, je sais tout le

crottin que nous accumulons depuis des siècles. Comme la Bible, l'Église est une foire d'humanité, d'hommerie, d'iniquité, de sainteté. Dans *Les grands cimetières sous la lune*, Bernanos a écrit cette phrase que j'ai apprise par coeur pour, me la rappeler sans cesse quand je désespère de l'Église : « Pareille aux humbles, aux plus dénués de ses fils, l'Église va clopin-clopant d'un monde à l'autre : elle commet des fautes, elle les expie, et qui veut bien tourner les yeux de ses pompes, l'entend prier et sangloter avec nous dans les ténèbres. »

N'est-ce pas cette Église-là qui a pris le dessus, ces derniers temps ? Elle ne pavoise plus, comme aux époques triomphalistes. Elle entre en clandestinité, sinon en minorité partout où elle avait été de la majorité. En combien de milieux et institutions de chez nous n'est-elle pas pareille à l'enfant de Bethléem qui ne trouvait aucune place pour lui dans la cité ?

Elle est souvent raillée comme le fou du village. Tout au plus respectée par certains, au titre de témoin d'une histoire à ne plus souiller, mais qui doit en rester à sa mémoire... sans prétendre apporter quoi que ce soit [134] d'important au monde d'aujourd'hui. Ses quelques pratiquants la fréquentent discrètement dans le silence des rues désertes du dimanche matin. Elle n'est plus de la semaine, de la famille... et encore moins de la place publique. S'agite-t-elle sur le terrain de la fabrique, c'est à la façon d'un club privé du troisième âge. On la cache comme on fait des vieux. « Elle va mourir de sa belle mort », disent les plus cyniques. La biologie va faire son oeuvre !

Mais quelle grâce de retrouver ainsi les chemins humbles et dépouillés de l'Évangile nu ! La porte étroite. Le grain qui meurt. La fragilité même des hommes. Le Dieu pauvre de Jésus « qui crie au secours du plus profond de nous ». Il n'y a rien de glorieux pour celui qui s'identifie à l'Église, qui s'en fait solidaire. Et je me demande parfois s'il n'y a pas refus d'humilité, peur d'humiliation quand on tient tant à se distancer d'elle, fût-ce au nom de la pureté évangélique. Il est si facile d'être anticlérical aujourd'hui, et de railler l'Église. On n'a aucune facture à payer...

C'est une critique à bon marché, à rabais. Je ne puis m'empêcher de la comparer à cet autre procès à la mode : celui de la mère dévorante, de Jocaste la diablesse d'où viendrait tout le nouveau mal de vivre.

Oui, le Ventre qui vous retient à une enfance jamais née. Par une étrange inversion de l'esprit, le refus de supporter l'angoisse de sa propre liberté se déguise, se projette dans l'accusation de l'autre qui jadis a nourri de sa chair, de son sang, de son meilleur suc, la terre où l'on a pu germer, pousser et s'affirmer. Quand on a peur de se brûler les ailes, on s'en prend à la chaleur du nid.

Bien des théories modernes, ennoblies de la plus savante critique, s'ingénient à déchiffrer les moindres signes de domination, sans jamais vraiment s'arrêter sur l'expérience comme telle de la liberté, avec ses terribles exigences de maturité, de force morale, d'efforts soutenus, de dépassement, de sacrifice des sécurités acquises. Et surtout ne faut-il jamais parler de la médiocrité de l'âme, à la source d'un tel refus, de son refoulement même en dessous de l'inconscient, nouvel alibi pour reculer devant la liberté.

C'est encore dans la vieille Église décriée qu'on perçoit l'autre côté des choses dont on ne sait plus la [135] trace : « J'ai risqué de tout perdre... J'ai oublié ma justice à moi. Je vais de l'avant. Je ne m'attarde pas à ce qui est derrière », disait saint Paul dans son épître aux Philippiens. Cette épître a été lue et méditée dans toutes les humbles églises paroissiales, dimanche dernier. Ce message ouvert au tout-venant est peut-être le seul à faire entendre pareil langage, autrement plus juste sur les profondeurs spirituelles de la liberté, sur sa grandeur tragique. Elles passent quand même, ces Paroles vivantes qui se répondent de siècle en siècle à travers notre caquetage de clercs... parfois malgré nous, parfois contre nous, mais elles passent à travers nos mots usés, dépassés. Il n'y a de liberté crédible qu'inscrite dans la brèche de l'éternel, de l'infini qui bouscule toutes les frontières. Une brèche qui a pour nous un nom, un visage, une histoire : Jésus, qui ouvre le tombeau du plus ultime enfermement. Les libertés du moment iront toujours se briser sur le mur de la mort. Dis-moi quelle est ton espérance, et je te dirai quelle est ta liberté.

Même l'Église, qui convie Pilate et Caïphe à ses fêtes, se remet elle-même en question par l'Évangile collé à sa peau. Les croyants qui sont restés pratiquants discernent pareille chose bien mieux que les savants et les sages. C'est une autre roublardise de l'Esprit-Saint toujours à l'œuvre pour mettre le feu au cénacle et attirer une nouvelle Pentecôte avec le petit reste apeuré, mais secrètement espérant.

Pour nous les « restants », l'Église fait partie de notre choix fondamental. « La dévotion au sang », la nôtre, celle des Irlandais, des Polonais, des Italiens, jamais je ne consentirai à la mépriser. C'est peut-être une foi sans mot, mais elle est en prise directe sur la chair, celle-là même que Dieu a risquée depuis Israël. La pauvreté dérisoire de cette foi permet justement le passage de Celui qui s'est tenu loin de César. Je me suis toujours refusé à vouloir purifier à tout prix la foi des humbles. Ils font l'Église un peu comme ils font vivre l'humanité. C'est par cette Église qu'il faut se laisser interroger. Quelle autre chair pourrait donc avoir la foi, si ce n'est la fibre de ceux qui nous l'ont transmise à travers leur vie, leurs travaux, leurs prières, leurs âmes fondus au creuset d'une même appartenance, d'une même espérance où [136] l'on ne sait plus si l'éternel est dans la vie ou la vie dans l'éternel ?

À la façon de Jésus, il faut laisser au Père, et à l'Esprit, le soin de démêler tout cela. Dieu n'a pas besoin qu'on le défende ; c'est plutôt cette Église qui a besoin de notre fidélité entêtée. Si je dois lutter parfois contre elle, ce sera inséparablement avec elle et pour elle. On ne la critique bien que solidement planté en elle.

Pierre se sent coincé entre ces deux plaidoyers, entre ces deux têtes dures. Doit-il... peut-il jouer le rôle de médiateur ? Il n'en a ni le goût ni la pente. Pourquoi ne pas les laisser creuser leur propre filon jusqu'au bout ? Ils finiront bien par se rencontrer, car il y a trop de vrai, de grâce et de vie dans ces deux visions intérieures pour qu'elles ne se croisent pas au même rendez-vous de Dieu.

Mais ce jeu à deux est dangereux, se murmure-t-il à lui-même. Tout s'y passe comme si la logique de l'un se servait de celle de l'autre, en contrepoint, pour s'imposer ; n'est-ce pas la source de l'inférial rapport domination-sujétion ? Le contrat capitaliste, la lutte léniniste bourgeoisie-peuple sont de cet ordre. On sait où cela nous a menés. Le peuple en est exclu, même si on prétend ferrailler en son nom et pour lui. Le troisième, le plus important, n'y a plus d'existence propre, de valeur pour lui-même. (Ouf ! je me fais une belle jambe !) Mais c'est vrai quand même. Le Dieu trine nous enseigne que l'expérience humaine de base est ternaire : l'homme, la femme et l'enfant. Le rapport à deux, quand il se fait exclusif, débouche souvent sur l'éclatement, et la solitude. Félix et Michel ont apposé leur propre version de l'Évangile, au point de le réduire à leur vérité unique et irréfutable. En y ajou-

tant sa lecture à lui, l'Évangile des tiers, ne les conduirait-il pas à déverrouiller la leur... à découvrir qu'il y a plusieurs lectures possibles ? L'Esprit-Saint parle bien des langues, et il y a plusieurs demeures dans le Royaume... et dans l'Église. Pierre aimerait bien poursuivre la conversation dans cette voie, mais il craint que l'affrontement violent de Michel et de Félix encore tout en fusion, brûle son petit filet d'eau vive et le rende inutile.

Pierre n'en reste pas moins serein. Derrière cette querelle de théologie, de pastorale, il y a une foi de feu [137] plus près de la fête que du cataclysme, plus près de la tendresse que de la détresse. « Là où vous serez deux ou trois rassemblés en mon nom, je serai au milieu de vous. » L'Église n'a-t-elle pas été plus vivante, plus riche là où elle s'est diversifiée, multipliée, confrontée ? N'avons-nous pas tous les trois le cœur plein d'Évangile... et ça déborde, ça nous sort de nous-mêmes, ça nous ramène à Dieu, pense Pierre, tout en gardant au fond de lui un je-ne-sais-quoi de perplexité.

Ces deux colères sont-elles le masque d'une peine qui n'ose se nommer, d'une crise spirituelle qui se débat dans sa nuit ? Mais Pierre fait plutôt le pari que ces deux longs monologues aient pu s'accompagner d'un dialogue intérieur des âmes, à en juger par la gravité de l'écoute. « Les Paroles que je vous ai dites sont esprit et vie » (Jn 6, 63). Comme chez Jésus, le propos ne s'entendait qu'en dedans, qu'en mystère. Toute rencontre humaine, à cette profondeur de foi, peut faire sauter les verrous, et libérer notre cécité comme chez l'aveugle-né... « pour que se manifeste l'oeuvre de Dieu ». Dans cette passion de foi, il doit bien y avoir un peu beaucoup de résurrection en passe d'éclater ?

Pourquoi ne pas laisser travailler l'Esprit-Saint ? Pierre s'en remet à cette dernière remarque, et choisit de désamorcer le conflit, avec humour.

- Félix, vous m'avez fait penser à une expérience savoureuse quand vous avez parlé, tantôt, des « formules ». Chez nous, à la maison, ma mère ajoutait, après le chapelet, une autre litanie de prières apprises au couvent des sœurs. Je vois encore mon père tantôt résigné, tantôt impatient, sur un genou puis un autre, le corps tout tordu, prostré, affalé, sur les bras de la berceuse, la tête dans les barreaux... l'âme je ne sais

où. Le rite accompli, il se dépêchait de sortir de la maison pour aller « prendre sa marche »... seul. J'avais dix ou douze ans à ce moment-là. Cela m'intriguait beaucoup. Un jour, je l'ai suivi et je lui demandai pourquoi il se voulait toujours seul après la prière familiale. Réponse : « Je fais ma prière ! » Celle de la mère ne lui allait pas du tout.

- Je te relance, dit Félix en riant. C'est un curé de la Beauce qui m'a raconté une histoire semblable qui lève un peu le voile sur la foi plus ou moins muette des mâles d'ici. Un vieux paroissien était venu le voir en cachette [138] pour faire sa confession générale avant le grand départ. « Vous savez, monsieur le curé, j'ai fait pas mal d'argent avec mon clos de bois. Il m'est arrivé de tricher sur la mesure. Pensez-vous que je peux entrer au ciel quand même ? »

- Je ne suis pas sûr, répond le curé, je pense qu'il faut remettre cet argent mal acquis...

- Mais je ne peux pas... je me suis donné à mes enfants. Et vous me voyez leur demander de rembourser à ma place ! Ce serait humiliant d'avouer une chose pareille...

- Je peux vous aider si vous voulez.

- Ouais... eh bien, ils vont être tous là, à la maison, dimanche prochain, après le dîner.

- Comptez sur moi.

Le curé s'amène donc le dimanche suivant, rassemble les fils au sous-sol... sans la présence du père, évidemment. Il leur fait part de la situation délicate. Et l'aîné lui dit :

- Allez rejoindre le père, nous on va faire un conseil de famille.

Au bout d'une heure, les quatre fils refont surface pour rendre leur verdict. Sans le moindre regard vers son père, l'aîné s'adresse au curé en ces termes :

- Monsieur le curé, êtes-vous sûr que le père n'entrera pas au ciel, si on ne remet pas cet argent-là ?

- Ben... dit le curé mi-hésitant, mi-assuré.

Et voici l'aîné qui n'y va pas par quatre chemins.

- Nous, on a pris une décision... Le vieux, on le risque !

Félix lance cette dernière boutade avec un immense éclat de rire, en ajoutant :

- Les gars n'auraient sûrement pas fait ça si l'enjeu avait été leur mère.

Michel, qui s'était quelque peu renfrogné depuis la volée de bois vert de Félix, n'a pu résister à l'humour truculent du vieux curé. Ne se voulant pas en reste, il y va de son grain de sel.

- On raconte qu'un curé, lors de sa visite de paroisse, avait surpris un de ses paroissiens en train d'installer une corde pour se pendre à la branche d'un gros érable à l'entrée de la grange.

[139]

- Mais qu'est-ce que vous faites-là, monsieur Gagnon ?

- Je me pends... j'en ai assez... ma femme a foutu le camp, ma fille de seize ans est enceinte, mon fils est en prison... non, non c'est trop...

- Mais vous n'avez pas le droit de vous enlever la vie. Le Bon Dieu...

- Le Bon Dieu va comprendre...

Le curé ne savait plus quoi dire ou quoi faire. Tout à coup, lui vient une idée :

- Monsieur Gagnon, j'ai l'Évangile sous le bras. Ça, c'est la Parole de Dieu. Vous allez descendre. On va l'ouvrir. Et la première phrase que vous allez lire sera sa réponse. Acceptez-vous cette dernière chance ?

- Très bien... mais c'est vraiment la dernière.

Le paysan descend de l'arbre, ouvre l'Évangile et lit la première phrase qui lui tombe sous les yeux : « Mon fils, repens-toi ! »

C'est la détente. Michel se lève et va jeter au feu une grosse bûche de merisier dont l'écorce frisée ne tardera pas à crépiter sur la braise en attente. Il y a passion de vivre sous les mots durs et tendres qu'on vient d'échanger. Avec cette chaude humanité, on est loin de la froide trahison des clercs, pense Pierre. Nous allons devenir précieux comme ces espèces menacées de disparition. Cela commence à nous rapprocher les uns les autres. Pierre n'a jamais brisé ses liens avec ses confrères. Il a appris à mieux les comprendre et à mieux les aimer depuis qu'il a consenti à se regarder lui-même bien en face, à accepter l'Église réelle. Félix et Michel savent très peu de ce cheminement de Pierre, car ses engagements sur la scène publique projettent une image plutôt laïque. Il est sûrement le plus « séculier » des trois... davantage homme d'action... d'abord préoccupé des enjeux de la cité. Sa foi discrète ne perce que de temps à autre, car il se méfie de ces raccourcis religieux qui n'ont pas la patience de laisser les bateaux se mouiller. Mais est-il en train de les juger ? Tout jugement humain devient si vite injuste et cruel. Ne soupçonne-t-il pas tout ce que cachent de vérité intérieure ces deux discours spirituels qui se heurtent. Les deux pierres sauront bien trouver leur étincelle commune. Et s'il les frottait toutes les deux à son tour... Pourquoi pas ? Tout au long de leur [140] débat, il a voulu tant de fois intervenir. L'Évangile des tiers, c'est peut-être celui qui est le plus en veilleuse dans leurs démarches... c'est... en tout cas... celui qui habite la vie de Pierre depuis quelque temps. Pourquoi ne pas en parler simplement ?

- J'ai eu un grand mouvement d'orgueil pendant vos deux monologues. Je me disais qu'il y manquait le troisième 1 Eh oui 1 le troisième, c'est l'Esprit-Saint, c'est moi qui dois dénouer le dilemme... le désaccord du Père et du Fils, lance Pierre avec l'air détaché de celui qui ne se prend pas au sérieux.

- Ah ! ah ! Toi, tu es en dehors de l'Oedipe... au-dessus, ironise Michel en souriant, tu es le frère dans la société et l'Église égalitaires, tu es l'Esprit qui éclaire notre nuit, nos petits et grands mystères. Faut-il croire qu'il est bon que nous partions... pour te laisser bâtir la véritable Église ? Félix est à l'ancien Testament, moi au temps du terrestre Jésus, et voilà le moment de Pierre, de l'Esprit, la pierre de touche du cinquième Évangile ! À moins que tu préfères une autre interprétation encore plus avantageuse pour toi : je serais de l'instinct, juste avant les commandements du Sinaï. Félix serait prêtre de la Loi... et un peu des prophètes. Toi, tu serais l'homme de la grâce... de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

- C'est exactement cela, répond Pierre.

Et tous les trois pouffent de rire.

- Vous allez m'écouter à mon tour, reprend-il.

- Hélas ! toi, on la connaît mieux ta chanson, ajoute Michel. J'ai à te supporter des heures durant, en classe, même si tu te fais fort de vivre bien d'autres choses en dehors du campus.

- Tu m'as enfermé dans un rôle... Au fond, c'est moi, le père que tu veux tuer. Félix, c'est plutôt ton jumeau spirituel que tu disputes tout en étant incapable de le haïr, tellement il te ressemble. Non, je suis vraiment le troisième, le différent... l'autre. Celui qu'on n'attendait pas !

- Tu es fou...

- Blague à part, j'ai des choses sérieuses à dire.

Félix et Michel s'esclaffent.

- Tu viens combler un vide... J'y pense tout à coup... ne serais-tu pas la médiatrice qui nous réconcilie... le [141] principe féminin entre le père et le fils, commente Michel ? L'Église patriarcale trouve ses substituts où elle peut...

- Ça, c'est un peu trop, dit Félix, avec un ton réprobateur... mais il a trop envie de rire.

Pierre poursuit :

- La récréation est finie... on retourne en classe. Papier et crayon, notez bien ce que je vais vous dire. Moi aussi, j'ai du neuf dans l'âme... Non... mais laissez-moi ajouter mon sel... j'ai ma place ici... non ? Moi, je n'ai pas le privilège de participer à votre sublime échange épistolaire !

- Je te l'ai dit, tout à l'heure, tu es si transparent... si limpide... on sait tout de toi.

- Tais-toi, Michel, écoute ton maître. Et vous aussi, Félix, j'ai deux ou trois petites choses à vous dire. Pendant longtemps j'ai cru que l'Esprit-Saint, c'était seulement pour la vie intérieure... c'était le spirituel, la transcendance à l'état pur. Je viens de le découvrir sous un tout autre jour... un peu comme une belle peinture qui fait éclater son cadre pour s'emparer du mur, du lieu où on l'a accrochée. L'Esprit ne fait pas que nous révéler une humanité plus grande que ses limites... un Dieu plus grand que notre cœur. L'Esprit-Saint transsubstancie la vie, la chair, l'histoire. C'est lui, le troisième... dans l'enfant, l'exclu, le Tiers monde. Chair de l'amour et du monde, humanité cachée de Dieu depuis le départ de Jésus... cachée dans la nôtre, qui rend la foi au corps et au sang. Le Dieu trine n'est pas une constellation lointaine, mais ce qu'il y a de plus proche, de plus quotidien dans l'expérience humaine. Dans le jeu à deux, on peut profiter de l'autre, l'un par l'autre. Le troisième, c'est l'humain gratuit, l'enfant qu'on aime pour lui-même. Dieu aime l'homme pour lui-même et non pour Sa Gloire. Celle-ci n'a pas besoin de nous...

Le désespoir philosophique refait surface, mais cette fois, dans l'incroyance politique. On ne croit plus à l'avenir de ce monde impossible, déchiré, bloqué, blessé à mort. Aux yeux du désespoir contemporain, la visée de la fraternité devient le nouveau mythe à pourfendre.

- Mais, cela, on l'a dit tout à l'heure, rétorque Félix.

- Je ne suis pas sûr que vous avez bien vu ce renversement que l'Évangile amène, à savoir qu'il est plus difficile de croire en l'homme possible qu'en l'existence [142] de Dieu, fût-elle bien plantée en Jésus-Christ. Je sais que Dieu est difficile, comme dit Sullivan, qu'il faut le gagner sur l'argent, sur soi-même, sur un peu tout le monde. Mais il me semble que l'Incarnation, c'est surtout la foi, la confiance, l'amour fou que Dieu a mis dans le monde, et surtout en l'homme, et notre foi en est le prolongement. « La terre a germé son sauveur. » On espère à même l'espérance de Dieu qui va de Jésus, le dernier des hommes, au Christ qui entraîne le monde à sa suite. Le Dieu des pauvres s'est voulu encore plus impuissant qu'eux pour remonter avec nous du plus creux de nos enfers. Il se contente d'être uniquement ce chemin de libération entre les êtres. Comment alors penser l'Église comme quelque chose qui se tient en soi et par soi ? Comment parler de Dieu en dehors de la chair quand il s'est fait chair. Et c'est bien sa chair qui a traversé la mort et a ressuscité...

Les prophètes ont donné toute une portée sociale... et même politique à ce réalisme de la foi que nous avons trop vite sublimé. Faut-il encore rapporter Amos :

Je hais, je méprise vos fêtes
 Pour vos solennités, je n'ai que dégoût
 Vos oblations je n'en veux pas.
 Éloigne de moi le bruit de tes cantiques
 Que je n'entende plus le son de tes harpes,
 afin que la justice coule
 Comme un torrent qui ne tarit pas...

et cette autre Parole de Michée : « On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur attend de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec ton Dieu... »

Moi, je vous trouve tous les deux trop obsédés par la pureté de votre univers religieux, de votre Dieu, de votre Église, au moment où Dieu, comme autrefois avec Jésus de Nazareth, recommence à partir de l'homme de chair, bien situé dans une époque donnée. « J'étais nu. » C'est le blessé de la parabole du Samaritain, c'est Lazare qu'on voudrait bien cacher derrière des barrières d'anonymat. Dieu de Jésus-Christ dans le rapport direct entre les êtres, dans les solidarités les plus fondamentales et les plus familières de la vie : le pain, le vêtement, la présence attentive. [143] Christ tout consacré à faire entrer par là la cité en véritable communauté humaine, comme premier jalon du Royaume, avec ce test de vérité du sort des tiers, exclus des rapports de forces à deux. La foi évangélique, c'est la foi même du Dieu de Jésus en cette humanité possible, en ce monde blessé à guérir, à ressusciter, à réinventer dans *l'agapè*. À votre discussion de luxe manque le cri de tant de chairs meurtries, écrasées où le corps de Jésus et sa croix se sont logés...

L'avenir de la foi, de l'Église qui vous préoccupe tant au point que vous voudriez déjà le dessiner, n'est-ce pas avant tout pour votre petite personne que vous y trouvez intérêt ? C'est votre vision personnelle que vous défendez. La Bible, et l'Évangile plus encore, ignorent ce genre de démarche. Jésus ne sait ni l'heure ni le lieu, ainsi que l'hiver ne sait pas le printemps qui sortira de lui, ainsi que la semence incapable d'imaginer exactement sa fleur et son fruit. Laissez donc l'Esprit nous conduire ; il est comme la vie qui sait mieux que nous où elle nous mène. L'Esprit déjoue sans cesse ceux qui veulent cadastrer l'Église et théoriser leur foi, ceux qui rongent leur frein au feu rouge de leurs petits désirs personnels. Tout recommence en matière de foi. Mieux vaut y consentir, sinon on se disputera sur des terrains que la plupart des gens ont désertés. Nous revenons au temps des semences dans les durs labours du pays réel en quête de pain, de cité... Moi, j'ai l'avantage d'avoir mes petits papiers à portée de main. J'ai essayé d'exprimer cela dans une prière :

Comme une semence qui s'offre au sillon ouvert de nos espoirs,

Comme une pluie tendre qui devient la sève montante de nos
patiences,

Comme une terre féconde qui remplit sa promesse au bout de
nos confiances,

Tu viens, Seigneur, vers ceux qui t'appellent sur leur chemin et
tu fais naître à la vie ceux qui en toi demeurent.

Aujourd'hui, tu invites à semer, à cette espérance rendue visible
dans le grain qu'on dépose soigneusement dans sa terre.

Oui, tu nous confies cette mission de semer comme un acte de
foi au quotidien, dans l'ouvrage bien fait, dans [144] l'éducation de
soi et de l'autre, dans la qualité du vivre ensemble, dans le courage
d'une libération solidaire.

Seigneur, il nous arrive de disputer des récoltes que nous
n'avons pas semées, des terres que nous n'avons pas travaillées, un
blé que nous n'avons pas cultivé, un pain que nous n'avons pas pé-
tri. Voici que tu viens semer chez moi.

Suis-je un chemin pierreux incapable d'accueillir ton grain ?

Suis-je une glèbe sans profondeur pour ensoucher ta semence ?

Suis-je un sol en friche encombré d'herbes folles et distraites ?

Suis-je une terre labourée en quête d'eau vive et de fécondité ?

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ton grain ne manque pas à ma terre,
c'est plutôt ma terre qui manque à ton grain.

Mais tu ne sais pas la désespérance ; à travers guerres et déserts,
tu entraînes ta création dans la foulée d'une humanité en instance
de résurrection depuis la Pâque du fils de l'homme.

Pour nous le signifier, tu as voulu que le centuple du blé vienne
mystérieusement de la mort d'un humble grain dans le terreau le
plus ordinaire de notre quotidien.

Et plus mystérieusement encore, tu t'es fait toi-même semence
de notre humanité et pain de notre faim.

Tu viens à nous et nous ne le savons pas.

Cette référence évangélique à la semence inspire toute ma vie, c'est à partir de là que je regarde non seulement l'Église, mais aussi les êtres humains avec plus d'empathie. J'accepte davantage les inévitables tensions entre la tendresse et la justice.

Cela me fait penser à la fable du cochon et de la poule. Un jour la poule va voir le cochon et lui demande s'il accepterait de faire quelque chose pour les voisins affamés. « Moi, dit-elle, je suis prête à donner de mes oeufs... tous même... et toi, pourquoi pas un peu de bacon ? » Et le cochon de rétorquer : « Toi, tu resterais intacte, mais moi j'y passerais tout rond ! » Viens, comme ça, un moment de vérité où perdre sa vie est la condition pour se [145] retrouver avec Dieu. On ne peut plus ménager ses arrières. « Si le grain ne meurt, il reste seul. »

Il n'y a pas de communauté humaine sans ce risque qui est à l'opposé de la philosophie du moi déifié en Occident. Je vais la combattre jusqu'à la fin de mes jours, parce qu'elle nous a menés à un effroyable cul-de-sac de médiocrité morale. Solitude, absence, incommunicabilité, je les entends nous répéter ces mots sur toutes les gammes, dès que le moindre malheur fond sur leur petit bonheur douillet et frileux. Là, je cesse d'être tendre. Ils n'ont cessé de prendre congé quand la moindre parcelle de leur confort était menacé. Ils se sont monté un arsenal impressionnant de raisons pour légitimer leur décrochage du milieu, des institutions, et même des proches de leur chair et de leur sang. C'est ça la nouvelle classe des promus qui exerce le chantage du maximum sur le dos de ceux qui n'ont pas le minimum. La crise ne les concerne pas...

- Ah ! Pierre, tu ne peux tendre indéfiniment cette corde de ton arc, elle va finir par te cingler violemment au visage, souligne Michel avec une impatience évidente. Tu es avec la société ce que moi je suis avec l'Église. Félix a raison : on ne peut passer sa vie à régler ses comptes avec tout le monde et son père. Ce serait déjà beaucoup si nous investissions un peu plus dans ce au nom de quoi nous luttons, si nous propositions des objectifs plus positifs dans ce désert de désespérance. Tu te dis plus serein, et la moutarde te monte si vite au nez ! On n'attend pas de nous des solutions sur mesure, mais un ferment, un levain de long terme. L'Évangile ne propose pas de politique...

- Et l'histoire du Samaritain ? Il ne s'est pas réfugié dans l'éternité, celui-là. Et la course de saint Paul...

Félix s'interpose.

- Vous allez laisser au vieillard le dernier mot. Il y a eu bien des versions du cinquième Évangile. Nous venons d'en donner au moins trois. Il s'agit de les vivre ensemble, comme au temps où les diverses communautés chrétiennes nous ont légué Matthieu, Marc, Luc, Jean et Paul. Moi, en tout cas, j'ai besoin de réfléchir à tout cela. Le Message de Jésus n'est pas linéaire. Il ne conclut pas. Il ouvre sans cesse de nouvelles questions, de nouveaux horizons, de nouveaux chantiers. Il échappe au dogme, à [146] la morale, à la théologie... aux théologies, je devrais dire. Mais je retiens un moment biblique qui nous est commun : l'aventure de Job. Pour moi, c'est un des dossiers les plus percutants de toute l'histoire humaine. « C'est au fond de sa nuit, dans la révolte et la contradiction, quand il refuse la souffrance et la mort que Job a crié : « Je verrai le Dieu vivant », disait je ne sais plus qui. Nous faisons, chacun, notre lecture particulière de la Bible, mais au fond de nous-mêmes, il faut la prendre intégralement pour accéder à son trésor caché, comme Dieu nous aime tout entier. « Même si ton cœur te condamne, Dieu est plus grand que ton cœur. » Nous arrivons tous aux chemins de l'exil, et nous nous raidissons en cherchant mille et une raisons pour ne pas partir, parce que plus que jamais, nous ne savons pas où nous allons. C'est là que la vraie foi commence, dans le creux de nos questions sans réponse face au silence du monde. Marche au désert, qui n'en finit pas de commencer.

Pierre et Michel avaient oublié, dans le feu de la discussion, que leur vieil ami Félix était déjà sur le chemin de l'exil...

Pierre se retrouve seul devant le foyer, un peu dépité. Ils sont trop forts intellectuellement pour lui. Il s'est mal défendu. Mais, au fond, pourquoi tient-il tant à l'emporter ? « Non, non, ce n'est pas cela... c'est plutôt parce que Félix et Michel passent à côté du plus important : il y a crise, une crise profonde, messieurs, ce n'est pas le temps de discuter du sexe des anges. »

On a souvent l'impression, au sortir d'une conversation passionnée, de n'avoir pas dit ce qu'il fallait pour gagner l'adhésion des autres, ou du moins, pour établir clairement son propre point de vue. Pierre se lève et jette quelques quartiers de bois sur la braise qui commence à grisonner, comme s'il voulait ranimer le feu de la discussion. En fouillant au hasard dans les Évangiles, il s'arrête, chez Marc, à l'épisode des vendeurs du temple. Après un bon moment de réflexion sur le texte, Pierre découvre la clé qu'il cherchait : il aurait fallu montrer comment Jésus lui-même est arrivé à son heure de vérité, au tournant décisif de la crise. Cet épisode est la clé de voûte de l'entrée dans le drame.

Le temple n'était pas seulement le centre religieux de la cité de Jérusalem, il en était aussi le centre économique [147] et politique. Tout le système de taxation interne à la communauté juive passait par le temple. Et l'on imagine l'important circuit économique que représentait l'usage massif des sacrifices d'animaux. Centre politique aussi, où les quatre grandes familles sacerdotales étaient l'équivalent de la grande bourgeoisie dominante, à couteaux tirés avec Hérode et aussi avec le pouvoir romain, mais capable de se solidariser avec eux lorsque son propre pouvoir était menacé. On l'a vu dans le procès de Jésus. C'est particulièrement clair chez l'évangéliste Marc. Jésus s'est attaqué au temple, clamaient ses accusateurs (Mc 14, 58).

Qu'est-ce à dire ? Jésus, jusque-là, s'était limité à dire et à vivre son message dans les couches populaires et dans les circuits de ces milieux, là où l'on trouvait sur sa route les pharisiens et les synagogues, là où on ne parlait que l'araméen, alors que dans les grandes familles sacerdotales, tout comme au palais d'Hérode, et chez Pilate, on se distinguait du peuple, entre autres choses, par la langue grecque. En restant dans son monde apolitique et en maintenant des comportements aussi pacifiques, Jésus n'était pas menaçant pour les pouvoirs. L'heure de vérité est arrivée quand, au nom de son message, il a touché le centre religieux, économique et politique de la cité : le temple. En y chassant les vendeurs avec force et autorité, Jésus atteignait les pouvoirs : « Cela vint aux oreilles des grands prêtres et ils cherchaient comment le faire périr, car ils le craignaient, parce que tout le peuple était ravi de son enseignement. » (Mc 11, 18)

Le message demeurerait le même, mais il devenait tout à coup explosif, dès le début du ministère à Jérusalem, après une longue matura-

tion en Galilée et aux alentours. La crise déterminante va donc commencer dans l'aire de la cité, dans la sphère publique où se disputent les pouvoirs. On sait la suite : le procès par ces mêmes pouvoirs, la crucifixion, etc.

N'y a-t-il pas là un repère crucial pour comprendre ce qui se passe maintenant, se demande Pierre ? Depuis quelques décennies, l'Église se refait de l'intérieur, un peu à la marge de la cité. Elle se ressource, se réforme, se ranime, en gardant bien sûr les fenêtres ouvertes sur la rue.

[148]

Mais ce faisant, elle peut devenir un sous-système à côté, tourné vers lui-même, marginal et autosuffisant à la fois, ou encore un club privé en attendant de virer à la secte étrangère à son environnement. L'Église ne doit pas tarder à se confronter vraiment avec la cité, comme Jésus l'a fait, au risque de la croix, au risque d'y perdre en adhésion ou en prestige, au risque d'être gênante et persécutée. On ne sépare pas les missions. Souvent l'Esprit-Saint nous le rappelle en passant par des voies non religieuses, par les signes des temps, par l'histoire profane, comme l'a si souvent souligné Jean XXIII. « Il ne suffit pas d'ouvrir les fenêtres. »

Voici que la crise économique, politique, sociale entre en coups de vent violents dans le cénacle ; l'Esprit nous pousse à en sortir pour assumer cette crise à partir d'elle-même, de ses requêtes de salut, de ses péchés cachés, de ses grâces imprévues.

Le mouvement est inversé. Il nous secoue et suscite la peur comme chez les disciples. L'heure de vérité est arrivée. « Les temps difficiles sont les plus évangéliques », répète soeur Térésa à qui veut l'entendre. Bientôt une masse croissante d'assistés, de chômeurs, d'exclus, d'éjectés du système deviendra plus visible, moins anonyme, face à cet autre segment de la cité : les intégrés. Voilà la vraie cassure évangélique, celle qui va marquer la révision des rapports entre l'Église et la société.

Contrairement à la secte, l'Église se doit de se situer par rapport à l'ensemble de la société. Jésus n'a pas évité ce passage du privé au public. La « crisis » du jugement dernier dépasse l'interpersonnel et pose le défi d'une cité fraternelle, le dépassement des rapports de domina-

tion. La transcendance divine n'est pas neutre ; elle prend parti jusqu'au coeur des béatitudes : les exclus sont le premier et le dernier test de vérité, le lieu de départ de l'Espérance. Il ne s'agit pas seulement d'une autre morale, mais de la pratique même de Dieu, de Jésus, qui doit guider la nôtre. Notre morale sociale est théologale ; et par là, elle est plus qu'une morale... plutôt une pratique de foi, d'espérance, d'amour de Dieu, qui passe par la responsabilité de bâtir une cité fraternelle. Responsabilité qui inclut celle de remettre en cause tout rapport de domination. Bienheureux les persécutés, parce qu'ils ne persécutent pas.

[149]

Voilà Pierre tout transi et frissonnant, comme si cette longue méditation lui avait figé le sang. Il a peine à se lever, tellement il ne sent plus ses jambes. Mais il n'a pas plus le goût de se glisser entre les draps froids, sachant très bien qu'il va poursuivre sa réflexion sur ses options les plus profondes. « Fais du feu dans la cheminée », fredonne-t-il en allant chercher une couverture de laine. Le foyer réanimé, Pierre se recale dans son vieux fauteuil en se pelotonnant pour mieux conserver sa chaleur.

Cette découverte évangélique qu'il vient de faire éclairer une expérience récente dont il n'avait pas vu la portée cruciale. Dans sa ville, comme en bien d'autres, on a démolì les « maisons de chambre » pour les remplacer par des tours et par de luxueux condominiums. Toute cette population flottante composée d'exclus pour la plupart s'est retrouvée sans abri. Pierre, avec une équipe de laïcs et de pasteurs, a mis sur pied une coopérative d'habitation pour ces « chambreurs », et surtout avec eux. Le projet de ce nouvel édifice, au coeur de la ville, déplaisait aux gens « bien » du quartier, au point que ces derniers obtinrent une injonction qui arrêta toute l'entreprise. Certains de ces contestataires de luxe étaient des pratiquants des paroisses concernées. Un débat extrêmement révélateur allait commencer dans ces communautés chrétiennes qui n'avaient de communauté que le nom. Or, c'est autour de ce projet, et dans les conflits qu'il a suscités, que l'Église locale a repris vie et espérance.

Une goutte dans l'océan, murmure Pierre. Peut-on se contenter d'une Église qui revit dans une cité morte ? Car, c'est bien d'une crise de société dont il s'agit. Je devrais dire : d'a-société. Nous avons fait

de l'État un substitut de société. Déçus, nous nous sommes repliés sur la vie privée et individuelle. Et nous voilà à un tournant où, sous l'État-substitut et l'individu idolâtré, il n'y a plus de véritables étoffes sociales, communautaires, quotidiennes. Les institutions ne sont que des appareils sans base sociale véritable. Tout est siphonné dans les superstructures. On est passé des entrepreneurs aux financiers, des militants aux stratèges technocrates, des chômeurs aux moyennes statistiques, de l'action directe aux sondages, de la culture vécue aux montages de [150] l'écran, de la vie chrétienne à la bureaucratie pastorale, du peuple de fidèles à une Église toujours plus épiscopale. Au fond, on retrouve dans l'Église ce qui se passe dans notre pseudo-société...

More than two objectives is no objective. Il faut réinventer des communautés de base. Choix prioritaire. Point. Les premiers chrétiens l'avaient mieux compris que nous. Ils ont même interprété et vécu tout le message de Jésus à partir de leurs expériences communautaires concrètes qui tenaient à la fois du modèle social et du modèle ecclésial. Des communautés au cœur de la cité, comme à Corinthe, à Antioche, à Alexandrie, à Rome, à Césarée.

Les communautés chrétiennes ne doivent pas craindre d'affronter évangéliquement les problèmes de leur société. Jean-Paul II en est la preuve vivante. En sortant de la Rome religieuse, il rencontre un peu partout sur son passage des défis humains et évangéliques où l'incidence politique est presque toujours présente. L'Église polonaise, dont il est un des fils, illustre on ne peut plus clairement ce choc « politique » que Jésus lui-même n'a pu éviter. N'y voyons donc pas là des cas isolés, exceptionnels. Pensons à l'Église d'Amérique latine. L'Église française s'est adressée au pays entier pour rappeler les nouvelles responsabilités éthiques que porte la crise économique, en se situant dans une perspective évangélique, mais aussi en risquant des conflits d'interprétations et d'intérêts, tant à l'intérieur d'elle-même qu'à l'extérieur. L'Église catholique, aux États-Unis, s'est engagée sur des questions de société et de civilisation encore plus graves, en contestant l'escalade nucléaire et les choix de société qu'elle entraîne, et cela au risque de se faire crucifier par le pouvoir économique-politique qui repose sur une industrie, une économie de guerre à plus de 60%. On accusa alors l'Église d'être anti-américaine et de mêler religion et politique. Des drames du genre ne font que commencer.

Voilà le vrai tournant historique de l'Église, tournant qui ressemble en tout point à celui de Jésus à Jérusalem. Pierre se redresse sur son fauteuil, comme s'il venait de mettre le point final à la discussion. Dommage que Félix et Michel ne soient plus là ! Il trouvera bien le moyen de leur communiquer sa découverte. Mais cet enthousiasme [151] ne dure qu'un moment. La crise intérieure de Félix et celle de Michel l'interpellent tout autant que la crise sociale. Où en est-il lui-même en son âme et conscience ? Fuit-il dans les idées, dans l'activisme, tout en choisissant la part d'Évangile qui lui convient ?

Pierre fixe les bûches qui se consomment, et pense à la parole de Jésus : « Je suis venu allumer le feu sur la terre. » Ce qui l'amène à rouvrir sa bible. Une phrase l'accroche : « Frères, que chacun demeure devant Dieu tel qu'il était lors de son appel. » Félix pourrait se vanter de cette fidélité, mais pas moi, pense Pierre. Je ne suis pas un spirituel comme lui. Il ne m'a communiqué que son souffle apostolique, son style de pastorat bien enraciné dans son milieu, dans son peuple. Mais lui, Félix, il est resté un homme de prière à travers ses lourdes tâches aussi bien profanes que pastorales : fondateur de caisses populaires, de coopératives, délégué des siens auprès du gouvernement, conseiller de tous ordres, artisan de mille et une initiatives pastorales en liturgie, en catéchèse, en action catholique. Il a aussi ouvert les mouvements religieux les plus traditionnels aux perspectives neuves de Vatican II. Quel monument ! Sur un socle de fidélité sans cesse renouvelée. Ce que je peux me sentir fragile à côté de ce grand seigneur ! S'il lui est si difficile de mourir, combien ce le sera pour moi. Je n'ai pas ses énormes ressources spirituelles. « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. » Toute ma vie, j'aurai fui en avant dans un activisme qui va bien finir par me vider de toute sève spirituelle. Ce qui me console, Seigneur, c'est que toi aussi, tu devais t'arracher à ton ministère pour retrouver ton âme et ton Dieu dans la solitude de la montagne...

Une image fulgurante, vertigineuse surgit du texte sacré qu'il vient de reprendre avec une soudaine lassitude d'âme. Au chapitre quatorze de Matthieu, l'apôtre Pierre qui croit reconnaître Jésus sur le lac, lui crie : « Seigneur, si c'est toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur tes eaux. » « Viens », dit Jésus. Et Pierre descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux en venant vers Jésus. Mais voyant la violence du vent, il prit peur et, commençant à couler, il s'écria : « Seigneur,

sauve moi ! » Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

[152]

Ce moment évangélique me va comme un gant : la fuite en avant, la marche sur les eaux, la violence du vent, le sentiment de couler à pic, la peur, le cri vers le Seigneur et ce reproche : « Homme de peu de foi ».

Ce monde, cette époque, moi... ton Église, nous marchons sur les eaux, nous nous enfonçons. Il ne nous reste plus que la foi nue, comme dans la nature, où la vie naît de la mort, comme cette ferveur de novembre qui consent à tout rendre, jusqu'à sa dernière feuille, comme ces oiseaux sauvages dans l'intimité d'un instinct sûr et fort, qui se préparent au grand départ.

La foi continue d'inventer ses chemins en cette part de soi qui reste vierge et refuse toute captivité.

Noces incroyables de l'instinct et de la liberté, de l'éphémère et de l'éternel, des deux sèves qui font l'enfant pour que tout recommence.

Ainsi...

Faire greffe sur ton Arbre de vie pour que le présent devienne éternité.

Savoir que sans cette espérance, nous ne rencontrerons jamais l'inespéré.

Se mettre en accord avec soi, avec l'autre, avec toi. « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »

Mais en même temps se reconnaître si soluble, si inflammable, si périssable comme ces bûches sous la morsure du « feu dévorant »...

S'avouer complice d'une civilisation qui fera bientôt la navette entre le désert qu'elle a créé ici et la planète morte qu'elle a conquise... complice de ces rives méchantes où viennent se suicider les baleines qui protestent contre nous.

« Homme de peu de foi »... mais ce qu'il en faut, Seigneur, pour croire en ce monde, en toi, en ce Royaume jamais vu ! De mémoires si brouillées et de Promesses si lointaines.

Nous marchons sur une ligne de crête si ténue entre vie et mort, entre courage et abandon. « Nous sommes si habitués à voir dans la sagesse un résidu de passions éteintes qu'il nous est difficile de reconnaître en elle la forme la plus dure et la plus condensée de l'ardeur, la parcelle d'or née du feu, non de la cendre. » (M. Yourcenar)

[153]

Vient un temps où tout est blessure. Le cœur lové dans sa détresse, chassé d'un monde sourd à ses questions, sous le regard fauve d'un ciel tout en silence. Et cette vie si agitée, cette course si vantée par l'apôtre Paul, me grignotent l'âme et la démolissent « par de petits assauts renouvelés, à ras de terre, à ras de corps ». Je vois peu à peu le feu tourner à la cendre, comme Félix face à sa mort. Nous sommes d'une foi qui nous balance du plus noir désespoir à la plus incroyable espérance. Et nous revenons si souvent de Pâques à la croix, après un si court moment sur la montagne de la Transfiguration. À vous donner le goût de retourner au vieil humanisme païen, triste, mais plus près de notre humaine vérité, comme cette honnête question d'Anne Philipe : « Arriverais-je un jour, sans effort et sans mensonge, à accepter que la plénitude d'aujourd'hui, le raisin mûrissant, les figues éclatées, l'arbre superbe, les enfants, moi-même, ne soyons qu'un moment ? » Tant d'absolus nous ont déçus, au point que nous en sommes venus à aimer, à respecter, à accepter nos finitudes. Et Toi, tu es passé dans cette grande liquidation d'utopies, de paradis.

Michel a sans doute raison de vouloir tout reprendre à partir du Jésus humain, Juif, de chair et d'histoire, comme Israël. Ce petit rien dans l'Empire et dans la civilisation. Ce prophète manqué qui, encore au deuxième siècle, ne recrutait que « des cardeurs de laine, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance et dénués de toute éducation », comme le disait avec mépris Celse, le grand philosophe romain.

Depuis Constantin, l'Église, et peut-être nous plus qu'elle, refusons de refaire le chemin de Celui qui est passé par les « impurs » pour venir à nous. Ces « impurs » qui portent la joie de vivre même dans leurs pires misères. Ils sont plus près de la folie de Dieu que de la sagesse des hommes. Corinthe, Babylone seront sauvées après la destruction de Jérusalem la pure. Voilà le scandale de la foi laïque de Michel, plus près des Sources que la mienne. Félix et moi, nous voulons te cir-

concire, toi Corneille le païen, te dépouiller d'une chair que nous avons su si peu aimer... moi, en tout cas. Nous pensons que ton arbre cache la forêt, alors que celle-ci indifférencie, dépersonnalise le nôtre. Tu as vu juste, mon cher [154] Michel, Dieu s'est voulu aussi singulier que nous en Jésus. Il n'aime pas en général. Noël n'est pas à la périphérie du mystère de la Pâque universelle et de la Pentecôte des nations. « Il aura ton regard, ton front, ta voix ton rire, ta démarche. Existe-t-il un acte plus chargé d'espoir que celui de faire un enfant ? Si un jour le regret devait l'emporter, nous aurions cessé d'aimer la vie »... La chair vient sauver l'âme qui s'en est faussement séparée. Tu nous le rappelles, mon cher Michel, et nous ne t'écoutons pas, refusant par là le Dieu de chair, celui qui a été d'abord le fils de Joseph pendant la plus grande partie de sa vie terrestre. Nous ne savons plus les commencements de Dieu, de sa grâce, de son salut.

Pierre s'arrête à cette pensée. Est-il en train de dire, à mots couverts, la souffrance de son célibat ? Même la Vierge Marie a vécu une grande expérience de chair en mettant au monde l'enfant de Bethléem. À trop calquer l'Église et le sacerdoce sur la virginité monastique, on ne sait plus ni la chair ni la ville de l'homme ; c'est pourtant par là que le Dieu de Jésus a passé pour les entraîner à sa suite. La profonde crise de Félix devant la mort, comme je le soupçonne, vient peut-être de cette fausse spiritualisation de sa chair d'homme. Il ne lui reste plus rien de naturel, tout à coup. Lui qui se pensait si bien enraciné dans sa terre, dans son peuple. Ce pastorat éteint, Félix découvre qu'il n'a plus de prise sur lui-même. Une foi sans corps. Une spiritualité de la mort sans le réel du grain qui meurt. Un passage transcendant, innommable, indéfini, de nulle part. La croix sans l'homme de chair dessus. Parfois, sa façon de braver la mort me fait penser que Félix veut vite oublier la seule chair qui lui reste, celle qu'il a dû mater, museler, refouler, mortifier... et oublier. Et le voilà, à la toute fin, seul avec ce corps qui a si peu vécu avec lui. Toute la démarche de Michel lui rappelle pareille vérité brutale, si humaine, si terrestre. Le corps prend de terribles revanches quand on le violente. Est-ce le sort qui m'attend ?

Pierre réagit. Va-t-il jouer le jeu de ce freluquet de Michel ? L'hédonisme à la mode, pense-t-il, n'a fait que des poules mouillées ! La cohorte des humbles qui font vivre la société, « qui font la chaîne, du fond de l'éternité, pour nous apporter un peu d'eau fraîche », résistera toujours à ces petits bourgeois si mai dans leur peau douillette. [155]

Avoir du corps, c'est autre chose.... qui a beaucoup à voir avec la force d'âme, avec le courage de lutter, de bâtir dans la fatigue et les sueurs. Voyez-les déjà vidés à trente ans.

La crise va nous sauver. Nous étions en train de devenir fous. Oui, oui, toi aussi, Pierre Lanctôt ! Secoue-toi. N'aie pas peur pour Félix. Il en a vu d'autres. Ces grandes conférences intérieures ne t'avancent à rien. « Si un jour le regret devait l'emporter, nous aurions cessé d'aimer la vie »... de croire, la foi au corps, l'espérance au ventre. Vas-tu te mettre à mépriser l'extraordinaire trésor qui manque aux hédonistes : la volonté ? Leur indécision vient de là. On n'arrive à rien sans une volonté résolue, soutenue. Cela vaut pour le bien comme pour le mal. Alors, ne laissons pas cette force aux fils des ténèbres. Moralisme ? Je m'en balance. La volonté, c'est une liberté qui agit, une foi qui risque, une espérance qui décide. « Toute la vie humaine passe par le vouloir. » (Dostoïevski) Toute la foi aussi.

Quelle vigueur réclamée, quelle ardeur assidue, obstinée pour croître de la semence au fruit, pour devenir homme et civilisation, pour croire à la greffe d'éternité dans les blessures de notre brève histoire ! Et ce qu'il faut de temps pour faire mûrir une espérance si vite comprise, mais si lente à germer dans la chair de nos résistances. Est-ce cela le courage ?

Et se dire, malgré tant d'énergie déployée, serviteur inutile, mendiant de salut, receveur de tout, par la suite ininterrompue des dons divins depuis l'aube de la création jusqu'à celui de sa propre résurrection. Est-ce cela, Seigneur, l'abandon ?

D'un geste brusque, Pierre s'arrache à son fauteuil et s'apprête à se glisser au lit en se disant avec un brin de tristesse : les clercs se parlent à eux-mêmes dans la nuit... Heureux celui qui s'endort dans une prière, à l'écoute de Dieu.

Moi, Seigneur, je ne sais que te parler...

Toi, chair de ma chair, matin et minuit de mon aventure

Toi, sang de mon sang, chemin de mes larmes vers ton océan

Toi, os de mes os, proue de mon voilier et tout son voyage au fond de moi

[156]

Toi, souffle de mon souffle, battement de mes veines, écho de mes cris qui cognent à ton éternité

Toi, corps de mon corps, ma terre, mon lac, ma vie qui chavire entre tes bras

Toi, mon jardin, et ses fruits et ses fleurs, mon pain et mon vin, ma coupe et les miens

Toi, le goût et l'odeur de mes sentiers, de mes sous-bois qui brûlent dans la cheminée en attendant les parfums de mai

Toi, mon horizon de désir et mes pas libérés qui repartent à l'aube, entre ma nuit et ton jour

Toi, mon mystère qui geint, entre les lèvres de sa déchirure, brèche pour ton retour et ton ailleurs noués au même et fol amour.

Je ne t'entends pas, je ne te sais plus, mais je te sens rôder tout autour, souffler au dedans, frôler mon âme étonnée par cet inaudible murmure... Un jour, tu verras, on se rencontrera, face à face, bras à bras, après le désert, après le combat, après la croix...

[157]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

V

LE TESTAMENT SPIRITUEL DE FÉLIX

[Retour à la table des matières](#)

[158]

[159]

Les choses nous rendent regard pour regard. Elles nous paraissent banales parce que nous les regardons d'un regard indifférent. Mais pour un oeil clair, tout est miroir ; pour un regard sincère et grave, tout est profondeur.

Gaston Bachelard

Creuser le puits de sa vie, pelletée par pelletée, le cœur à la source, l'œil à l'horizon, avec de profondes respirations d'âme et de terre. Oui, un puits solitaire et solidaire, à l'affût d'une eau plus têtue que la pierre, au bord de l'ombre en quête de lumière... Et surtout y laisser émerger les veines cachées de son propre mystère.

Dans mon pays laurentien, il y a bien peu d'aqueducs. Plutôt des lacs, des sources... et beaucoup de puits. Ceux-ci m'ont appris beaucoup sur la vie. De mémoire d'homme, j'ai toujours eu un puits près de chez moi.

Sur la margelle de mon « vieil ami solitaire », comme je l'appelais, il se passait d'étranges et belles choses au fond de moi.

Un héritage purifié qui remontait en eau vive par-delà son dépôt décanté dans le ventre de la terre.

Une longue expérience toujours fraîche et limpide qui avait quelque chose d'un éternel printemps.

Admirable miroir vivant qui peut réfléchir la profondeur d'une âme, son ciel de rêves, sa beauté intérieure.

Cette force de renouvellement dans la fidélité. Non pas l'habitude de soi, mais la réinvention de soi à même son propre lit. En prise sur le centre de son âme, vigilant à y retremper ses forces dans la présence, et de là illuminer toute chose avec les rayons de ce foyer intérieur.

Quand une vie a su creuser son puits, elle sait tout autant être solitaire que solitaire. Voilà peut-être le paradoxe le plus beau qui se fait leçon d'homme sur la margelle. [160] Eh oui, mon vieux solitaire capte les sucs et les sources de la terre. Il apprivoise souterrainement la rosée comme le torrent. Il attire les nappes profondes par mille et un filons, sans jamais dilapider ses réserves. Et ce qu'il y a de plus beau encore, c'est que la soif du puits abreuve celle des autres. Sa solitude alimente autrui, apportant chaque jour sa part d'eau vive.

Domage que tant d'hommes aient peur de la solitude ! Son eau noire apparaît au regard de surface comme emprisonnée entre ses murs, désespérante comme la cellule d'un condamné. Elle semble noyer le jour au fond de la nuit. Mais cette illusion se dissipe quand la vérité du dedans met en cause les évidences de l'œil. Il faut se préparer à cette autre longueur d'onde, plus subtile, plus sensible, plus profonde. Le deuxième regard est toujours intérieur. C'est souvent un mouvement d'âme qui remonte de la lie, s'accroche à la pierre, puis nous livre sa lumière.

Si la mer évoque un je-ne-sais-quoi de divin, le puits, lui, m'apprend le plus bel humain. C'est une oeuvre de nos mains. Une création à la mesure de notre soif. Un apprivoisement du mystère.

Heureux celui qui a construit patiemment un puits près de sa maison. Aucun chemin moderne de la dispersion ne l'égarera de lui-même. Aucune pollution ne brouillera irrémédiablement son âme et conscience.

Voyez nos solutions. On ajoute, on accumule alors qu'il faudrait avoir le courage de creuser. On s'encombre plutôt que de se délester. Tout le contraire d'une vie libre, dégagée, spacieuse.

Justement, la solitude permet de vidanger ces inutiles dépôts qui colmatent tous les accès de la source au fond du puits, alors que la vie grégaire et vulgaire préfère passer et repasser, au chlore des clichés, ses vieilles eaux usées.

Je rage en pensant que nos rivières polluées contiennent le tiers des réserves mondiales d'eau douce. Serait-ce le symbole des énormes ressources humaines que ma société a liquidées pour se retrouver aujourd'hui dans un tragique désert spirituel ?

Oh ! je sais qu'on me dira nostalgique et rêveur sur la margelle du passé. Je proteste.

Mon puits est abondant, mais il ne gaspille pas.

[161]

Mon puits a de l'âge, mais il est de tous les âges.

Mon puits sait la jeunesse tout autant que la maturité.

Mon puits est à la mesure de l'homme, de sa soif... il est toujours à sa portée.

Il raccorde mon quotidien et mon mystère, mes sueurs et mes rêves.

Il est cœur, tête et main... tout un comme la vie. Il a ce sens de la totalité que nous avons perdu. Mais je le connais trop discret, trop ouvert, trop libre pour le soupçonner d'être totalitaire.

Il nous rappelle que nos amours font si souvent de l'autre une eau et un pain pour nous-mêmes. Lui, il sait notre soif. Son amour part de là. S'il a le génie de capitaliser l'eau vive, c'est pour mieux la partager.

Bien sûr, c'est un assoiffé qui siphonne toutes les sèves du terreau. Mais voyez-le généreux, disponible, discret.

On le croirait arrogant dans sa solitude assurée. Mais non, il ne calcule même pas la mesure. Chacun en prend pour sa soif. Rien d'une égalité simpliste, définie par le savoir ou le pouvoir des autres. Égalité plate ou envieuse. Égalité des petits pois dans la boîte de conserve. Égalité de caserne : du berceau à la tombe. Égalité unanime, sans individualité et vraie liberté. Eh oui ! cette égalité qui coupe la tête ou les pieds sur le gigantesque lit de procuste des idéologies. Une égalité sans relief, sans horizon, sans profondeur. J'insiste. Elle est en train de faire le tour de la terre, comme une autre version de la domination. Égalité des centres commerciaux comme celle des goulags. Tous au même pas, à la même mesure. Copie conforme aussi bien ici que là-bas.

Mon puits dénonce l'abondance vaine et gaspilleuse comme les fausses réponses aux soifs de la misère.

Il a la juste touche humaine et politique.

Il sait et la soif et l'eau qui la comble à satiété.

Mais d'abord la soif. La soif de l'autre, la sienne. Voilà la première solidarité. Dans le creux de sa solitude, le puits cultive sa soif, se remplit et se rend disponible à la soif de l'autre.

La marque de toute décadence humaine, c'est l'absence de soif. Sans elle, il n'y a plus ni élan ni espoir.

[162]

Rien n'est plus faux que le proverbe « Ventre affamé n'a pas d'oreille. » C'est plutôt le ventre gavé, lourd, blasé qui n'entend plus rien !

Quelle est ta soif ? Quelle est ta faim ?

Voilà la question que pose mon puits. Au beau milieu de ma terre comme à l'infini de mon mystère... du Mystère.

Cette eau vive immédiatement disponible est chargée d'une longue histoire, d'une lointaine mémoire. La rencontre amoureuse de Jacob et de Rébecca qui nouèrent leur soif dans une même foi, après la dure lutte entre l'Éternel et l'ange de la mort. Et plus tard, la Samaritaine qui portait toutes les soifs de la femme d'hier et d'aujourd'hui. Elle a tout appris sur la même margelle. Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit « Donne moi à boire », c'est toi qui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive. Avec quelle délicatesse Dieu se fait mendiant de nos soifs. Un seul verre d'eau fraîche entre lui et nous... et jaillit la source d'une vie éternelle !

Oh ! je sais des existences semblables à des trous noirs et vides où il ne reste au fond qu'une lie fangeuse et fétide. Alors il faut creuser, vidanger, remaçonner en plein brouillard, avec le secret espoir que, sous le limon, se dégorgent les veines et gicle à nouveau une eau cristalline où se confondent le mystère de la terre et la lumière d'en haut. Ce qui me fascine dans le puits, c'est qu'il peut être intarissable comme la mer... et pourtant si petit. Comme l'homme avec son Dieu, comme Dieu avec son peuple. L'infini dans la finitude.

J'aurais peine à croire l'espérance chrétienne en Dieu si elle n'avait pas l'humilité humaine du puits. Elle me noierait dans une sorte d'éternité indéfinie, sans rives, sans port d'attache, sans ancrage. Il ne faut jamais perdre de vue le petit juif Jésus, fils d'homme, humble tige de Jessé, qui a poussé dans un tout petit coin de terre, et n'a été qu'un instant dans l'histoire comme nous tous. En se dépêchant d'en faire le Christ, Seigneur de l'univers, on risque de se perdre dans une lointaine et trop vaste espérance sans prise sur nos minuscules espoirs qui rôdent autour de notre maison et de son puits. Le plus merveilleux de la foi chrétienne, c'est que Dieu en Jésus fait passer l'océan dans les filons les plus humbles du puits de nos jours et de nos nuits.

[163]

Les grands mots de l'Apocalypse seraient écrasants, mystifiants sans ces paroles toutes simples de l'Évangile. Un semeur sortit. Un fils revint chez son père. Une veuve pauvre qui partage ses sous. Un pasteur et sa brebis perdue... Une main tendue, une mesure de farine, une vague qui vient se coucher au ventre de la barque. La brûlure de Dieu serait insoutenable sans un long apprivoisement tout en tendresse, comme celui de nos amours, de nos retours, de nos patiences, de nos repartances. Il a voulu être l'autre rive qui tantôt s'approche, tantôt s'éloigne de la nôtre avant l'étreinte définitive. « Dieu est là, et je ne le savais pas ». Pouvais-je seul apprivoiser mes fauves sans pour cela les domestiquer...

Pierre lisait avec une certaine fébrilité ce texte sur le bureau encombré de Félix. Tout était resté en place, tellement la mort l'avait foudroyé en un instant. Le vieux curé toujours aussi crâneur n'avait pas obéi à son ami médecin. Un froid à pierre fendre du mois de janvier lui avait figé et le cœur et le sang pendant sa marche quotidienne autour du lac. « Il te faut rester à la chaleur, lui avait dit Paul, tu ne tiendrais pas le coup dans les grands vents glacés de l'hiver. » Mais Félix ne pouvait se résigner à couvrir sa braise sous les cendres grises d'une vie intérieure déjà assez sombre. Il lui fallait se fouetter les sangs avec la Sauvage. Mais cette fois, elle avait eu raison de lui.

Pierre se retrouvait quelques jours plus tard héritier de la vaste bibliothèque de Félix, de ses écrits et notes personnels. Il était entré dans sa salle de travail, comme dans un sanctuaire où tout rappelait la présence du saint homme. Chacun des objets avait une touche de sacré qui faisait frémir Pierre à certains moments. Il s'était même surpris à lui parler, à le prier, à vouloir l'entendre. Pierre mit beaucoup de temps avant de quitter le fauteuil où Félix passait des heures à lire et à méditer ; il s'y était bien calé comme s'il avait voulu se blottir dans le mystère de cet aîné qui le fascinait au point d'en faire l'idéal du pasteur qu'il cherchait à être. Des prêtres comme lui, il n'y en a plus, murmurait-il. Des prêtres qui portent la méditation de tout un peuple, de l'Église entière. Un homme tout en Dieu et en même temps si bien campé [164] dans la vie. Oui, comme ce puits à la portée de toutes les soifs que Félix décrit à merveille. Des gens de toutes conditions venaient puiser à sa source, et, de chacun, il savait ouvrir la veine cachée d'une libération, d'un nouvel élan de vie. Combien de blessures de l'âme n'a-t-il pas pensées ? Il était à l'aise tout autant avec les plus frustrés qu'avec les plus raffinés. Ah ! ce que je voudrais être de sa trempe !

Mais peu à peu montait en Pierre le désir de découvrir les traces de la réflexion de Félix au cours des derniers mois. Il se mit à fouiller dans les nombreux papiers qui jonchaient le bureau. Le texte qu'il venait de lire ne semblait pas très récent. Certains indices laissaient croire que Félix avait sorti de ses classeurs plusieurs de ses écrits passés. Voulait-il reprendre le fil de sa vie terrestre avant qu'il ne se brise irrémédiablement... en relisant ses écrits qui lui permettraient peut-être de revoir le tracé de son aventure qu'une mémoire trop fatiguée ne cessait de brouiller ? Ou bien était-ce l'ancrage choisi pour retenir son âme face aux récifs d'une crise spirituelle que Pierre avait soupçonnée chez lui, en novembre. Une sorte de nuit toute en tempête, assez inattendue chez cet homme qui semblait avoir vécu toute sa vie en pleine lumière ? Ou voulait-il consolider par-là ses amarres à une rive dont il gardait encore les plus vifs attachements ?

Tout à coup, Pierre tombe sur une enveloppe adressée à Michel. Il hésite. Félix ne l'avait pas cachetée. N'avait-il pas accès à *tous* ses papiers personnels ? La curiosité n'arrivait pas à vaincre son sentiment de violer à la fois Michel et Félix dans leurs rapports spirituels dont il avait senti la rare densité au cours des dernières rencontres. Que

s'était-il passé entre ces deux-là, depuis les dernières discussions où il s'était senti presque rejeté, sinon ignoré ? « Non, je n'ai pas le droit », se dit-il à haute voix pour mieux se convaincre.

Pierre réussit à rejoindre Michel au téléphone. Celui-ci, sans hésitation, lui demande de ne pas mettre la lettre à la poste, et lui dit préférer venir le jour même. « J'ai à te parier, je ferai d'une pierre deux coups », avait ajouté Michel.

Ce n'était pas pour diminuer la curiosité de Pierre ! Mais il y résista en se plongeant dans les autres écrits sur le bureau. Un deuxième texte devait retenir son attention : [165] une conférence prononcée à l'occasion de la dernière fête nationale dans le cadre d'une remise de prix à des artistes et à des écrivains de la région. Pierre avait entendu parier de cette intervention publique que des amis avaient particulièrement goûtée. Le texte en main, il retourna au fauteuil pour le lire avec un peu plus de calme. Car, dès les premières phrases, il se rendit compte que Félix y livrait ses dernières pensées sur la société d'ici, sur le peuple qu'il avait en quelque sorte épousé, un peu comme le Dieu de l'Alliance avec Israël. C'était là un discours profane, respectueux de la diversité des oreilles qui l'écoutaient... mais son inspiration chrétienne y affleurait sans cesse. *D'appartenance, de long terme et de courage...* ce titre de l'exposé renvoyait déjà aux sources spirituelles de son auteur.

« Vous avez invité un croulant comme moi à cette fête culturelle qui coïncide avec celle du pays. C'était un sacré risque que vous preniez ! Je suis très sensible à cette invitation qui laisse penser - est-ce illusion de ma part ? - qu'un vieux curé a encore quelque chose à dire sur une place publique qui est de plus en plus loin du perron de l'église... et davantage du lutrin où il persiste encore à dire de lointaines paroles tirées d'une bien ancienne histoire. Peut-être avez-vous soupçonné que le vieux pasteur n'a jamais cessé de s'intéresser aux nouveaux sentiers que vous avez ouverts loin de sa houlette. Ne vous affolez pas : je ne suis pas venu vous « récupérer », comme on dit aujourd'hui. Je sais trop le prix de ma liberté pour en ravir la moindre parcelle aux autres. Mais il doit bien nous rester, en ce pays, quelque fontaine où convergent nos soifs.

Au point de source de ce qui nous rassemble, n'avons-nous pas en commun cette culture française dont nous sommes un fier bourgeon, et plus encore, sur cette terre d'Amérique, un rameau vert sans cesse émondé et même coupé, mais toujours renaissant ?

À pareille vue d'histoire, le peuple tenace et fragile qui porte cette culture mérite de mieux s'aimer. Il est bon de nous le rappeler au moment où tant de déficits immédiats nous tournent parfois violemment les uns contre les autres au point de nous paralyser, sinon de nous décourager.

[166]

Avec tendresse et aussi avec une certaine gravité, j'ai voulu d'abord évoquer l'élan de vie que les nôtres ont puisé dans une foi qui arrachait son espérance aux sucres de sa propre histoire. Encore aujourd'hui, nous sommes renvoyés à nous-mêmes pour y trouver le meilleur de ce qui nous a faits et le plus prometteur de nos légitimes aspirations.

Semblable attitude de base m'apparaît nécessaire si nous voulons surmonter cette nouvelle épreuve historique qui nous atteint jusque dans nos fibres les plus sûres.

Faut-il s'en étonner, quand on songe aux efforts inouïs que toutes les communautés humaines ont dû investir pour avancer d'un cran en humanité.

Habité par cette conviction et inspiré par un rite de ma propre tradition spirituelle, j'ai résolu de vous parler, en trois points intimement chevillés l'un à l'autre, d'appartenance, de long terme et de courage.

N'avons-nous pas besoin de ces valeurs de maturité pour harnacher et mettre en perspective des ressources qui ne manquent pas chez nous ? Oh ! je sais que nous venons de bien des fatigues, après tant d'automne déçus, mais se peut-il que, face à de nouveaux embarras, nous soyons amenés à redécouvrir ces trois grandes sources historiques qui nous ont fait naître et grandir, et qui peuvent se renouveler à d'autres soifs, à d'autres fécondités.

Je persiste à croire à des rendez-vous possibles sur les chemins dispersés de nos différences. Quand l'unanimité ne va plus de soi, on sait mieux le prix des connivences singulières, à la condition, bien sûr, que celles-ci résistent à la séduction du club entre pairs. Car il ne s'agit

pas ici d'intérêts provisoires à apparier, mais d'une histoire à faire, comme cette fête nous le suggère.

Je me demande parfois si nous ne sommes pas en train de devenir une société de clubs sociaux, culturels, syndicaux, politiques ou religieux, incapables d'imaginer ensemble la moindre figure d'une communauté de destin, fût-ce quelques décisions vitales pour foncer dans un avenir difficile et incertain ?

Après le procès bien court d'un certain héritage, nous avons voulu vivre au présent. C'était sans doute une rupture nécessaire pour réinventer notre aventure. Je n'ose imaginer qu'enfermés dans l'histoire immédiate, [167] nous trahissions maintenant l'avenir un peu comme nous avons soudainement flétri notre passé, abolissant ainsi bien des projets dans la mémoire désertée ?

Une véritable conscience historique, en l'occurrence, n'a rien à voir avec ces retours régressifs aux braconnages de naguère. La question est tout autre : y a-t-il véritable expérience humaine qui ne s'inscrive dans une trame historique ? Y a-t-il peuple ou culture qui ne se déclinent qu'au présent, par à-coups, au gré des expédients, des tournois électoraux ou des modes du jour ?

Se prêter à ce jeu serait paradoxalement revenir à la survivance tant décriée par les récentes ruptures et réformes, mais cette fois, en braconnant sa propre histoire pour ne survivre qu'à soi-même, au grand dam des générations futures.

Je voudrais qu'on me comprenne bien. Ce long terme, cette trame historique de notre appartenance au peuple d'ici ne nous épargnent pas les tâches propres à chacune des générations, les requêtes combien exigeantes pour dénouer la crise de l'heure présente. Mais nos acquis à défendre ne doivent pas rayer la responsabilité de préparer l'avenir des générations montantes. L'avenir culturel, économique, politique, spirituel, comme les meilleurs des nôtres s'efforçaient de le conjuguer.

Les chefs, les partis passent, mais le peuple avec ses institutions, sa culture, sa conscience, son âme, se mesure à la foulée de son histoire, de son appartenance et de son courage pour préparer de nouvelles récoltes dans les semences plus généreuses d'aujourd'hui.

À ce chapitre, le chômage massif des jeunes, leur drame scolaire, et parfois leur démoralisation devraient être un motif de plus grande

résolution pour traverser et dépasser courageusement cette crise à la fois spirituelle et matérielle. Celle des appartenances n'en est pas la moindre. Quelle politique, quelle économie pouvons-nous relancer, si dans les institutions à vocation la plus humaine, comme l'école ou l'hôpital, administrateurs, syndiqués, professionnels, juristes, révolutionnaires, rejettent, les uns en principe, les autres en fait, la possibilité même de la plus minime communauté de travail ?

Voilà un indice, parmi d'autres, d'une base humaine et sociale à réinventer, ou à tout le moins, de responsabilités communes à revaloriser dans un nouveau contexte [168] de partage des charges et des biens. Je voudrais rappeler ici une leçon des années 30. Dans le sauve-qui-peut, la crise d'alors menaçait de nous disperser et de disloquer nos plus fortes organisations. Seuls les institutions de long terme, les profondes appartenances, les courages trempés ont tenu le coup.

Depuis un bon moment, nous comptons, pour nous unir, sur la lutte contre les menaces extérieures, sans bien mesurer l'effet d'éclatement, l'usure psychique et morale de tant de conflits internes, exacerbés parfois très artificiellement. Souvent dans nos institutions, là où nous sommes entre nous, nous nous regardons comme de deux rives opposées sans trop savoir avec précision ce qui nous divise et nous épuise. La majorité des citoyens ne comprennent plus rien à ce jeu social coûteux et débilitant des nouveaux pouvoirs et des anciens.

Pour expliquer cet état de chose, suffit-il d'évoquer les nouveaux aphorismes : la droite ne dit pas ce qu'elle fait ; la gauche ne fait pas ce qu'elle dit.

J'ai le sentiment que ce tournant cache un malaise plus profond, un peu comme si nous avions perdu notre propre trace. Dans quelle mesure conservateurs et radicaux d'ici, nationalistes et fédéralistes, croyants et incroyants, oui dans quelle mesure ne nous sommes-nous pas imposé une sorte d'autocensure qui nous a empêchés de discerner les germes de mort et de vie dans l'expérience historique qui a façonné notre identité de base, et qui marque encore nos comportements d'aujourd'hui ? Il vaut cent fois mieux se battre avec et parfois contre son héritage que de l'ignorer, parce qu'il reviendra, comme le naturel, au galop, dans une pseudo-spontanéité sans distance ni profondeur critique.

Les biens et les choses s'additionnent mais les êtres et la vie avancent du dedans, au rythme de leurs racines intérieures. Il y a des leçons de nature qu'on ne saurait impunément méconnaître, même en histoire ou en humanité : l'arbre qui veut affronter les grandes tempêtes se donne de fortes racines. Il se doit de mieux connaître sa terre pour camper son ensouchement.

Nos défis les plus décisifs sont de cet ordre. Je dirais même que de plus forts ancrages sont davantage nécessaires aujourd'hui, si nous voulons des libertés plus fécondes, des luttes de justice plus constructives, des [169] investissements plus audacieux. Est-ce bien le cas, quand on saborde si facilement ses nouveaux bateaux, avant même de les avoir mouillés ?

Appartenance, long terme et courage, trois valeurs, je devrais dire plutôt trois ancrages que nos toutes nouvelles libertés et autonomies privées ont peut-être trop négligés, si bien qu'elles sont de plus en plus de nulle part, et plus encore, obsédées comme jamais par la mort.

Permettez-moi d'évoquer un cri entre plusieurs, un cri entendu dans *Starmania* ; un spectacle récent dont la radio nous a livré quelques échos :

On m'appelait Baby Doll, j'ai été votre idole,
mais je n'ai plus l'âge de mon image...
Ce n'était qu'un feu de paille que tout ce show business.

J'ai raté ma vie, je ne veux pas rater ma sortie,
laissez-moi mourir avant de vieillir.

Mon lac frissonne jusque dans ses eaux les plus noires lorsqu'il répercute l'écho de ce cri. Y aurait-il là parabole d'un drame spirituel à la mesure de toute une société ?

Mais qui sait, derrière ce qui se défait, se pourrait-il qu'autre chose naisse et annonce un nouvel âge ? Nous sommes peut-être en train de nous construire à même nos plus vives contradictions. Ceux qui nous ont transmis les deux Testaments nous invitent à chercher la vie même là où n'apparaissent que des signes de mort.

Ces conflits qui souvent nous désespèrent ne sont-ils pas l'envers d'un sens plus aiguïté de la justice et de la liberté, et surtout la recherche tâtonnante de ces solidarités plus radicales que commandent les temps d'austérité à nos portes ?

Ces replis sur la vie individuelle et privée ne portent-ils pas en creux l'affirmation d'un sujet humain qui vaut pour lui-même, de communautés qui veulent se prendre en main, et refusent d'être réduites, comme masse anonyme, à l'état de simple rouage économique et politique ?

Cette reprise des rapports humains les plus fondamentaux, telle la relation homme-femme, telle l'affirmation de ceux qui n'ont que leurs droits face aux tenants de la [170] force, cette reprise de la vie dans ce qu'elle a de plus radicalement humain appelle une société autre.

Enfin, ce choc des besoins les plus vitaux ramenés par la crise, d'une part, et, d'autre part, des aspirations que nous n'acceptons plus d'étouffer, porte une volonté plus réaliste de dépassement.

Mais au creux de ces tensions, tout se passe comme si dans la plupart des domaines nous étions livrés à un acte de foi pour avancer. Mettre au monde un enfant aujourd'hui, c'est plus qu'un acte de nature, plus qu'un acte de raison, c'est un acte de foi qu'il faut aller chercher très loin au fond de soi.

Signe, entre plusieurs, des ressources intérieures que nous devons développer non seulement pour sortir de l'impasse, mais pour prendre notre place dans l'histoire de demain. Les petits peuples ne peuvent pas se conjuguer seulement au présent. Il leur faut sans cesse porter leur avenir à bout de bras. Mais n'est-ce pas là passionnante aventure de courage et de foi ? »

Félix avait ajouté une note manuscrite. Sans doute des réflexions qui lui étaient venues à la suite de la relecture de son texte. Contenu, ton et écriture révélaient un propos récent et grave devant des événements et surtout des débats où le vieux curé s'était senti profondément atteint.

« Je me demande si notre esprit de contradiction n'a pas un effet destructeur au moment des crises. À partir des idéologies les plus opposées, on en arrive à miner, à saper une à une toutes les forces historiques qui ont oeuvré à la mise en personne de ce peuple, de cette société. Après le procès de l'Église, c'est maintenant celui de la Révolution tranquille, de l'État, du nationalisme, du syndicalisme, bref de tout ce qui nous a poussés en avant depuis un certain temps. Au mépris de notre histoire ont succédé le dégoût du présent et l'abolition de l'avenir. Les nouvelles élites ont cessé de croire en leur société, en leur peuple. Elles nous avaient reproché de brader le temps des hommes pour l'éternité de Dieu. Et voilà qu'elles fuient l'histoire de mille et une façons, au grand dam d'une génération montante qui assiste impuissante aux combats mortifères de leur aînés. S'agit-il [171] de notre différence, de notre spécificité dans un camp, l'autre agitera le spectre de la fermeture sur soi, de la xénophobie, du racisme. Veut-on donner un peu plus de pouvoir à cette société pour assurer un avenir déjà si fragile, tout de suite apparaît l'accusation de totalitarisme, de fascisme. Tout cela se passe entre nous. L'esprit de contradiction devient alors un jeu quasi suicidaire de mutuelle disqualification, sinon de neutralisation de nos forces les plus vives. Même ce mini-État à peine né sera l'objet d'attaques farouches des groupes idéologiques les plus divers.

Vais-je bientôt mourir dans un pareil climat... ? De la foi, de la foi, mon vieux Félix ! Quand on a la conviction d'être d'une vie qui ne meurt pas, on doit la faire passer dans l'histoire avec l'entêtement même du Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ ! »

Pierre laissa choir le texte sur ses genoux après l'avoir lu une deuxième fois. Il enviait cette justesse de touche, de regard, de jugement, de discernement chez Félix. Oui, cet homme avait toujours porté son peuple sur ses épaules sans jamais désespérer de lui. Il était de ses tendresses, de ses colères, de ses rebondissements... mais surtout de son fond vert... le meilleur, le plus prometteur. Ça... ça ne doit pas mourir chez nous. Ce serait suicidaire que de couper de telles racines.

Mais Félix ne s'était pas encore retiré de sa vie active quand il a fait cette intervention, se rappelle Pierre ; il s'est passé bien des choses depuis les derniers mois... plus intérieures. Certains cris de novembre dernier en témoignaient. Pierre se lève et refait le tour de la salle de travail avec l'assurance d'y trouver des écrits personnels plus récents. Peine perdue.

Sa chambre... sa table de chevet... pensa-t-il tout à coup. Son intuition était juste. Sur la commode tout près du lit, il y avait une chemise où Félix avait rassemblé ses écrits sur la mort. Pierre refréna son geste un peu trop vif, comme s'il ressentait tout à coup une certaine honte de vouloir si ardemment connaître les plis et replis de l'âme de Félix. Encore qu'il n'y cherchât qu'une façon de prolonger ses liens avec lui, à ce niveau de conscience que la pudeur du vieux maître tenait plutôt à distance même pour ses plus proches. Mais cette part secrète de [172] Félix, la meilleure sans doute, Pierre en avait besoin à ce moment de sa vie où l'action commence de révéler ses limites, sa vanité, sa ténèbre dans le creux des questions ultimes : Dieu, la mort, la vie éternelle, et surtout le sens, le pourquoi, l'horizon de cette course de fond qu'il a maintenue à un rythme d'enfer depuis vingt-cinq ans. Oui, c'est ça... un plus solide fondement pour assurer le second souffle. Refait surface ce court passage de Félix dans son testament, où il signale le danger de repousser trop longtemps les questions de Nicodème à Jésus. Questions de nuit... de l'envers du jour, de l'autre côté des choses. L'Incarnation qui révèle un Dieu de connivence avec les hommes n'est pas tout... loin de là. On n'accède au Mystère que par un abrupt retournement qui s'accompagne d'un arrachement à soi et aussi d'une sorte de délaissement de Dieu. « En vérité, en vérité, je te le dis : à moins de naître d'en haut, nul ne peut voir le Royaume de Dieu. »

Pierre s'assoit sur le lit, incapable maintenant d'ouvrir le dossier, comme s'il soupçonnait d'y trouver une parole autre que celle de ses connivences avec Félix. Parole, par exemple, du Dieu caché qui a toujours échappé aux accointances trop immédiates entre la foi et la vie, entre une politique et une mystique... N'a-t-il pas esquivé maintes fois le Mystère du Dieu inutile, gratuit ? Mystère qui aurait pu faire brèche dans le plein des urgences missionnaires qui légitimaient sa fuite de l'Autre, comme autre... le Dieu de Jésus impuissant, pauvre, non nécessaire, décevant pour un militant, pour un ferrailleur d'idées, de stra-

tégies sociales et pastorales. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne t'étonne pas si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »

Pierre se demande avec angoisse s'il n'a pas voulu domestiquer le Mystère de Dieu en coulant l'Évangile dans son propre moule, en faisant un choix plus que sélectif des Paroles de Jésus, toujours dans le sens de sa propre parole, de ses options, fût-ce au nom d'une maturité chèrement acquise en humanité comme en grâce. « Tu es maître en Israël et tu n'as pas la connaissance de ces choses. »

[173]

On le respecte, on l'écoute, on l'admire, on le suit, on le critique, mais c'est souvent parce qu'on sait son influence dans le milieu. Théologien, sociologue, homme d'action... petit prophète trop conscient d'un prétendu rôle historique qu'il s'est donné. Un personnage, un peu au même titre que celui de Nicodème. Un *presbyteros*, un sage, un pharisien, un guide, tout cela assez bien dosé pour en faire une sorte de leader d'opinion, libre de dire tout haut ce que la plupart n'osent clamer. Gonflé à bloc par ses vents des hauteurs morales et spirituelles, et pur de partisaneries politiques, il ne s'en dit pas moins humble serviteur du vrai et du juste à instaurer. Il a su se dégager d'une identification idéologique de plus en plus piégée, critiquée et rejetée. Il s'est tenu loin des pouvoirs civils et religieux pour mieux masquer le sien, à ses yeux comme à celui des autres. Plus subtilement encore s'est-il démarqué de ses pairs, en jouant la corde facile de l'anticléricisme, du spectre romain. Il s'est distancé de tout pour mieux juger sur son socle de pureté... distancé de tout, saut de lui-même.

Et le voilà de plus en plus moraliste, avec tout le panache des meilleures ressources critiques de la conscience moderne, faisant flèche de tous ses atouts d'homme de Dieu, d'intellectuel éclairé, d'héritier d'une riche tradition, de citoyen engagé, de militant populaire, d'initiateur de projets audacieux et de luttes collectives percutantes... pour tirer sur les conservateurs, les gauchistes, les intégristes, les nouveaux pou-

voirs, les gouvernements, les Églises, les partis, les syndicats et le peuple lui-même.

Comme cet avocat dans un roman de Camus, il a trouvé un sommet où il est seul à régner, d'où il peut juger tout le monde. « Quelle ivresse de se sentir Dieu le Père et de distribuer des certificats définitifs » de bonne conduite, de justice, d'intention droite, d'authenticité évangélique, tout en se disant humble pécheur, mais seulement dans l'intimité de sa conscience. Car il est plus difficile de se présenter comme un « pur » devant Dieu. Mais n'est-ce pas jouer sur les deux tableaux pour se croire à la fois publicain et non-pharisien ? On sait ainsi s'éviter toute condamnation évangélique, oubliant par-là que telle n'est pas la démarche de Jésus et de son Père. « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour [174] juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui, n'est pas jugé... »

Ces dernières paroles de l'Écriture viennent toucher cette blessure obscure qu'il n'avait jamais réussi à identifier dans la nuit de son âme. Il comprenait tout à coup l'intuition de Michel dans son procès d'une certaine morale qui tue la foi. Félix, malgré ses violentes résistances, avait mieux accueilli cet appel inédit qui bouleversait toute la logique de la chrétienté des derniers siècles. Une Église de la morale s'est substituée à l'Église de la foi. Pierre ne l'a pas compris, aussi longtemps qu'il n'eut saisi ce drame dans sa propre vie. Et voilà que la question cruciale, ignorée jusque-là, arase, lamine cette fausse grandeur des convictions les moins contestées en lui. Pourquoi est-il devenu un moraliste ? Oh ! bien sûr, dans la noble perspective d'une nouvelle éthique à bâtir. Mais c'est à une hauteur de jugement où il règne en maître au-dessus de la pauvre humanité... et de la foi elle-même. Une morale qui veut toujours avoir le premier et le dernier mot. Son discours à lui, Pierre, comme celui de l'Église des derniers temps, s'est dangereusement centré sur une morale au-dessus de tout... au-dessus des cris de la chair... des débats politiques, des idéologies, des recherches tâtonnantes de la foi elle-même. Une morale qui se drape de pitié et de pitié, de condamnation sur fond de miséricorde ; une morale qui renforce la souillure, pour rendre plus nécessaires et plus puissants ceux qui en monopolisent les clés... au nom de Dieu, caution d'un suprême pouvoir pour juger le monde... les petits si on est à droite, les grands si on est à gauche. Mais avec la même hauteur qui méprise la fragilité humaine où le Dieu caché s'est réfugié. Dans ce sillage, le

Jésus qui se tient avec les exclus, les « buveurs », les paumés, avec Zachée, Madeleine et Matthieu, devient l'impur qu'il faut vite oublier, en le faisant vite Christ-Roi, au-dessus de tout soupçon.

Est-ce donc là l'enjeu du combat spirituel que Michel a déclenché chez Félix ? Est-ce donc là le doute, le soupçon qui les menait au mystère du Dieu caché sans qu'il n'y entende grand-chose, lui, le moraliste nouvelle version. « Ne jugez pas... Qui croit en Lui n'est pas jugé. » Un certain progressisme chrétien n'a fait que déplacer le tribunal de l'ancienne morale, en demeurant dans la même [175] logique. Le Dieu caché, irréductible, finit toujours par en être chassé. Les plus conservateurs comme les plus progressistes finissent par n'être que de « purs politiques », de plus en plus distants de la foi, de l'Évangile... et de la vie réelle. Pis encore, leur politique a tendance à ne devenir qu'une morale de condamnation.

Étrange morale qui conduit à d'incroyables dérives. Celle des confessionnalistes qui, après avoir tiré la corde de la démocratie et de la liberté lorsqu'elle leur était favorable, réclament le droit - cette fois au nom de Dieu - d'agir hors de tout contrôle démocratique, hors des conditions radicales de liberté qu'appelle la foi évangélique. Dérive aussi de ces élites de gauche vers un corporatisme cynique dont les classes les plus démunies sont les premières victimes. Toutes les morales livrées à elles-mêmes débouchent sur un pouvoir à imposer aux autres, à n'importe quel prix. Elles étouffent et la vie et la foi, et l'homme et Dieu.

Pierre se rendait compte qu'il jouait lui-même à plein ce jeu pervers, qu'il lui fallait en sortir, parce qu'il se sentait de plus en plus en porte-à-faux... avec ce douloureux sentiment de perdre la trace de Dieu, en même temps que la foi en l'homme. Allait-il vers ce point critique qu'il avait noté chez un nombre grandissant de gens autour de lui... celui de ne plus croire en rien ? Pourtant, en surface, tout marchait si bien. Je vis, je crois, j'aime, je travaille, je lutte avec une assurance qui m'étonne comme si elle ne venait pas de moi... alors pourquoi tout au fond cet éclatement, ce vertige, ce doute lancinant. Dois-je retourner tout à l'envers comme Nicodème devant Jésus ? Faut-il remettre en cause l'équilibre, la maturité dont je tire une fierté peut-être trop suffisante et superbe ? La foi n'est-elle chez moi qu'une philosophie de la vie, une morale, une certaine orientation sociale, politique... une idéologie semblable à celles que je pourfends... et l'Évangi-

le, une règle de vie ? Pourtant, je n'ai jamais autant ressenti la soif de Dieu...

À trop humaniser Jésus, l'aurais-je dépouillé du mystère de l'Autre... de Dieu en lui-même ? J'ai la mort dans l'âme, plutôt que la renaissance et la résurrection au coeur. « Renaître d'en haut », qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne sais que ce qui vient d'en bas... J'ai toujours essayé d'éviter ce dédoublement de la foi et de la vie. [176] Aurais-je trop ignoré que Dieu reste Dieu, et que l'homme reste l'homme, même après l'Incarnation ? On gomme le Mystère en jetant des ponts sur cet océan, fût-ce celui pourtant très sûr qu'est Jésus-Christ, homme-Dieu. Pour plusieurs, il suffit de nommer Jésus-Christ et tout est dit, compris, attesté, réglé, garanti.

Faudra-t-il renouer avec la vieille tradition de l'Ancien Testament qui se refusait à nommer Dieu ? Les Hébreux se contentaient de son ombre pour guider leurs pas, avec une sorte de certitude éprouvée mais non prouvable ? Et nous, au seul nom de Jésus-Christ, nous nous croyons habilités à définir, cerner, dessiner, expliquer le mystère de Dieu et de sa Révélation, le mystère du Christ, son Royaume... le mystère de la foi, de l'espérance. Au fond, nous ne sommes pas sortis du catéchisme qui prétend circonscrire le mystère avec des mots, une logique, une explication. Je nous entends répéter : l'Évangile, ce n'est pas une idée, un système, mais une personne... et nous en satisfaire, pourvu, bien sûr, qu'explicitement soit nommé Jésus mort et ressuscité, fait Christ, Seigneur de l'Église et du monde.

Des mots, des mots qu'on décrète Chemin et Vérité. Devant cette objection, on se rabat sur l'Évangile de vie. Mais laquelle ? La vie éternelle ? Quel raccourci ! Comme s'il n'y avait pas un abîme de mystère sous la question de Dieu, sous le message et la vie de Jésus-Christ... sous nos questions les plus intimes... sous l'histoire du monde... sous le mal, la mort, la conscience... et la vie.

Michel a peut-être raison : cette religion qui a toutes les réponses devient l'écran du Dieu caché en Jésus, dans le monde, dans nos vies. Il manque à une certaine Église arrivée quelque chose de l'angoisse des saints, des prophètes, de Jésus lui-même aux heures décisives de son drame. Les retours au religieux, chez les catholiques comme chez les protestants, portent la même hypothèque. Tout se passe comme si on n'avait plus le négatif des images, des photos. Le Dieu caché, je

commence à penser qu'il est précisément ce négatif. Tiens ! ce pourrait être cela le cinquième Évangile que Félix appelle le grand mythe souterrain depuis les origines de l'Église. Le Dieu réel, caché, innommable, qui échappait à Jésus lui-même au jardin des Oliviers et sur la croix, ne le ressuscite qu'après la mort la plus totale, sans issue, sans [177] explication, sans avant ni après. Nous en avons fait un passage tellement inoffensif, inoffensant que du coup s'estompe le scandaleux et merveilleux mystère de la Résurrection...

...Ouais, moi aussi, je suis en train de tout expliquer... pour me rassurer, se dit Pierre après cette longue méditation... tu théologises tout. Tu dépouilles à ta façon, et tour à tour, l'Église, le Christ et Dieu, du Mystère caché aux savants et aux sages, mais révélé aux petits qui font confiance, qui s'abandonnent, qui se rendent au Dieu de Jésus, au Fils, au Père, à l'Esprit, sans poser de conditions,

Un peu distraitement, comme s'il avait déjà oublié ses hésitations de tantôt face à son incursion dans l'âme de Félix, Pierre ouvre la chemise. Un passage l'accroche et le sort de lui-même :

« Cette simplicité de l'âme, ce tendre abandon à Dieu chez les simples... nous consacrons notre vie à l'acquérir, ou à le trouver si nous l'avons connu, car c'est un don de l'enfance qui le plus souvent ne survit pas à l'enfance... Une fois sorti de l'enfance, il faut très longtemps souffrir pour y entrer. » (Bernanos, *Dialogue des Carmélites*.)

Commentaires de Félix

« Seigneur, ton vieux Félix n'arrive pas à redevenir enfant de ton Royaume. Le chêne a produit des glands, mais il ne peut entrer dans aucun. Recommencer en me faisant gland, je ne le puis... j'aurais l'impression de sortir de ma peau, de m'exiler dans une autre. Et je suis trop moi, trop gros, trop grand, trop chargé pour passer la porte étroite. Seigneur, pourquoi cette épreuve, alors que je voudrais m'en aller tout doucement, tendrement vers toi. Mais je n'ose te dire, comme le serviteur de la parabole : « Je sais que tu es un maître dur, exigeant... » J'ai confiance et je suis en même temps dévoré par la peur. Humilié de te demander de m'aider à marcher dans la mort comme

jadis mes père et mère m'ont appris à marcher dans la vie. Et pourtant, je trouverais cela si beau... et d'une foi si pure. J'en rêve parfois quand l'épreuve s'apaise dans mon âme. Tu sais, Seigneur, j'ai tant voulu être debout toute ma vie, tant voulu, comme toi, que les autres le soient, si bien que j'ai désappris à être à genoux, corps et âme. Rien, ni personne de la terre n'a réussi à [178] me courber. J'en ai tiré un orgueil immense. Mais voilà la mort qui commence déjà à me plier les jambes, et ma raide nuque. Je voudrais dire comme Jésus : « Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne librement. »

J'ignore le sens que Jésus a donné à ces paroles. Mais chez moi, cela devient l'heure cruciale de la lutte contre celui que je suis devenu. À la limite, j'accepterais de te donner ultimement ma vie, comme je l'ai donnée au fil des jours dans ma tâche pastorale. Mais l'homme ancien se révolte en moi quand mes genoux plient, quand on me prend ma vie. Tu vois, je dis « on », mais c'est toi que je vise. J'ai même parfois devant l'échéance inexorable la folle tentation... le réflexe d'un incroyant qui met toute son humaine dignité dans l'ultime volonté libre de décider de sa mort... d'empoigner sa propre mort... de la faire sienne... un peu comme il a refusé de se voir, de se définir comme créature... comme venant d'un autre. Cela me rend triste, Seigneur, car sur l'autre versant je suis tout le contraire... »

Pierre est profondément bouleversé par cet aveu. Félix a-t-il voulu qu'il le sache ? A-t-il pensé ainsi le prévenir ? Car lui aussi, comme Félix, il s'est donné jusqu'ici, mais il ne s'est jamais laissé prendre. C'est lui qui a toujours tenu le gouvernail, qui a décidé de se faire prêtre, qui a orienté son ministère, qui a mené ses luttes et ses projets. Voilà donc jusqu'où peut le conduire cette fausse spiritualité...

Ce cri de Félix est suivi d'un texte qui a tôt fait de le fasciner. Une expérience de sa vie passée qui semble avoir refait surface dans cette crise spirituelle que Pierre n'avait pu déchiffrer en novembre. Le Dieu caché... c'était peut-être aussi l'homme nouveau qui n'arrivait pas à naître chez lui... et la souffrance terrible d'en être encore à l'ancien. Ce texte semble avoir été écrit en deux temps : tout juste après l'événement et quelques jours avant sa mort.

« Restaurant Miss Labelle ! Faut-il être stupide pour se draper d'une telle appellation, me dis-je en entrant. Il y a ici un je-ne-sais-quoi de bâtard qui me blesse.

Tout dans ce restaurant m'apparaît faux, vulgaire, cafardeux. Ils sont tous pareils. Voyez le menu standard : [179] *hamburger steak*, *hot chicken*, etc. Voyez l'aménagement des lieux, c'est à croire qu'ils ont tous copié le même plan. Symbole d'une unité nationale qui nous veut identiques d'un océan à l'autre. L'identité de la copie conforme qui ne souffre pas de différence. Ah ! si nous avions tous le même visage, la boucle serait parfaite.

Mais enfin, me dis-je, c'est devenu une véritable obsession chez toi. Il y a d'autres choses dans la vie. Regarde ces hommes et ces femmes qui t'entourent. Ils ont chacun leur aventure personnelle. Chacun leur roman inédit. Tu le sais, ton métier te l'a appris.

Voilà ce qui m'habitait ce soir-là. J'étais fourbu, vanné, vidé. Comme tous les autres dimanches, après un lourd ministère. Seule la faim m'avait guidé. J'aurais préféré regagner ma tanière. J'attendais impatiemment mon tour, mais je n'osais faire signe à la serveuse. Elle courait déjà assez.

Tout à coup, j'entendis des sanglots. À gauche, dans le coin le plus sombre du restaurant, je vis une tête d'homme qui tressautait, emportée par un mouvement saccadé des épaules. Un mouchoir voilait la face. Son abondante chevelure soufrée avait perdu ses plis et tombait en désordre autour d'une main calleuse qui pressait le mouchoir sur ses yeux. Les hommes mûrs pleurent rarement en public, pensai-je en le regardant discrètement. Puis nos yeux se sont croisés. J'avais l'impression de violer son intimité. Mais j'ai vite senti qu'il m'observait à son tour.

Voilà qu'il s'amène précipitamment et s'assoit lourdement. L'ai-je blessé ? Pourtant, mon regard s'est voulu sympathique. Il l'avait bien perçu.

- Vous êtes prêtre...

Mon col romain lui non plus ne mentait pas. Il n'est plus copie conforme. Je suis d'une identité de plus en plus rare. On se console comme on peut ! Ces remarques intérieures étaient déplacées, malvenues. Je me ressaisis.

- Oui... dis-je timidement.

Je n'osai rien ajouter, par exemple, un « Ça ne va pas ? » interrogatif qui appelle la confiance. On a tellement moqué les « confesseurs » professionnels. J'avais plutôt le goût de le laisser à sa propre initiative. On est si facilement maladroit en pareille circonstance. Mieux [180] vaut marquer une présence attentive. Un regard. Tout ce qui peut passer dans nos yeux d'homme. Le voilà qui se remet à pleurer... incapable de prononcer la moindre parole.

Je me sentais étrangement calme. Comme si cet appel m'invitait à offrir une épaule solide. Réflexe professionnel ? Je ne crois pas. Ça se passe souvent très simplement entre hommes. La connivence est immédiate, Rien d'ambigu dans le geste. Tout naturellement, j'ai serré son bras allongé sur la table. Ce genre de mouvement affectueux a toujours été spontané chez moi. Je n'ai jamais eu besoin de *touch therapy*, soit dit avec malice ! Malgré un atavisme clérical qui serait présumément l'unique source de toutes nos inhibitions. Et les Américains, eux... ça dépend de quoi ?

Aucune gêne, non plus. Un peu comme si je me sentais seul avec lui sur un terrain vague. Il faut dire que l'environnement anonyme et froid de nos lieux publics fige le langage des visages. Un homme, ici, avait peine à retenir son cri de désespoir. Ses voisins liraient avec plus d'intérêt son histoire dans Allô police. Le spectacle est moins compromettant que la vie. On tient les autres à distance. Un certain style de télévision nous a habitués quotidiennement à regarder les autres dans la pénombre de nos retranchements. Le rapport humain par procuration, quoi ! Le médium message qui fait écran. On peut éviter ainsi toute solidarité engageante, tout rapport de réciprocité compromettante. Même celui d'une présence muette où l'autre nous sait là, près

de lui. Et dire qu'on définit la ville moderne par ses média extraordinaires de communication ! Laquelle ?

Eh oui ! entre nous deux, c'était le silence depuis un bon moment. Un certain apaisement commençait à poindre. Comme à l'aube, après une longue nuit cauchemardesque dans le lit chaud d'un environnement familier. Un être est là, ne serait-ce qu'un chien. Une présence physique. Que pouvais-je faire de plus pour le moment ? Quel est le drame de cet homme ? Qui n'a pas ressenti pareille impuissance devant le mystère intérieur de l'autre ? La question ou la réponse trop rapide bloquent si souvent l'essentiel.

C'est en creux que nichent la conscience et le sentiment humain. Au contraire, les mots comme les choses [181] font office de « pleins » qui occupent toute la place. Il en va ainsi du bruit publicitaire permanent, et des produits du super-marché. Aucun espace de gratuité, de réflexion, de rencontre. Pour y échapper, ne reste-t-il qu'une solitude sauvage, en dehors des circuits surchargés ? À moins que, les plombs sautés, on se retrouve involontairement dans l'obscurité. Mais le problème d'un véritable espace en soi, et aussi pour l'autre, reste entier sur le terrain quotidien d'une vie remplie à déborder par l'accessoire abondant, *l'entertainment* à demeure, sans répit.

Cet homme a vécu sans doute un tel plein factice, comme moi, comme vous. Le voilà peut-être démuni devant l'espace vide, un peu comme ces gens affolés par une panne d'électricité. Ils découvrent tout à coup jusqu'à quel point ils ne savent plus faire la lumière et trouver leur chemin. Téléguidés en tout, conditionnés, programmés, la ville les retient comme un fœtus dans son ventre. Quel paradoxe que cette fragilité psychique qui croît avec des moyens techniques aussi puissants ! Nous n'osons avouer cette faiblesse, inédite peut-être, devant les difficultés les plus courantes de la vie.

Je ne vous dirai pas que toutes ces pensées mijotaient en moi durant ce long silence. J'essaie plutôt de saisir mon état d'âme, ce soir-là. Ce qui peut vous passer dans la tête en un court moment, lorsqu'un drame inattendu, inconnu, vous surprend, vous jette malgré vous au fond de vous-même et en même temps dans le mystère insondable et muet de l'autre ! Surtout quand vous entendez une parole de détresse qui, telle une lave en fusion, dévale la pente abrupte d'un volcan révolté, et se fige sur votre flanc meurtri :

- Mon fils s'est suicidé... vingt-deux ans... je n'y comprends rien... et si vous saviez dans quelles circonstances !

Comme un chêne qui tremble de pied en cap, il m'a hurlé sourdement, par secousses, sa tempête intérieure. Je me souvins des commentaires indécents que j'avais entendus ou lus après le suicide d'un écrivain célèbre de chez nous. Apologie chez les uns, condamnation chez les autres. Ces propos opposés se ressemblaient dans leur bête inconvenance. Aucune place pour le mystère intime d'une conscience, plus profonde que toutes les [182] explications. Je n'allais pas jouer pareil jeu. Mais que faire ! À bien y penser, il est normal de se sentir secoué, interpellé par un suicide, même quand il s'agit d'un être qu'on ne connaît pas. En tout cas, cet homme avait besoin de dire et redire sa désespérance. Là-dessus, pas de doute.

Je devais entendre une des histoires les plus stupéfiantes de ma vie. Il n'a pas voulu tout me raconter au restaurant.

- Venez à la maison, vous comprendrez mieux, me dit-il avec insistance.

Je n'ai pas hésité une seconde. On ne mêle pas le sacré aux patates frites rancies. Oui, le sacré, il y avait de cela entre lui et moi. Je l'ai vite perçu. Il ne m'apparaissait pas homme à raconter son drame à tout un chacun. Je sentais qu'il cherchait quelqu'un capable de comprendre pareil drame. Défi redoutable où personne ne peut se dire compétent. Et Dieu sait si j'ai toujours essayé de reconnaître mes terribles limites, particulièrement en ce domaine.

Peu important les longues plages de silence, il fallait laisser cette marée de désespoir monter à son rythme, avec le risque de se voir happé par une vague de fond. La détresse humaine comme la mer ne se laisse pas apprivoiser. On ne planifie pas les crises, à ce niveau de profondeur. On n'édifie pas un barrage pour contenir l'océan. Je me méfie des technologies de la vie et du cœur. Elles ignorent à la fois l'eau vive et la soif de l'âme ; ce creux de mystère nécessaire à la libé-

ration d'un nouvel élan de vie. J'ai trop vu d'accommodements factices dans la pharmacie thérapeutique du mal à vivre. Bien sûr, ils permettaient de survivre, de fonctionner. La maladie décrétée, la prescription remplie et suivie, on reprend la route avec une explication et un remède assoupissants. Mais l'âme n'y est plus. Elle a été étouffée au fond de soi. Une raison résignée a pris les commandes. Vous n'avez plus d'inquiétudes spirituelles, celles qui déclenchent une riche aventure intérieure. Voilà où nous a amenés le rationalisme savant des technologies dites humaines.

Bien sûr, moi aussi je vais être « raisonnable ». Je pourrai suggérer à cet homme de recourir aux services professionnels, s'il n'arrive pas à surmonter sa débâcle. [183] Mais je n'esquiverai pas la question spirituelle qui cherche autre chose qu'une explication psychologique. On retrouve ici un peu ce contexte de sacré que j'évoquais plus haut. Là où on se rencontre d'âme à âme, en ce lieu d'humanité rarement atteint dans la relation du « professionnel » et du « client ». Ces termes commerciaux m'horripilent. Se peut-il qu'on se soit déshumanisés et chosifiés à ce point ? Oh ! je sais, je sais que bien des professionnels de la religion ont pu faire pire dans le maquignonnage des consciences. Je ne veux pas l'oublier. Mais ce procès nous a inhibés au point de nous faire décliner une responsabilité que bien des hommes nous reconnaissent encore. Cette rencontre en témoigne.

Dans l'auto, nous étions déjà plus à l'aise. Peut-être le face à face au restaurant était-il trop brutal. Le voilà qui se met à parler d'abondance comme si, le regard libéré, l'âme pouvait mieux se dire. J'ai souvent constaté ce phénomène en auto. Seul ou avec un proche, je retrouvais mon langage du dedans. Comme si un mouvement intérieur accompagnait le véhicule tout en abolissant l'environnement. Eh oui ! un véhicule peut être un lieu d'intériorité, d'échange profond où il y a tout juste ce qu'il faut de distance et de proximité ! En pleine nuit, c'est encore plus évident.

- Jean-Pierre n'allait pas du tout depuis au moins deux ans. J'entends... psychologiquement. Il était en pleine forme physique. On travaillait ensemble. Je suis entrepreneur en construction. Mais c'est une petite entreprise familiale. On s'est toujours bien arrangés... je n'ai jamais été mesquin avec lui. Il avait un bon salaire. Bien sûr, on trimait

parfois très dur pour terminer les contrats à temps. Jamais je ne l'ai vu traîner la patte à l'ouvrage. Nous avions de bons rapports. On se respectait l'un l'autre. À la maison, l'atmosphère était aussi chaleureuse. Jean-Pierre aimait beaucoup sa mère et sa sœur. Je vous le dis, on était tous très heureux. Faut vous dire que j'ai une femme extraordinaire. Je l'adore.

Le drame a commencé quand Jean-Pierre est devenu silencieux. On le sentait angoissé. Pas moyen de le faire parler. On s'est dit : faut pas le bousculer ; il a besoin de se confier. Mais qui ? Ma femme plus que moi ne supportait plus son silence. Nous avons tout tenté. Sa petite amie n'en savait pas plus que nous. Même la télévision [184] ne l'intéressait plus. Finies nos excursions de chasse ou de pêche. Pourtant, il nous voulait là près de lui. Je le vois encore, l'œil triste quand nous partions, ma femme et moi, comme des amoureux en vacances. Nous avons toujours tenu à notre vie de couple. Par exemple, nous réserver une période de vacances ensemble. C'est peut-être le seul reproche que Jean-Pierre nous a fait à quelques reprises. C'est ce qui nous avait décidés les derniers temps à prendre nos loisirs en famille. Par exemple, nous allions au hockey ou au cinéma ensemble. Mais Jean-Pierre restait aussi muet qu'avant. On s'est demandé si, en dépit des apparences, il n'avait pas besoin de s'éloigner d'un nid familial peut-être un peu trop douillet. C'était mon avis. Ma femme hésitait. Je pris sur moi de lui suggérer d'aller passer quelque temps en Floride. Ce qu'il accepta sans grand enthousiasme. Un vieil oncle l'attendait là-bas. Il n'est pas resté plus de deux semaines...

... Nous voilà à la maison. J'ai l'impression que ma femme et ma fille sont couchées. Venez...

Je suivis son pas lent. Nous entrâmes sans faire de bruit. Tout au fond du couloir, la cuisine assez éloignée des chambres lui permit de continuer discrètement son récit. Je sentais qu'il ne voulait pas partager ce moment avec les siens. Pourquoi ? Lui qui m'avait dit son énorme confiance en sa femme... J'étais de plus en plus curieux, intrigué. J'en avais presque honte. Il me manquait encore l'essentiel du drame. Du moins, c'est ce que je pensais.

- Dix jours après son retour de Floride, un samedi soir, Jean-Pierre décide de rester à la maison. Ma femme et moi, nous étions invités chez des amis. Marie...

- C'est votre fil le ? demandais-je.

- Oui. Marie allait sortir de son côté avec un ami. Jean-Pierre, plus taciturne que jamais, avait décliné toute invitation. D'abord celle, insistante, de Lise, son amie, qui voulait aller danser à la nouvelle discothèque. Puis une seconde tentative, plus réservée il est vrai, de la part de Marie et de son fiancé. La querelle a éclaté. Oh ! une querelle bien peu méchante. A vrai dire, c'était la première depuis le début de toute cette affaire. Nous étions tous les trois à le tarauder : « C'est pas une vie ça ! T'es en train de perdre les meilleures années... »

[185]

Les deux femmes y allaient un peu fort : « Tu vas faire un fou de toi. »... « Tu deviens emmerdant. »

Je me suis tu plus vite que les autres. Je ne sais pas pourquoi. Je voulais peut-être lui faire sentir que j'étais quand même un peu de son côté. Mais pour la première fois peut-être, j'ai remarqué que ses yeux fixés sur moi avaient quelque chose de triste et de brutal en même temps. Mais je ne m'y suis pas attardé. J'ai tout tourné en farce : « Viens-t'en, la vieille... c'est nous les amoureux ce soir. » Puis on est sortis.

Sur le coup de minuit, ma femme me dit : « Je veux rentrer à la maison. Je suis inquiète. Jean-Pierre est en train de devenir fou. Il avait les yeux hagards. »

« Voyons donc, la mère, ça va lui passer », rétorquai-je.

Je la suivis sans trop lui avouer ma propre inquiétude. Le regard halluciné de Jean-Pierre ne m'avait pas quitté.

En arrivant à la maison, nous constatons que toutes les lumières de la maison sont allumées. Ce n'était pas l'habitude de Jean-Pierre. On l'avait baptisé l'oiseau de nuit, à cause de ses veilles tardives dans la pénombre. En entrant, nous voyons toutes les portes ouvertes, y compris celle du sous-sol. « Mais c'est un cambriolage », crie ma femme en tremblant. Je hurle à mon tour : « Jean-Pierre, Jean-Pierre » ; puis,

je m'avance prudemment. Arrivé à la porte ouverte du sous-sol... je le vois... pendu.

Pendant un bon moment, affalé sur la table de la cuisine, la tête lourdement posée sur ses bras, il va sangloter de tout son corps.

- Venez voir, me dit-il en se levant.

Nous descendons au sous-sol. À sa démarche, je me rends compte que ce lieu est devenu pour lui sacré, mystérieux... effrayant et envoûtant à la fois. Pour la centième fois peut-être, il recrée le rituel où gestes et choses s'articulent dans une dramatique indéchiffrable. C'est là qu'une surprise m'attend. La clé de l'énigme, quoi ! Il m'apprend qu'avant de se pendre, Jean-Pierre s'était débarrassé de ses propres vêtements pour endosser ceux de son père.

L'Oedipe intégral ! Incroyable ! Et tout ce drame s'était passé en dehors de la conscience de chacun des [186] acteurs impliqués. Jean-Pierre, son père, sa mère et personne d'autre n'avaient explicité quoi que ce soit de cet ordre.

Ah ! ce sacré Freud, il a vu clair dans notre nuit humaine ! Le meurtre du père, ce n'est pas une folle théorie, une pseudo-maladie qu'il aurait lui-même imaginée ou créée. J'avais sous les yeux une illustration parfaite de ce soubassement si bien analysé par le savant psychanalyste.

Jean-Pierre n'y comprenait rien. Le mécanisme de mort s'était enclenché selon sa régulation la plus ponctuelle jusqu'au détonateur final. Dans le sous-sol de la maison de son père ! Dans les vêtements de celui qu'il haïssait sans savoir pourquoi. En pleine nuit, mais toutes lumières ouvertes, comme pour donner inconsciemment le sens de son suicide. Les bottes du paternel aux pieds et ses vêtements de travail pour atteindre directement le maître de la maison, le gagne-pain dont dépendait son amante de mère. À un moment où le couple affirmait son autonomie, son entité propre, irréductible. Jean-Pierre s'avoue vaincu. Sa mère ne lui appartient pas. L'autre gagne toujours. Des nuits entières, il a fait le mur de leur chambre contiguë au vivoir où son angoisse le rongait comme un condamné à perpétuité. Quelle détresse, quand on songe à l'inconscience dans laquelle il a semblé vivre

tout cela. Le prisonnier, lui, sait où il est. Il peut connaître une certaine liberté intérieure. Chez Jean-Pierre, rien de cela. Son moi n'a jamais vraiment existé. Éternel fœtus accroché aux reins de sa mère. Voilà tout ce qui m'est venu à l'esprit pendant le long moment passé au sous-sol. J'avais honte de moi... je ne l'écoutais plus, tout en faisant semblant. Je touchais en silence chacun des objets... reliés au suicide : le boyau, le soliveau, les vêtements, un peu pour les assumer. Sorcellerie ? Non... j'avais plutôt le sentiment de rencontrer une certaine attente que cet homme n'arrivait pas à définir, même à ses propres yeux... quelque chose comme une autre sacralité exorcisante, libératrice, positive.

J'étais peut-être moi-même aussi inconscient de la portée de mon geste, si j'en juge par le courant de paix et de tendresse qui a lentement fait surface. Sans nous [187] en rendre compte, nous nous sommes assis côte à côte sur le vieux divan.

Mais une question me tenaillait. Allais-je lui expliquer le drame de l'Oedipe ? Histoire de dédouaner l'énigme qui lui pèse tant sur le cœur. Va-t-il comprendre ? Comment réagira-t-il ? Je n'ai pas la compétence pour assumer cette psychologie des profondeurs si compliquée. D'ailleurs, j'ai toujours été prudent en ce domaine... juste assez intelligent pour saisir vite mon seuil d'incompétence, et pour orienter les « cas difficiles » vers les services professionnels ad hoc. Mais en l'occurrence, fallait-il l'engager sur cette piste ? Je n'arrivais pas à résoudre mon débat intérieur. À quoi bon ressasser les dessous mystérieux d'un drame accompli ? Peut-être aurait-on évité le mal, en l'identifiant au bon moment. Mais maintenant il était trop tard. Cet homme semblait avoir toujours été assez bien dans sa peau. Je risque de faire naître chez lui une fausse culpabilité... par exemple, celle de ne pas se pardonner de n'avoir rien compris au drame de son fils. Et cette haine qu'il ignorait, qu'il a soupçonnée un instant sans s'y arrêter. Il y a des choses dans la vie qu'on doit oublier, comme certains cauchemars effacés par la remise en train du jour. Pourquoi ne pas miser d'abord sur ce qu'on a de santé, de vie, de lumière, d'amour ?

Cependant, mes pensées ne sont peut-être pas les siennes. La mort du fils continue de l'habiter. S'il est dangereux de passer à côté de la vie, il l'est tout autant d'ignorer la Faucheuse qui nous atteindra sûrement un jour. Moi-même, je n'ai jamais voulu tenir « la grande question » à la périphérie de ma vie. Il m'a toujours semblé qu'un véritable

adulte tient à rester maître de son bateau, jusqu'au bout de son aventure. Mais cette maîtrise difficile peut emprunter des voies bien différentes. Mieux vaut laisser cet homme trouver la sienne... formuler ses propres questions... ébaucher ses réponses.

Je n'avais pas tort. Il ne tarda pas à exprimer ses réflexions intérieures.

- J'étais un homme heureux, fier de ma réussite. Tout allait bien. C'est vraiment la première fois que je suis mis en échec...

Tout nu... seul... face à moi-même...

[188]

Mon argent, mes propriétés... la considération qu'on me porte. Tout cela devient secondaire... et, c'est terrible à dire, même ma femme... C'est un peu comme si, tout à coup, je me rendais compte que le seul avenir vrai... le seul long terme ne pouvait se réaliser que dans et par mon fils. Et le voilà mort... J'ai le sentiment de mourir avec lui, de ne plus exister. Je n'y comprends rien.

Ce langage désespéré rejoignit ma fibre la plus délicate. En effet, je pense que le défi le plus profond, le moins élucidé du célibataire d'âge mûr, est peut-être cette impossibilité de se prolonger dans la chair et le temps d'un autre être qui sera père à son tour. Toutes les sociétés ont cultivé le sens de la lignée humaine. La nôtre, occidentale et urbaine, a cru en faire fi. Tout y est éphémère. Même la solitude... Ce « je » obsédé qui n'en finit jamais de se poursuivre sans s'atteindre. Nous avons perdu la trace des identités dans la durée. Qu'est-ce que l'histoire, sans père ni mère, sans fils ou fille ? Il ne reste que l'événement contingent qui meurt avec la venue de l'autre. Aussi peu reliés entre eux que les nouvelles du téléjournal. Qu'est-ce que cette vie d'à-coups, sans rythme pour la respirer ? Peut-être y a-t-il plus ici que la mécanique de l'Oedipe...

Une cité incapable de rapports humains.

Une vie à contretemps.

Une expropriation de la durée même personnelle.

Une impossibilité de rejoindre sa propre conscience.

Bref un monde qui, tel le *Saturne* de Goya, dévore ses enfants. Mythe de Chronos. Aurions-nous tué le temps en le conquérant ? Aurions-nous brisé la nature en la maîtrisant ? On comprend alors, un peu, le retour au sein maternel dans ce suicide. Quête d'un nid de chair. Recherche d'un espace humain où l'on sent battre et son cœur et celui de l'autre. L'homme d'aujourd'hui doit-il renaître pour se ressentir, pour vaincre le vide artificiel du désert urbain, l'insignifiance d'un temps haché, trituré, d'un espace sans la moindre intériorité ? Les sens les plus vitaux de l'aventure humaine se sont rétrécis comme une peau de chagrin... drame qui conduit parfois des êtres lucides à se donner la mort, comme si c'était l'unique acte de sens possible. Allez donc les raisonner ! Avec quoi ? Au nom de quoi ? Des lendemains meilleurs ? À [189] quoi bon, si le temps lui-même n'a plus ni avant ni après, et encore moins de profondeur et d'horizon pour nous rendre à la conscience du Mystère.

- C'est bien mystérieux tout cela, me dit-il, sans savoir que je venais le rejoindre sur la même orbite intérieure après un long silence.

Sans me regarder, il ajoute :

- Depuis la mort de Jean-Pierre, je ne regarde plus le crucifix de la même façon. J'avais toujours détesté la croix. Je trouvais ça morbide. Et voici que pour la première fois de ma vie, je sens ce gars-là tout nu près de moi... Les sermons larmoyants sur la miséricorde divine ne m'ont jamais accroché. Je sens une immense tendresse de Dieu dans mon désespoir. Je ne comprends rien... mais c'est comme si j'étais sûr que lui, il a compris.

- Tu me fais du bien, lui dis-je. Tout surpris de ce « tu » qui en faisait un proche, un ami, un frère. Moi aussi, je suis tout nu de ce temps-là. Révolté, face à ce maudit monde de fous, vulgaire, sans âme et sans foi. Lui, sur la croix, il nous a montré que la mort de Dieu et la mort de l'homme, c'est tout un. Aujourd'hui, l'église se remplit une fois par année... à Noël. Je viens de célébrer ce carnaval avec un dégoût incroyable. Quelle caricature de l'Évangile de Dieu que ce folklo-

re dégradé... déraciné de tout ce qui l'a fait naître... Non... non... je supporte de plus en plus mal une telle vulgarité. On ne jette pas les perles aux pourceaux. Aujourd'hui, on communie un peu comme on prend un Coke au frigidaire... De grands idéaux politiques presque divinisés, puis un style de vie où il n'y a plus rien de sacré. Moi non plus, je ne comprends plus rien. Moi aussi, il ne me reste que Dieu pour reprendre espoir.

- C'est quand même fantastique de se retrouver comme ça... autant d'équerre, me dit-il en levant son bras sur mon épaule. Deux vieux frères, assis sur un vieux coffre, qui se rappellent une vieille histoire qui porte le secret du monde, ajoute-t-il en souriant.

- Oui, l'histoire de la croix, de la mort du fils. Mais il y a eu Pâques. Faut pas l'oublier, mon vieux. Cette folle espérance d'une vie qui ne meurt pas. Ce don imprévisible d'une éternelle jeunesse. Il faut sans doute passer par-là pour y croire... Moi, je viens de vivre mon vrai Noël avec toi... et Pâques en même temps. Ton fils [190] nous ramène le Seigneur vivant avec lui, au-delà de sa mort.

- Tu sais, c'est ce que nous nous sommes dit, ma femme et moi. En Dieu, rien ne peut séparer les êtres, même les ruptures les plus brutales de la vie terrestre, même le mal le plus insurmontable, même la mort du fils.

Une autre écriture poursuit le texte, moins ronde, à la fois haute et plus penchée, abrupte même, à la violence évidente. Ce qui n'est pas sans aiguïser l'attention de Pierre.

« Seigneur, pourquoi faut-il tant souffrir pour naître à toi... pourquoi passer par une telle violence qui arrache tout au passage... pourquoi ton insondable impuissance devant le mal qui déchire sauvagement la chair des hommes et du monde...

J'ai souvenance encore d'une autre expérience qui, elle aussi, m'habite depuis ce temps. C'était à Dachau... à ce camp de la mort qui est devenu le symbole de la barbarie moderne. À quelques centaines de pas d'une petite communauté humaine paisible, subsistent quelques

ruines étranges sur une sorte de terrain vague où pousse une nature un peu chiche. On y voit les débris d'une immense clôture de fer qui entoure cet espace, puis un mirador brinquebalant. On a conservé quelques vieux bâtiments et, en particulier, un four crématoire où sont morts un demi-million d'êtres humains, après avoir été asphyxiés au gaz. Je n'ai jamais eu de toute ma vie un sentiment aussi profond de tristesse, une angoisse aussi brûlante au plus creux du ventre, du cœur, de la conscience. Quelque chose comme un impossible vomissement qui vous étouffe dans ses crampes, et vous donne envie de mourir sur le coup.

C'était une rencontre avec le mal à l'état pur, avec la malice la plus totale, la plus froide. Parler ici de bêtise humaine serait un euphémisme. Comment une pareille méchanceté peut-elle venir de nous ? J'avais honte de l'humanité, de l'homme, de moi, de nous...

Et le plus étrange de tout cela, le plus mystérieux, c'est le silence incroyable de ce lieu infernal. Aucun oiseau dans les arbres, aucun cri de la vie... comme si [191] Dieu s'était retiré avec elle. On m'a dit que personne n'avait trouvé d'explication scientifique, logique à ce phénomène.

Au seuil de ma propre mort, ce souvenir refoulé dans les soutes de ma mémoire rebondit violemment et me tort la tripe et l'âme. Je T'en veux, je nous en veux, je m'en veux. Après avoir vécu la plus grande part de ma vie... si bien accordé avec Toi, avec mon peuple et ma terre, avec cette force d'espérance qui venait à bout de tout, j'ai maintenant le sentiment de passer du désert de la mort à l'enfer. Je n'ai qu'un mot aux lèvres : *désaccord...*

Désaccord avec cette gigantesque barbarie de la fin du XXe siècle. Désaccord avec cette société de plus en plus vulgaire. Désaccord avec mon peuple qui a coupé ses racines religieuses, morales et culturelles. Oh ! je sens que je tiens un tout autre discours devant les autres. Mais au fond de moi, tout éclate. L'Espérance rebondit, mais c'est pour retomber irrémédiablement sous le poids du mal et de la mort, comme une pierre de fronde au sommet de sa trajectoire, reprise peu à peu par la pesanteur. « On ne parle pas debout à des gens couchés, disait Bernanos. Qui se redresse, se voit seul tout à coup. »

Voilà où j'en suis... complètement abandonné, désaccordé. Tout avait été si limpide, dans la source de ma foi. Au matin du monde, tu

avais confié à l'homme ta création comme une symphonie inachevée, tu nous avais faits à ton image, créateurs et intendants, préposés à la beauté des choses et de l'âme. Sous nos doigts, ton argile devenait jardin et ville, fibre vivante et lettre d'amour, vie et grâce. Le mal n'y est entré que par effraction, comme un accident de parcours que tu as corrigé dans ta rédemption, partie d'un petit peuple pour rejoindre progressivement les confins de la terre, à travers Jésus et son Église qui portaient ta Promesse d'un Royaume encore plus magnifique. De tout cela est née la civilisation la plus prestigieuse de l'histoire connue. Une civilisation qui, se sachant tout promis, s'est cru tout permis, faisant de la terre-réservoir un dépotoir, de la charrue un canon...

Hier, je me disais : Dieu s'est caché, retiré pour nous livrer à notre responsabilité. Aujourd'hui, je ne retiens, comme cet incroyant de Camus, que l'effroyable absurdité. De la foi, ne me reste-t-il que ton absence ?

[192]

« Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur, écoute mon appel. »

Ce que nous nous ressemblons tous les trois ! pense Pierre en finissant ce texte émouvant de Félix. Nous sommes pourtant de trois générations si différentes l'une de l'autre. Mais de la même époque quand même ! Nos sensibilités, nos questions se rejoignent, se croisent, s'entrechoquent au creux d'une foi aussi nue et désertée que nos croix de chemin, jadis apportées par la Bretagne chrétienne. Nous n'en sommes plus à dire que tout est grâce ; mais nous avons plutôt peine à croire à cette grâce unique, singulière du grain semé dans une terre qui nous est de plus en plus étrangère. Nous reprenons le chemin de l'exil avec la seule assurance qu'Il nous précède dans cette marche au désert. Mais pour Michel et moi, il reste du temps. Félix, lui, savait que son heure était venue, et voilà qu'il résistait comme Jésus : « Mon âme est triste à en mourir. Demeurez ici et veillez. Et allant un peu plus loin, il tombait à terre et priait pour que si possible cette heure passât loin de lui. »

Félix est-il mort dans cet état d'âme ? se demande Pierre en tournant la page. À la suivante, une écriture plus sereine annonçait peut-être autre chose.

« Paul est venu me voir et nous avons longuement causé. Il m'a secoué par une remarque qui m'a étonné d'abord, puis m'a défié.

- J'ai été témoin, comme médecin, de la mort de plusieurs prêtres, quand j'allais au mont Sinaï, l'hôpital pour tuberculeux à Sainte-Agathe. Les prêtres sont ceux qui savent le moins bien mourir. Je n'ai jamais résolu cette énigme. Devrais-je dire : mystère ? Est-ce le fait de s'être sentis tout au long de leur vie au-dessous de cette énorme mission qu'est le sacerdoce ? Est-ce le résultat d'une religion de peur dont ils ont été complices avant d'en être victimes eux-mêmes ? Ou bien est-ce le Seigneur qui leur demande, à eux particulièrement, de prolonger sa passion, de la signifier, comme le suggère Blaise Pascal ? Il y avait de vrais saints parmi eux, et ceux-là étaient aussi angoissés que les autres. Évidemment, j'ai connu des exceptions à cette constante...

[193]

- Tu ne m'aides vraiment pas, mon cher Paul. Je trouve ça humiliant pour nous qui disons, presque toutes les semaines, lors de funérailles : « Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. » La très belle image du grain de blé, associée par Jésus à la mort, évoque la fécondité, la vie qui repart... une nouvelle naissance. Et nous serions engloutis par la peur ! Ce qui me console, c'est que, même ressuscité, Jésus a dû combattre la peur de ses disciples. Il ne cessait de les pacifier. Ceux-ci avaient pourtant des évidences de la Promesse devant les yeux. Non, la foi, ça ne va pas de soi. On met du temps avant de s'en rendre compte. C'est mon cas. Je m'y suis mal préparé. Je devrais avoir hâte d'aller vers Lui et cela en toute confiance.

Je ressemble à ce prince qui avait construit un mausolée pour sa femme. Il y mit par la suite tant de belles choses pour l'honorer qu'il a

fini par en sortir son sarcophage. Ce qu'il a fait pour un mort, moi je l'ai fait pour le Vivant. À Dieu, à ma foi en Lui, j'ai tout accroché : vie, profession et amour, terre et peuple, culture et philosophie, art et science, littérature et musique, et surtout société et Église. Je me suis vraiment encombré pour suivre le Pauvre qui n'avait pas de pierre où reposer sa tête. Et je me retrouve comme Job, mais à la toute fin de ma vie.

Il aurait fallu prendre la cognée bien avant, rendre droit mon sentier, aller directement au but. Je ressemble un peu à mon Église. Elle aussi s'est coulée dans le béton plutôt que d'être la tente des nomades. Sais-tu que les évangélistes du Moyen Âge s'appelaient « voyageurs, » en rappel de la « Voie » dont parlent les *Actes des apôtres*. En ce temps-là, les chrétiens étaient plus conscients de ne pas avoir ici-bas de demeure permanente. Quarante ans dans un même milieu qui n'avait rien du désert, de sa nudité, de son silence, de ses faims et soifs, tu te rends compte ! Dans un tel contexte, c'est difficile de chercher Dieu pour lui-même. Comme dans ce récit hassidique qui nous décrit un rabbin tout à fait démuné le jour où il a oublié les formules, le rite du feu sacré et même le chemin du haut lieu où, selon la règle et la loi, devait s'accomplir la rencontre avec Dieu.

- Allons donc, Félix, tu raisonnes comme si tu devais sortir de la condition commune pour être vraiment [194] un homme de Dieu. Et Jésus, lui, n'a-t-il pas été un homme comme les autres, sans aucun statut particulier ? Et la majorité de tes gens, comment pourraient-ils espérer aller à Dieu, eux qui sont tout autant enracinés, et encore plus encombrés des mille et un soucis de la vie. Tu vas me rappeler le discours de Jésus sur les oiseaux du ciel et les lys des champs. Tôt ou tard, les amarres se brisent. Veillez, soyez prêts, tenez bon dans la nuit, voilà l'important. Toi-même, tu m'as déjà dit que l'étymologie du mot baptême était « plongeon ». Si tu as besoin d'un bon coup de pied au... je me ferai un grand plaisir... Moi, je suis prêt à te risquer, comme ce vieux Beauceron de ton histoire que tu m'as racontée au moins quatre fois. Tu te répètes, tu sais. Au dernier passage... il n'y a pas de répétition ! L'évêque Sheen disait que la foi *is not a matter of discussion but a matter of decision...*

Bon Dieu ! n'as-tu plus foi en cette Espérance qui entraîne avec elle la terre et ciel, chair et âme ? Je pense à cette jeune femme qui avait perdu son enfant et qui ne parvenait pas à surmonter son épreuve. Je la vois encore sauter dans le train pour aller prier sa mère au diable vauvert... à Saint-Jean-Port-Joli... au cimetière. Elle en est revenue toute ragaillardie avec un cœur neuf, un second souffle de l'âme. C'est ça, la communion des saints. Un fil fantastique qui nous relie les uns aux autres en Dieu, par-delà et à travers le temps et l'espace. Non, on ne meurt pas seul, avec cette foi-là. Félix, réveille-toi, sors de ton sommeil. Le Royaume est proche...

Ah ! je sais que tu souffres. Mais aurais-tu oublié ce que des simples, des simplets comme moi, avec une foi naïve mais décidée, t'ont appris ? C'est de la foi populaire que vient ce sens chrétien de la souffrance, sa valeur d'offrande, de prière, de salut, de proximité avec Dieu. Si plusieurs ont déserté cette croyance, il en reste encore assez pour en maintenir la flamme. J'en rencontre encore plus que tu ne le penses, dans ma pratique médicale.

Ce sont des clercs « lettrés » comme toi, farcis de théologie, d'exégèse, de psychologie, de sociologie dites critiques, qui créez vos crises. Vous ne vous rendez pas compte que la foi et l'Église se sont remises à bouger avec de forts élans d'Évangile, de vie spirituelle, de services de tous ordres.

[195]

L'autre jour, tu as piqué ma curiosité en me parlant du livre de Job. Voilà une situation que nous voyons assez souvent, comme médecins. Eh ben ! tes bleus à l'âme que tu intellectualises sont, aux yeux de Job, « sentences de cendres et réponses d'argile ». Tu t'enfarges dans les explications comme ces raisonneurs autour de Job. Lui, il ne lui restait que la foi et son corps nu, meurtri, qu'il a livré à Dieu, comme Jésus... ou plutôt, il s'est laissé prendre comme du pain qu'on partage. Ça, c'est bien de notre couenne chrétienne flambée et raclée, à nous les anciens. Sans elle, mourir, ce n'est pas perdre sa vie, mais perdre cette foi-là, ne plus y croire. Voilà la vraie mort de l'âme qu'il faut craindre, si tant est que Dieu par le Christ oublie de la ressusciter ! Mais n'aie pas peur, Il a dit à ses disciples, à son Père : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as confiés. » Tu es des siens, Félix. Moi, je le sais, je le sens pour toi, même si tout est brouillé dans ton âme et tes yeux.

Peut-être fallait-il que tu passes par là. Souviens-toi de ce que Jésus a dit aux pèlerins d'Emmaüs. Tu as peut-être été trop gâté par la vie. Tu as eu un peu du centuple avant le temps. Alors le Seigneur reprend le temps perdu « sur les derniers milles ». Il te serre les ouïes pour te rendre plus attentif à sa Parole, à sa Promesse... Et ton poète Valéry qui disait à la fin de sa vie : « Seul le Christ donne un sens à nos douleurs », l'aurais-tu oublié ?

Prends-la, ta souffrance, à pleines mains. Elle va te mener à Dieu. « Qui craint de souffrir souffre déjà ce qu'il craint », dit notre vieille sagesse. Cesse de dramatiser, de culpabiliser. Le bon Dieu, c'est le bon Dieu ! Fais-lui confiance.

Redécouvre la prière nue, simple, directe de tes chrétiens. Ce n'est plus le moment de faire de la théologie, mais de plonger. Tu vas retrouver ta profondeur d'âme et le plus essentiel de ta foi avec des charbonniers comme moi. Il y a des paroissiens qui prient pour toi. Ils vont gagner. Le sais-tu ? Ce que Dieu entend le mieux, ce sont nos cris les plus étouffés. Il s'est débarrassé de sa Gloire précisément pour être de niveau avec nous... disponible... pas imposant du tout, comme l'enfant de Bethléem, comme le fils de Joseph, comme le brigand plus ou moins anonyme crucifié avec d'autres brigands aux portes de la cité.

[196]

À moins que tu en sois encore à ronger ton frein parce que la cité, avant ton départ, t'a déjà oublié... Est-ce cette humiliation que tu ne digères pas ? On ne reconnaît plus tes services rendus ? Le disciple ne connaît pas un meilleur sort que le maître : une autre de ces vérités évangéliques que tu n'as pas fait entrer dans ta théologie. Oh ! tu vas me dire que ce n'est pas ton triste sort que tu regrettes mais la désertion de l'Église... la trahison... Vous, les clercs, vous justifiez votre orgueil sous le masque de l'honneur de l'Église, de son autorité qui vient de Dieu, de son Pouvoir tenu directement du Christ. C'est un stratagème que Jésus a stigmatisé chez les Pharisiens. Et dire qu'on veut les réhabiliter, ceux-là... Oui, oui, tu m'as dit ça l'autre jour en citant des savants théologiens. Être humble pour soi-même et orgueilleux pour l'Église, cela ne trompe plus personne, comme ces religieux qui n'ont rien individuellement, tout en étant très riches de leur communauté ! C'est formidable, ce qui arrive à l'Église, à ses clercs et à

nous aussi. Plus de grâce, moins de pesanteur, pour reprendre tes propres mots...

Je me fais peut-être prendre au jeu de ta théologie qui nous éloigne du plus important : plonger en Dieu. La mort, c'est le baptême de l'Esprit. On ne sait d'où il vient et où il va. Tu es surpris de me voir te parler aussi vertement, alors que tu t'attendais à ce que je console le pauvre Félix blessé comme un petit oiseau sans défense, incapable de bouger ses ailes. Je n'accepte pas que tu t'en ailles comme un poulet. Il te reste encore assez de temps pour renouer avec ta foi robuste, celle qui t'a fait vivre si passionnément...

Cet abandon-plongeon en Dieu exige plus de force que cette volonté orgueilleuse de donner sa vie librement. Je suis de plus en plus persuadé que l'Église tarde trop à faire confiance à cette parole drue, simple et directe de ses laïcs. Vous faites des détours inutiles avec vos formules et vos rites compliqués. Une autre chose que Jésus a dite aux prêtres de son temps. »

« Ouf ! j'en ai pris pour l'éternité », ajoute Félix à la fin de ce texte où il avait reconstruit leur longue conversation.

[197]

Pierre, à son tour, écrit au bas de la page : « Il y a du feu là-dedans. Bravo, Paul ! À moi aussi, tu fais du bien. Quand je pense que les Évangiles nous ont été livrés dans des langues que ne parlait pas Jésus ! Quel signe pour nous qui avons monopolisé la parole d'Église au point d'exclure tout autre langage qui s'écarte le moins du nôtre. Ne contristons pas l'Esprit-Saint qui, Lui, ne cesse d'inspirer plusieurs langues, plusieurs chemins de grâce.

Au recto de la dernière page, Pierre découvre une phrase griffonnée par Félix, et s'y arrête longuement : « Il ne me reste presque plus rien à perdre, quelle grâce ! »

Sont-ce les derniers mots de Félix ? En déposant la chemise sur la commode, Pierre découvre quelques feuilles manuscrites sous la grosse bible tout à côté. Dès les premières lignes, il se rend vite compte

que le texte s'adresse à Michel. Cette fois, il ne résiste pas à sa curiosité ; après tout, n'a-t-il pas droit de regard sans restriction aucune ?

« J'ai d'autres choses encore plus importantes à te dire, mon petit Michel. Toi qui plaides si bien pour l'acceptation de la finitude humaine, tu exaltes un ego corporel illimité qui devient une autre version du Ventre-idole que tu ne cesses de dénoncer toi-même. Au fond, tu ne sais que faire avec la souffrance, avec l'angoisse qui sont toutes deux inscrites dans la trame charnelle et spirituelle de notre aventure. C'est la façon la plus piégée de s'aliéner du réel, de soi et des autres ; c'est aussi se placer dans une situation qui rend incapable de lutter contre les souffrances des hommes.

De plus, tu apprendras que douleur et angoisse portent une dynamique qui est à la source de bien des dépassements. Tous les esprits créateurs en savent quelque chose : de Moïse à Jésus, d'Homère à Molière, d'Héraclite à Einstein. Le beau mot « passion » n'a-t-il pas ces deux sens ? Une passion, ça nous écorche mais aussi ça nous permet de vivre plus intensément. Pareille conviction devient Bonne Nouvelle dans la croix de Jésus. Même le mal le plus radical ne parvient pas à arrêter le mouvement vers la Vie. Trop de spiritualités chrétiennes, je te le concède, n'ont pas assez dit que la passion de Jésus n'avait de sens que dans une foulée qui mène à la Résurrection. Oui, nous sommes faits pour la vie, et même la [198] souffrance, le mal et la mort sont mis à contribution dans la Pâque de Jésus et la nôtre à sa suite. Mais il faut passer par là, mon petit Michel. C'est un chemin oblige, non négociable. Voilà ce que ta philosophie de la vie essaie de téléscoper, au grand dam du réel de la vie humaine et de la foi elle-même.

Ce ne sont pas là des propos abstraits. Je les vis dans ma chair qui commence à se détacher de moi. Il m'en coûterait beaucoup plus de la quitter si je ne croyais pas qu'elle va ainsi de l'autre côté des choses que l'oeil n'a pas vues. Le regard tourné vers la chair ne perçoit qu'un arrachement douloureux, irrémédiable, alors que l'esprit de foi anticipe l'entrée dans la Terre promise. Corps et âme.

J'ai cru, un moment, que tout s'arrêtait avec ma maladie fatale. Et me voilà ravi dans une indicible aventure que je ne soupçonnais même pas, étonné d'y trouver à la fois une nouvelle saveur d'humanité et un parfum d'éternité qui me fait suivre Dieu à la trace. Je n'ai jamais re-

gardé le monde avec autant d'amitié. Le moindre cristal de givre est une fête pour mes yeux et un signe de Sa tendresse, de Sa beauté. Je ne quitte pas, j'arrive... »

[199]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

VI

D'ABSENCE ET D'ÉTREINTE

[Retour à la table des matières](#)

[200]

[201]

Après avoir fourragé fébrilement dans les derniers écrits de Félix, et avant l'arrivée de Michel, Pierre sentit le besoin de calmer ce trop intense bouillonnement intérieur. « Une paisible randonnée de ski de fond autour du lac, voilà ce qu'il me faut », se dit-il, en pensant aux dernières paroles de Félix.

C'était un après-midi magnifique de février où déjà commençaient de se mêler l'une à l'autre la fraîcheur de la neige et la chaude caresse d'un soleil qui s'apprêtait à vaincre l'hiver. Chaque mois, en ce pays, est une saison à lui seul. Le froid de janvier qui fouette les sangs. Et cette neige douce et lumineuse de février... et ces bourgeons d'érable qui claquent dans la forêt en fête au mois de mars, avant la livrée des sucres d'avril, au milieu des sources qui distillent les parfums de mai. Puis viennent les pluies tendres de juin avec leur violente poussée de vie qui nous comblera de fruits en juillet jusqu'à la satiété du mois d'août. Le vert entêtement de septembre invite à la relance des projets qui révéleront leurs couleurs en octobre. Et voilà le dénuement de novembre avec ses appels à la vie intérieure. Les branches dépouillées des érables sur le bleu plus pur du ciel sont en quelque sorte les nervures d'un vitrail où se marient la grâce et la nature, où même la mort parle de vie en attente... Décembre attisera le feu intérieur pour affronter les grands froids du dehors.

Pierre se souvenait de cet Antillais lassé de ce palmier qui, depuis son enfance, lui remettait toujours le même décor sous les yeux, tous les matins. « Non, nous ne savons pas apprécier nos cent mille saisons... Pourquoi les gens du Nord sont-ils si tristes ? »

Pierre ne s'arrête pas à cette question qui lui rappelle trop vivement la mort de Félix. Il est heureux de se sentir bien vivant, dans ce mouvement vif qui fait corps avec les skis et la montagne. Tout un, comme la vie. On ne frissonne jamais, en ski de fond. Vous vous réchauf-

fez [202] très vite et aucun froid, même le plus acéré, ne peut glacer votre bien-être.

Au flanc du mont Éléphant, Pierre s'arrête et regarde longuement le lac qu'on embrasse d'un seul coup d'œil dès qu'on parvient à cette altitude.

Dommage, murmure-t-il, qu'il n'y ait pas de symboliques de la neige dans la Bible. Seulement l'eau, la verdure, le désert, pour représenter le visage de l'homme et celui de Dieu. La neige est presque absente du paysage intérieur comme des signes de l'Histoire sainte. Sans mémoire ni profondeur sacrale, la neige n'éveille pas grand-chose dans l'âme. À peine quelques clichés : la pureté, par exemple...

Pourtant, on pourrait faire mille et un rapprochements avec le Mystère de Dieu. Notre regard de neige et de ciel d'hiver ne voit-il pas plus loin au-dedans et à l'horizon ? N'y a-t-il pas là aussi le battement du proche et du lointain, du Dieu intime et de l'Autre, passeur de frontières ?

Les jours plus courts et le Royaume qui approche.

L'illumination de l'âme dans le cristal de l'air.

Du givre et des froideurs du cœur.

Et cette poursuite de Dieu, pareille à ce qui nous fait suivre les traces du lièvre sur la neige des sapinages.

Et ce silence unique des sous-bois, habités par des êtres invisibles.

Absence-présence. Signe sans signes, que ce tout blanc du lac où l'on sait que la vie ne cesse de bouillonner tout au fond.

Dieu qui nous protège, comme la neige « renchausse » nos demeures.

La folle poudrière qui souffle son pollen de cristaux on ne sait d'où ni vers où, comme ces vents intérieurs qui bousculent l'âme et ses mystères dans les multiples chemins d'un Esprit qui nous échappe.

Le froid solitaire de l'épreuve qui nous lance à la recherche du feu de Dieu, capable d'allumer le bois le plus sec sur la glace vive de nos bleus à l'âme.

Quel délicieux délire, Seigneur, qui me renvoie à la folie de la foi, de la croix, de la résurrection. L'hiver est fait de lutte et d'abandon, de

patience et de violence comme ton Royaume, comme la vie que tu nous a donnée.

[203]

Tu nous coupes le souffle par tes appels déconcertants, comme ces grands froids à pierre fendre au mois de janvier où l'on ne croit plus au printemps possible, dans un cœur qui ne sait plus respirer... espérer.

Et puis, enfin, ces neiges éternelles, sur les volcans imprévisibles de la terre, ne sont-elles pas signes de ton indéfectible Promesse, de ta fidélité à toute épreuve... du temps, de l'espace ?

Dieu ne vieillit pas.

Neige de transcendance, neige sous les pas de nos jours si courts. Neige gracieuse qui fond de joie sur nos visages en fête, qui brûle sur nos mains rougies, comme les gouttes d'eau sur un fer chaud.

Tout est parabole de Toi, et nous en savons si peu sur ton mystère, ainsi que de nos hivers qui, chez nous, sont pourtant la plus longue et la plus familière saison.

Ton peuple t'a mis en hibernation, et voici qu'il ne sait plus où te trouver. Vois-le te chercher... malheureux de n'avoir d'horizon que celui d'un présent emmuré... sans souvenance de ta brèche d'éternité qui a défatalisé l'histoire pour l'ouvrir à des dépassements que les cycles païens rendaient impossibles.

... Me voilà encore parti dans mon délire... mais c'est ta faute, Seigneur : tu as fait un monde trop merveilleux et trop scandaleux à la fois... et une aventure de foi encore plus paradoxale... alors, il faut délirer nous-mêmes pour rejoindre ta folie.

Qui sait ! même le mal, la bêtise, l'injustice pourraient bien être des creusets nécessaires pour redécouvrir l'honneur de vivre. Mauriac n'a pas tort : « Que notre misère ne nous aveugle jamais sur notre grandeur. Quoique nous observions de honteux autour de nous et dans notre propre cœur, ne nous décourageons pas de faire crédit à l'homme... avec la même foi que Dieu a mise en lui. »

Ce filet de lumière a coulé dans le tunnel de Félix pour en révéler l'issue.

Inspiré par le testament spirituel du vieux curé, Pierre poursuit sa méditation en s'appuyant sur le rocher accoudé au promontoire qui s'élève comme un temple au-dessus de l'immense lac de neige et de soleil. Il faut risquer les hauteurs pour resituer les choses dans une plus [204] juste perspective, se dit-il. Les hommes ont construit leurs temples sur des sommets avec cette conviction. Non pas pour fuir le monde, mais pour en découvrir le relief, ses ombres de mystère, ses lueurs d'au-delà. Pierre revient à la pensée de Mauriac et la prolonge en prière.

... Tu t'es engouffré dans l'histoire violente des hommes, mais c'est pour y relancer avec nous le sang de la vie. Tu es dans la mêlée ; alors, il faut en être nous aussi, même si l'hiver s'annonce très long. « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Voilà l'Inattendu dans nos espérances déconcertées, si souvent à la courbe la plus basse du ciel, comme le soleil de décembre. De glaise humaine et de neiges éternelles, tu ne cesses de dessiner de nouveaux printemps dont aucun ne ressemble à l'autre. Ton ciel n'est jamais le même et c'est encore plus vrai depuis que ton fils est revenu avec un goût de terre que tu ne soupçonnais pas, comme Péguy te le fait dire joliment dans le Notre Père... La cinquième saison, celle de l'âme, est hors cycle... toujours différente et plus belle, et plus libre, et plus inespérée, car on ne finira jamais le voyage en Toi.

« Le jour viendra, dit le prophète Isaïe, où le Dieu de l'univers préparera pour les peuples un festin sur la montagne. Il enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples et le linceul qui couvrait toutes les nations. Il détruira la mort pour toujours. Il essuiera les larmes de tous les visages... »

Mais d'ici là, Seigneur, nous avons le sentiment de vivre en même temps l'impossible terre-jardin d'Adam et Ève, Babel, le déluge. Plutôt la confusion des langues que leur concert de Pentecôte. Vas-tu encore nous frayer la route au milieu d'une mer qui menace de nous engloutir, comme au temps des Hébreux ? Pour le moment, plusieurs des nôtres

en sont encore à la prospérité d'Égypte et de ses esclavages... ignorant le raz-de-marée à l'horizon et bientôt le désert qui nous attend. « En ces jours, les gens buvaient, mangeaient... ils ne surent rien jusqu'à ce que vint le déluge. » Aveuglés qu'ils étaient au milieu des signes. Les hommes se sont rarement tournés vers toi dans la prospérité. Et ton malheur et le nôtre, c'est d'annoncer un Évangile qui commence par l'inconfort de toute aventure humaine, par le renoncement à soi, par l'acceptation de la finitude, de notre condition de [205] créature, et surtout par l'affrontement de la mort du grain.

Ce n'est pas facile, Seigneur, de prêcher ton Espérance dans le creux de la mort à soi-même alors que tout autour, on fait le plein de soi, sans jamais en finir avec la poursuite de son propre bonheur, même si c'est en passant d'une déception à l'autre. Le désir narcissique a remplacé l'Espérance de l'Autre. Dans ce sillage, la cité humaine devient aussi impossible que ton Royaume. Faut-il en conclure qu'aucune politique, par elle-même, ne peut surmonter cet obstacle radical ? Tout engagement au service des autres va de plus en plus reposer sur un acte de foi. J'avais oublié cela, Seigneur, en cours de route. « Cherchez d'abord le Royaume... » Ton salut ne s'ajoute pas à la fin, il est au départ. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Quel scandale pour celui qui, sans trop l'avouer, bâtit l'affirmation de soi sur la négation de sa condition première de créature de Dieu, de fils ou fille d'un autre.

Même des athées ont mieux compris ce drame que tant de chrétiens à la mode récusent. Camus en témoigne lorsqu'il dit préférer sa mère à sa propre justice qui étouffe dans la coque de son ressentiment. Le faux ventre est celui que l'on tisse soi-même pour s'y renfermer. Ventre incapable de vie parce qu'on ne procrée, on ne crée pas sans un autre. L'abolition de l'Autre amène celle de tous les autres. Le refoulement des autres tue l'Autre. Mort de Dieu et mort de l'homme vont ensemble.

Ah ! Seigneur, descends, viens nous sauver comme la neige, comme la pluie qui ne remonte pas au ciel sans avoir fécondé la terre de cette eau qui ne vient pas de l'homme. Nous ne saurions avoir le goût de vivre sans ce goût de Dieu qui, en Jésus, a vaincu la mort. Je sens cela au plus profond de mon âme quand je contemple cette beauté du monde devant mes yeux. Ne suis-je en elle qu'un cristal de givre, qu'une goutte d'eau... une rose d'un matin... un grain de sable ? « Tu es

mon fils. » Oui, j'ai un avenir, nous avons un avenir. « La création, dans les douleurs de l'enfantement, est entraînée dans la libération des fils de Dieu. » Redonne-nous, Seigneur, la mémoire de ton histoire qui nous a fait passer de la créature au serviteur, du serviteur au fils, du fils à l'ami, de plain-pied avec Toi. Créateurs à notre tour, sujets [206] libres, responsables dans un rapport de *je-tu* et *nous* comme en ta Trinité.

Vous trois, multipliez les « nous » sur cette terre pour la transfigurer. Faites-nous naître et renaître comme d'autres vous-mêmes, comme d'autres que vous-mêmes dans ce jeu indicible de réciprocités qu'inaugurent déjà nos amours humaines les plus vraies. Similitude et différence, autonomie et altérité, amour de soi et accueil de l'autre, tendresse et justice. Ces paradoxes aussi humains qu'évangéliques, aidez-nous à ne pas les annuler comme ces ondes d'un ressort qu'on neutralise en le secouant trop impatiemment des deux bouts...

Quand tous les calculs se sont révélés vains pour sauver et la nature et l'histoire, quand les idéologies et les utopies se sont toutes effondrées en cette fin d'un monde, il ne nous reste que toi et ton Évangile pour nous ressusciter. Avec une main sur la beauté de ce que tu as fait, et l'autre sur la souffrance des hommes, aide-nous à ne pas séparer ce que tu as uni, mais surtout à croire à cette folle Espérance de l'Esprit répandue sur toute chair... sur notre chair qui crie vers toi dans sa désespérante finitude.

Ce monde édifié sans toi est en jugement, et tu nous donnes la terrible mission d'en être le signe. Nous fuyons au désert intérieur comme les prophètes devant cette tâche disproportionnée, incroyable, comme les disciples revenus de la transfiguration, mais toujours aussi incrédules devant la croix plantée dans leur pays réel, et encore plus devant la résurrection annoncée.

Tu reviens vers nous, et nous n'osons y croire, sauf au cénacle fermé de nos peurs, où nous avons immigré de l'intérieur. Ne faut-il pas te chercher dans la cité, depuis que les voiles du temple ont été déchirés ? Délivre-nous de cette fausse espérance à côté, qui fonde la foi sur le non-avenir du monde. C'est pourtant bien de cette chair que tu as fait ton propre corps. Ah ! Félix a bien raison de soutenir que tout devient faussé dans la foi, quand celle-ci perd les traces premières de

l'Incarnation. « De mes yeux de chair, je verrai le Dieu vivant. » Babylone sera sauvée...

... Bon, mon gars, il te faut redescendre de ce Thabor, se dit Pierre tout transi après ce long arrêt... Michel doit être arrivé.

[207]

Cette seule pensée le ramène encore à Félix. Les toutes dernières notes personnelles font allusion plusieurs fois à Michel. Pierre en est un peu jaloux... et plus encore curieux d'en savoir davantage. D'où son pas accéléré sur le chemin du retour.

Le soleil venait de tomber derrière la montagne et le froid se faisait plus mordant. Il ne restait plus rien du décor lumineux et vibrant des dernières heures. Nous sommes les fils d'une violente nature avec ses passages abrupts du plus tendre au plus rude, du plus exaltant au plus déprimant ... mais c'est bien notre fibre... il faut s'aimer comme ça ... D'ailleurs, toi aussi, Seigneur, tu n'as pas ménagé tes paradoxes : perdre sa vie pour la gagner, bienheureux ceux qui pleurent, « simple comme une colombe et rusé comme un serpent », glaive et paix, croix et résurrection... silence du désert et clameur de la fin du monde.

Mi-triste, mi-badin, Pierre se faisait ces réflexions crépusculaires, sans doute comme les disciples, en descendant de la montagne de la Transfiguration.

Je supporte mal cet entre-deux des soirs d'hiver. Ils décolorent tout, au point de vous rendre étranger l'environnement le plus familier. L'or vire au plomb, dans votre regard qui se peuple d'ombres grises, un peu comme ces érables dont les bras ne chantent plus leur joie de neige et de soleil. Seule votre chaude haleine semble maintenir le battement de la vie, pareille au souffle ténu de l'Esprit que le prophète a tout juste senti, dans la nuit de son épreuve. Recru de fatigue, Pierre traînait la patte en rasant les murs de l'immense remise, en face de l'édifice central de la Fraternité. Il s'était ainsi replié sur lui-même au rythme de la nature, tout en laissant glisser entre ses cils givrés un regard soudainement consolé par sa connivence avec la vie de la terre. Rare accord chez Pierre, lui qui mène une existence hachée, toujours par à-coups... sous prétexte de disponibilité. Notre tradition spirituelle n'a pas rapproché, sans à propos, prière et respiration. L'Âme, comme le cœur, vit du rythme de ses battements. C'est ainsi que les citadins retrouvent

un peu de leur intériorité et même le goût de Dieu, quand ils accordent davantage leurs pas aux battements de la vie, fût-ce celui du jour et de la nuit. Pour l'avoir oublié, la ville n'est plus humaine... elle n'a [208] plus de cœur qui bat. Des vingt-quatre heures en onde et en dépannage, aucune ne rythme vraiment les pas, sauf aux heures de pointe où la communauté semble vouloir se refaire, mais vainement car elle chavire en cohue exaspérée. Peu à peu, la vie intérieure finit par connaître le même encombrement qui ne laisse bientôt plus d'espace et de temps pour la moindre intimité. Stress à la fois du corps et de l'âme.

Pierre se dit ces choses avec mauvaise conscience, car il a le privilège de retrouver son souffle au moins une fois de temps en temps ; même s'il ne ménage pas sa monture quand il reprend ses folles chevauchées dans les rues de la ville. Mais tiendrait-il le coup s'il n'en était pas ainsi ? Les enfants, par exemple, nous obligent à un certain rythme, à cette gratuité de la tendresse. Lui, personne ne l'arrête, personne ne « l'engueule » quand il rentre à une heure du matin, cinq soirs d'affilée.

En levant les yeux, Pierre aperçoit Michel qui fait les cent pas devant la Fraternité. Tiens, il est encore en ville celui-là... une marche fébrile, pressée, impatiente, comme s'il attendait un autobus en retard... mais il a peut-être de bonnes raisons ?

- On se la coule douce, lance Michel en le voyant glisser lentement sur la neige.

- Il y a ceux qui théorisent sur la libération du corps, et ceux qui la vivent, ironise Pierre.

Pressent-il une autre confrontation du fils aîné et du fils prodigue ? Mais il se trompe. Le départ du Père peut porter la grâce de rassembler les fils dispersés. C'est là un des plus mystérieux croisements de la nature et de la grâce, même si ce n'est pas toujours le cas.

Michel serre très chaleureusement la main de Pierre et l'aide à déposer son attirail à la porte de la maison de Félix, à deux pas de la Fraternité.

- Le père Émile m'a remis l'enveloppe que tu lui avais donnée avant de partir en excursion. J'apprécie cette délicatesse de ta part. Tu sais quelle hâte j'avais de lire l'adieu que Félix m'a adressé...

Pierre reste silencieux un moment, puis se dit au fond de lui-même qu'on trouve sa joie, sa tendresse, dans celles qu'on partage avec les autres, dans celles qu'on gagne sur son amour-propre, sur ses envies, sur son égoïsme. Le rapport privilégié de Félix et de Michel a [209] rejailli en lumière dans sa propre vie. Le fils aîné de la parabole ne s'est pas irrémédiablement éloigné de la fête !

- J'ai lu sa lettre au moins trois fois. Si tu savais comme elle vient à point nommé dans ma vie... mais j'hésite à t'en parler.

- Il y a des moments comme ça où l'on ne peut plus douter de la Providence... où Dieu te prend par la main... Le Verbe se fait chair dans le plus physique, le plus matériel de ton existence. Tu me fais me rappeler un moment de grâce que j'ai vécu, il y a quelques années... Je n'avais pas vu ma mère depuis plusieurs semaines et je m'en voulais un peu, car elle se sentait bien seule depuis le départ de son Raoul. On venait d'annuler une session de pastorale. Alors j'ai sauté sur le téléphone : « Maman, je m'en vais dîner avec toi et j'ai plein de temps pour causer. » On s'est mis à table. On n'en est sorti qu'à trois heures de l'après-midi. Ce que jamais, jamais, tu m'entends, on n'avait fait dans toute l'histoire de la famille. Elle m'a parlé de sa vie de femme pour la première fois. Et j'avais honte d'avoir ignoré aussi longtemps toute cette part singulière dans la vie de cet être que j'avais confiné à son rôle de mère. Moi aussi, je lui ai parlé de ma vie personnelle si bien cachée sous le masque du petit personnage que j'étais déjà devenu. Moi aussi, je m'étais enfoui dans mon rôle... On a fait le tour de nos histoires, de nos mystères. Eh ben ! crois-le ou non, c'est au soir de ce même jour qu'elle a été tuée par une auto en revenant de l'épicerie du coin. On s'était dit le plus bel adieu qui soit...

Moi, j'ai toujours peur d'abuser de ce genre d'événement qu'un certain providentialisme arrache à Dieu qui s'est révélé plus discret dans

l'Évangile au quotidien. Comme si on ne pouvait être croyant sans connaître ou vivre l'exceptionnel, l'insolite, le miraculeux. Ton intuition du Dieu caché m'apparaît de plus en plus juste. Mais en même temps, je crois aussi dangereux le doute systématique face aux signes plus explicites que l'Esprit nous fait à un moment ou l'autre de la vie. À trop médire du providentialisme d'hier, on en arrive à ne plus croire à son action dans l'histoire. Les nouveaux procès de la résurrection de Jésus, intentés par une certaine théologie à la mode, me semblent en être l'aboutissement. Je [210] soupçonne là une sorte de refus, d'incroyance face au scandale de la présence charnelle de Dieu. Vois comment tour à tour sont évacuées de la foi la présence réelle, la résurrection de la chair, la divinité du Christ. Tout cela n'est jamais avoué ouvertement. On sait bien gommer son incroyance, on brouille les traces, même à ses propres yeux, par des logiques savantes et subtiles qui laissent Dieu à la porte de sa propre maison. Les simples croyants, eux, savent mieux traverser leurs images pour rejoindre le Vivant au milieu d'eux. Ils restent des veilleurs à l'affût de Ses signes. Signes que les nouveaux raisonneurs ne savent plus percevoir, tellement ils en sont encore au vieux rationalisme qui a asséché spirituellement l'Occident.

Il n'est pas surprenant, alors, que les chrétiens retournent aux miracles pour sentir la proximité du Dieu invisible, cette présence réelle de Jésus, cette affectivité de la foi, ce quotidien de la grâce qu'un certain purisme théologique met en veilleuse. On fait ainsi des théologies en l'absence de Dieu, comme les sciences dites humaines ont fait des anthropologies en l'absence de l'homme, Le salut dans l'absence de salut, quoi ! Résultat d'une enfilade d'évacuations des traces de Dieu, d'abord dans la nature, puis dans l'histoire, puis dans la vie courante jusque dans ses profondeurs sacrales, pour bientôt définir l'Eucharistie et la Résurrection comme une absence.

Cette théologie critique s'attarde à des culs-de-sac que même les sciences humaines cherchent à dépasser, parce qu'on se rend compte qu'une telle démarche a débouché sur le désespoir politique le plus paralysant qui soit. Le culte idolâtrique du soupçon dévore ses adeptes. Ils ne croient plus à la justice, sous prétexte qu'elle cache toujours un ressentiment ; à la charité, parce qu'elle ne serait qu'un camouflage de la volonté de puissance ; à l'éthique, parce qu'elle ne serait qu'expropriation de la libre conscience ; à l'espérance, parce qu'elle est une

fuite des incertitudes ; à l'éternité, parce qu'elle efface la finitude ; au désintéressement, parce que n'existe chez l'homme que son propre désir-plaisir, philosophie du dernier « chic », proclamée par des bourgeois dits radicaux... en toute sécurité.

Chacun s'installe ainsi dans son labyrinthe souterrain, où la voix des autres ne l'atteint plus, pensant [211] par-là découvrir seul sa propre lumière, mais c'est pour n'y trouver qu'un vide anonyme. Cette prétendue lucidité se fait bientôt implacablement destructrice : « Nous nous voyons trop bien pour nous aimer. » Merleau-Ponty avait prédit, il y a longtemps, ce « pourrissement de l'histoire occidentale ». Et dire que des théologiens y traînent leur foi... comme si le Christ n'était pas sorti de la caverne des ombres, du tombeau de l'absence et de la mort.

Là où on s'attendrait à rencontrer un lieu, sinon un espace de résurrection, cette logique de l'absence n'offre que la paix vide d'une nécropole. Tout ce qui vit, construit, motive, relance est renvoyé aux illusions, car il n'y a que le « manque » qui a du sens. En cette théologie on passe vite de l'absence de Dieu à Jésus absent, et après, à l'Église inutile, à la paroisse insignifiante, aux croyances aliénantes des pratiquants...

- Mon cher Pierre, toi aussi, tu risques de t'enfermer dans ta logique, remarque Michel qui commence à s'exaspérer. Je ne veux pas reprendre notre vieux débat, mais seulement te rappeler que la crise spirituelle de notre vieil ami Félix est grosse de bien des ruptures que tu essaies de colmater un peu trop vite. Notre monde religieux n'est plus la mesure du monde, et cela change radicalement notre façon de vivre la foi, de voir l'Église et sa mission. Ne définissant plus le monde, nous devons apprendre à nous y situer. Dieu en Israël, en Jésus, s'est situé, limité, et nous, nous voudrions nous épargner ce risque en faisant de notre foi le Tout du monde. Comment ignorer qu'à ce tournant de l'histoire, nous voilà en face de plusieurs mondes. « Et nous ignorons selon quelles lois de navigation spirituelle nous accosterons aux nouveaux rivages, quels vents et quels courants nous porteront vers eux. » Jésus n'a jamais tracé des frontières définies à son Royaume. Nous n'en avons pas un canevas préétabli. Pourquoi cet acharnement à faire ce que lui-même n'a pas voulu faire. Le Dieu d'Abraham et de Jésus dégage, avant toute chose, un espace de liberté. C'est la

condition première pour l'accueillir, c'est la première brèche de l'espérance.

- Mais il n'en reste pas là... il nous entraîne vers autre chose.

- J'ai l'impression que tu fuis le plus important. Cet espace, ce manque dont tu médis, se révèle dans la [212] mort. Voilà où Dieu attendait Félix qui, comme toi, n'avait voulu vivre sa foi qu'en plein jour. Il a dû changer complètement son regard. Ce qui lui a fait découvrir l'autre versant de la montagne. Rappelle-toi ce qu'il avait noté comme constante chez saint Paul : vivants, nous sommes voués à la mort, mais Lui, le Christ mort, est vivant... et change ainsi de fond en comble notre destin. Moi, j'ai compris, à travers le drame de Félix, que la mort est au centre du salut de Dieu...

- La mort, poursuit Michel, c'est « l'évidence la plus souvent masquée ou méconnue que rien, dans la succession des temps, ne peut accomplir en plénitude l'aspiration humaine à la justice et à l'amour. Félix, dans ses dernières lettres, s'est attardé plusieurs fois à cette citation de Marc Oraison dans son autobiographie : Tête dure. Ils se ressemblent, ces deux-là. Le déroulement du temps, marqué essentiellement par la mort et l'échec, mène à un ailleurs, à un autrement que l'on ne peut ramener à une politique ou encore aux horizons de la lutte même la plus généreuse. Je t'ai déjà reproché d'avoir « idéologisé » la foi tout autant que tes options politiques.

- C'est peut-être pour cela que Félix s'est mieux reconnu en toi qu'en moi, dès qu'il a vraiment fait face à la mort. Là où l'on ne peut plus éviter de considérer la finitude humaine, là où tout absolu terrestre, historique, politique se brise ou devient un système clos, avoue Pierre d'un air pensif et sur un ton plus amène.

- Alors, tu commences à saisir pourquoi certains d'entre nous, en classe, ne te suivaient pas. Nous nous défiions de tout système exhaustif qui prétend tout expliquer et résoudre dans le temps l'irréductible de l'inquiétude humaine. Nous restions sur notre soif. Que diable ! Vous, les politiques d'aujourd'hui, vous semblez ignorer tout ce qui s'est passé depuis Alexandre, l'empire romain, les croisades, le Roi-Soleil, Napoléon, Hitler, Staline, Franco, Mao, Pinochet, Pol-Pot et qui encore... autant de systèmes clos.

- Oui, mais attention ! ce n'est pas une raison pour ne pas aller au bout de notre finitude, en cherchant à l'amener au meilleur et au plus juste, à l'ailleurs, à l'autre dans la foulée évangélique. Le Dieu de Jésus se loge d'abord chez les assoiffés de justice, chez les plus pauvres. Il y a des retraits, des réserves au nom de la foi [213] qui font le jeu de Machiavel contre la libération des pauvres. Il y a aussi des spiritualités dont l'amande pourrait parce qu'elles ont cru se passer de toute gangue, de toute écorce, particulièrement de toute institution, y compris des structures les plus fondamentales de l'Église réelle.

- Je te le concède sans peine, admet Michel. D'ailleurs, c'est là où tu m'interpelles le plus. Pourvu que tu ne sépares point ce que Moltmann unissait dans un propos on ne peut plus juste : « Donner du pain à ceux qui ont faim dans le monde a pour but de manger un jour son pain avec tout le monde. Si ce n'est pas là le but, ce souci pourrait n'être qu'une nouvelle forme de domination. » Mais est-ce bien là le plus décisif de l'Évangile ? Marc, Matthieu, Luc ont rapporté le miracle de la multiplication des pains en soulignant, sans trop s'y attarder, ses prolongements ambigus dans la tentative de faire de Jésus un chef politique. Ce n'est que dans l'Évangile plus tardif de Jean que cet événement a pris son sens véritable. « Je suis le pain qui est descendu du ciel. Alors les Juifs récriminaient contre lui : Cet homme-là n'est-il pas Jésus, fils de Joseph ? Jésus reprit la parole : Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire vers moi, et moi, je le ressusciterai au dernier jour... Celui qui croit en moi a la vie éternelle... celui qui mange ce pain-là ne mourra pas. »...

Voilà le scandale ! On ne quitte pas Jésus, en grand nombre, parce qu'il se fait pain à partager, mais parce qu'il se dit de Dieu, un avec le Père, et capable, en nous donnant pain et foi, de vaincre la mort, de nous ressusciter.

Vient un moment où tout se joue dans la rencontre gratuite, inespérée, inattendue entre la foi la plus nue, la plus risquée et la Promesse du salut de Dieu dans la Résurrection. Dieu en Jésus se fait pain pour cette faim... fin, si tu me permets de jouer sur ces mots. Cette foi n'est pas à la remorque de nos évidences, ni à la foire des miracles, fût-ce celui de la multiplication des pains que le peuple et peut-être davantage les disciples ont voulu transformer en politique. Il faut aller bien

plus creux pour être capable du cri « Sauve-nous, Seigneur ! » et pour saisir un peu le sens, le mystère de la pitié de Dieu... pour y croire aussi. Alors on comprend que ce monde [214] toujours déchiré, en mal de libération, n'est pas voué à la mort, et cela à cause du merveilleux et indéfectible salut de Dieu. Depuis la Pâque du Christ, nous savons que derrière les pires misères humaines, il y a cette grandeur, cette grâce, cet amour de Dieu plus fort que la mort.

- Je te suis très bien, Michel, sur ce terrain. C'est ce que je me disais tantôt dans le silence de la montagne. Peut-on goûter, aimer, respecter, lutter, croire à la vie et à sa beauté, si la mort vient tout balayer irrémédiablement, s'il n'y a pas de printemps au bout des feuilles mortes sous la neige ? Certains disent que l'individu meurt, disparaît, mais que la vie continue et que cela leur suffit. Moi, je ne le pense pas. Il n'y a de bonheur que si l'on est partie prenante de la victoire de la vie sur la mort. Le goût de la vie vient du salut et du goût de Dieu. Voilà la façon évangélique de voir les choses... son scandale aussi, tout autant pour le croyant en Jésus-Christ que pour celui qui l'ignore ou n'y croit pas. Je me disais tantôt, avec un alléluia aussi têtu que joyeux : tu as, toi, un avenir, et avec toi, les êtres que tu aimes, et avec nous, cette nature qui nous enchante, et ce monde qui, si souvent, nous désespère... un avenir de résurrection qui entraîne tout avec lui, avec le premier-né du tombeau...

- Tout cela nous rapproche de la lettre de Félix que je vais te lire. Elle est datée à peine de deux jours avant sa mort. Le vieux lion continuait de rugir encore à ce moment-là, mais c'était sur des accords d'une tendresse réconciliée avec sa révolte.

- Vas-y...

Mon cher Michel,

Mes forces déclinent au point de me donner le pressentiment de t'écrire ma dernière lettre. Pourquoi te consacrer, à toi, les ultimes énergies qui me restent ? Est-ce parce que tu m'as poussé jusque dans mes derniers retranchements, en saccageant mon héritage, mes racines, pour m'entraîner dans ton désert où je me suis retrouvé face à face, corps à corps avec Dieu ?

Combat de Jacob que j'avais peut-être toujours esquivé, tant je n'avais vécu ma [215] foi qu'en plein jour, dans les évidences d'une religion reçue qui va de soi comme l'hérédité, la culture, les biens de famille et quoi encore ! Je n'arrivais pas à me distancer de tout cela, à m'en détacher.

Tu as été le chemin de grâce d'une vérité biblique qui s'était ensablée dans ma pauvre terre trop idolâtrée. Cette vérité brûlante que mon Israël n'a cessé de refouler : « C'est Moi qui suis ta part... tu n'auras pas d'héritage dans leur pays et tu n'auras pas de domaine au milieu d'eux » (Nb 18, 20). J'avais trop accroché de choses au « Cherchez d'abord le Royaume. » L'affrontement de la mort où l'on se retrouve tout nu a fait le reste. Oh ! j'ai crié fort, j'ai résisté, un peu comme le vieil Élie dans le dégoût de son échec, lui qui avait réussi si bien sa mission de prophète jusque-là. « Maintenant, Seigneur, c'en est trop ! Reprends ma vie, je ne vauds pas mieux que mes pères. » Oui, une mort de dépit, un dépit de mort. C'est la grande tentation qui nous guette, nous les vieux, devant un monde qui ne respecte plus tout ce que nous avons tenu pour sacré. Ce que tu as pu me blesser, mon petit Michel, malgré toi... et ce que tu as pu me libérer en même temps... pour la rencontre du Dieu caché qui nous est si cher à tous deux et aussi à Pierre, j'en suis sûr. Nos chemins si divergents nous ont menés au même désert où Dieu nous a parlé au cœur. Quarante jours, quarante nuits avant d'atteindre « la montagne de Dieu ».

Pierre et moi, nous avons fait front commun contre tes doutes, tes questions, tes nouveaux sentiers, sans nous rendre compte qu'ils étaient là aussi dans nos propres vies. Nous ressemblions à ces vieux Romains scandalisés par cet « homme nouveau », le chrétien, qui prétendait se passer de leurs dieux. *Profanum illis omnia quae apud nos sacra*. En refusant les inédits de la génération montante, nous risquons d'ignorer la Bonne Nouvelle qui s'y glisse et la conversion qu'elle appelle.

Je me suis mis à aimer ton goût farouche de la liberté, ton insistance entêtée pour laisser ouvert le Livre saint, et mieux permettre ainsi à l'homme et à Dieu d'avancer l'un vers l'autre, de se chercher, de se découvrir, de s'avouer. Tout cela était pourtant dans ma théologie spirituelle la plus traditionnelle. Je pense à cette belle prière d'Augustin : « Autant que je l'ai pu, autant que tu m'as donné le pouvoir, [216] je t'ai cherché ; j'ai désiré de voir par l'intelligence ce que je croyais, et j'ai beaucoup étudié et travaillé. Seigneur, mon Dieu, mon unique espérance, écoute-moi ! Ne permets pas que par lassitude je cesse de te chercher, mais fais que je cherche ardemment ta Face. Donne-moi la force de chercher, toi qui m'as fait te trouver et qui m'as donné l'espoir de te trouver de plus en plus. »

Il me semble que notre propre aventure de foi devrait nous inciter à revoir notre style d'Église. Il est de ces vieux chrétiens qui au nom de la plus étroite orthodoxie veulent enfermer l'Église dans la lettre. « Tu touches à des habitudes, à des pouvoirs et à des droits acquis pour rappeler aux hommes les risques de cette liberté intérieure pourtant au coeur de l'Évangile, et voici que des cris s'élèvent au nom de Dieu et de la morale. » J'ai médité cette remarque que tu avais tirée de Sullivan. Je l'ai retrouvée dans d'autres bouches, éloignées de l'Église et mystérieusement proches de l'Esprit. (Il n'a pas fini de nous contourner, celui-là.) Je pense ici à Carl Jung qui disait : « Jésus et Paul ne sont-ils pas les prototypes de ceux qui, faisant confiance à leur expérience intérieure, ont tracé leur propre chemin sans tenir compte de l'opinion publique... des évidences communes et toutes faites ? »

Même un scientifique athée comme Lévi-Strauss nous alerte à sa façon : « La science cherchera toujours à obturer l'une après l'autre les fissures ouvertes au mur de la nécessité et à parachever son oeuvre en même temps qu'elle clôt les murs de sa prison. » Ainsi pouvons-nous par le dogmatisme, la Tradition, le Texte figé, sceller le tombeau du Christ et faire de l'Église une forteresse où l'on combat toute vérité qui ne vient pas d'elle. Une Église qui est née de l'Exclu, des exclus, ne saurait être fidèle à elle-même si elle crée, à son tour, ses propres exclus. Ce serait s'éloigner gravement de Celui qui, au scandale des pharisiens, assis sur la chaise de Moïse mangeait chez les publicains. Il y a peu d'absolu dans l'Évangile : Le Royaume, les pauvres... pour le reste, Jésus a réclamé de l'oxygène pour tout le monde et nous a renvoyés à notre entière responsabilité de faire une cité qui ne soit pas une caricature du Royaume.

Cette purification des brumes trop aimées de mon jour a pris un net profil de crépuscule dans mon [217] dernier combat spirituel. Le Christ y est venu balayer un tas de certitudes qui n'ont rien à voir avec le Royaume. Et toi aussi, tu y as été pour quelque chose...

Mais en même temps, à ton sujet, j'ai vu un éclair qui a lézardé ma paix retrouvée dans la nuit du Mystère... Oh ! rien qu'un moment. Mais je n'ai pu l'oublier. Marc est le seul évangéliste qui rapporte cet instant que je te cite, en te rappelant d'abord qu'il s'est produit à l'arrestation de Jésus au jardin des Oliviers : « Tous l'abandonnèrent et prirent la fuite. Un jeune homme le suivait, n'ayant qu'un drap sur le corps. On l'arrête, mais lui, lâchant le drap, s'enfuit tout nu. » (Mc 14, 50-52)

Je t'ai vu alors, comme dans un rêve. Michel a dépouillé la foi de tous ses oripeaux... et même du dernier drap qui couvrait sa nudité... et le voilà qui fuit le Christ. J'ai résisté à ce jugement sur toi. Freud nous a si bien

montré les travestissements de nos rêves. Je projetais sur toi ma propre fuite face à l'heure de Dieu, face à la mort qui nous amène à notre ultime vérité. Aujourd'hui, je reviens à toi et à ce rêve. Ne te concerne-t-il pas aussi ?

Je me demande si ta démarche critique ne couvre pas ta tentation de fuir. Oh ! tu sais... c'est avec tremblement que je te pose cette question qui a l'air d'une pression indue pour te forcer à entrer dans mon camp, dans notre camp. Mais cette interrogation s'est faite de plus en plus irrépressible chez moi. Tu as choisi les théologiens les plus critiques. Or, je constate chez eux, dans leurs derniers écrits, un éloignement grandissant des paroles crues de l'Évangile. Sous prétexte de défoncer la lettre, ils en viennent à n'avoir que de très rares allusions au Texte inspiré lui-même, pour bientôt ne se mobiliser que sur leur propre parole, dans un système de compréhension de la vie et de la foi dont ils sont les seuls à posséder les clefs. En tout cas, je suis sûr que la plupart des chrétiens auront peine à reconnaître un peu de leur foi en eux.

Quarante ans de pastorale au milieu de ces chrétiens m'ont appris qu'ils savaient d'instinct... ou de cet instinct de l'Esprit... capter le Message derrière des symboles, des images, des rites qu'une certaine pureté théologique voue aux sales ornières de la superstition et de l'aliénation, entretenues par une Église qui n'aurait pas su faire le ménage en elle, [218] trop contente d'asseoir son pouvoir sur cette religion populaire dite infantile, déiste, cléricalisée. Mais moi, je crains davantage une pureté sans histoire, un levain sans la pâte. Ce n'est pas là le Dieu de la Bible et des Évangiles. Le Dieu caché, on le trouve dans l'épaisse histoire de nos « hommeries ».

Je sais que tu es au seuil d'un choix important dans ta vie. Je n'ai ni le droit, ni la volonté, ni le goût de te téléguider. Convaincre, en ce domaine sacré de la liberté et de la conscience, c'est essayer de vaincre l'autre. Dieu m'en garde !

Tu portes toutes les angoisses de ce temps, et le meilleur de ses aspirations ; tu portes aussi la grâce toute neuve, et unique, de ta génération spirituelle. Tu veux une Église autre, décléricalisée, laïque... moins tributaire de la culture passée et surtout de la chrétienté, une Église plus dégagée des idéologies politiques. Tu ne te reconnais pas dans le héros social qu'est le prêtre de Balzac en version moderne chez Pierre. Tu tiques devant le curé de campagne de Bernanos, sorte de héraut mystique, chapelain quand même de la chrétienté triomphale dont tu vois chez moi un certain rejeton. Serais-tu plutôt de la race de ce Zénon, anti-héros séduisant qu'a dépeint avec tant de grandeur et de couleur Marguerite Yourcenar ? « Est-il plus beau dessein ou plus riche tombeau ? » Dans *L'oeuvre au noir*, Zénon vit

passionnément son errance avec une indéniable dignité, sans jamais céder à la facilité. Et il finit par se réfugier dans la coulisse, derrière la tapisserie, pour mieux stigmatiser la comédie humaine et ses projections dans le ciel absurde des dieux... d'un Dieu aussi faux qu'illusoire. Y a-t-il là, dans cette réserve la plus totale, un espace où peuvent se rencontrer l'homme vrai et le Dieu vrai sans s'exproprier l'un l'autre, comme tu en faisais le pari dans une de tes dernières lettres ? Ce monde qui meurt... est peut-être au seuil d'un nouvel âge... même s'il est encore enfoncé dans un désert semblable au premier Exode. Cette situation prophétique commande, selon toi, un commencement radical.

Le Zénon de Yourcenar nous fait y penser sur son versant de lumière, qui hélas ! bascule à la fin sur l'autre face, celle d'un noir nihilisme où tout avenir de la Personne est effacé par la mort. En témoigne le rejet à peine voilé des « trois impostures » : la juive, la chrétienne, la musulmane qui auraient en commun [219] l'illusion de la transcendance, particulièrement celle de la Personne, tant chez Dieu que chez l'homme. Le cosmos indifférencié des religions orientales séduit Yourcenar et son Zénon, mais c'est sur le fond d'un avenir sans visage d'abord, puis bientôt sans fondement réel. Toujours cette dérive que je ne comprends point, surtout quand je la retrouve chez ces théologiens qui singent pareil déclassement de notre propre identité. Ainsi s'estompe le plus spécifique de notre foi chrétienne : cette résurrection de la chair en personne, de la personne en chair, dans la Pâques du Christ et la nôtre à sa suite, au creux d'une histoire personnalisée par la rencontre mystérieuse du Dieu gratuit et de l'homme libre.

Comprends-moi bien, Dieu peut emprunter d'autres voies, comme celle du bouddhisme par exemple, comme celle encore plus désarçonnante d'une honnête bonne volonté qui ignore ou combat même toute religion. Mais est-ce une raison pour sous-estimer ce que nous avons de plus précieux dans notre propre foi ? Je n'arrive pas à écarter d'un revers de main, comme nous y incitent tant de voix à la mode, cette touche chrétienne de la transcendance de la Personne, comme si elle n'était qu'un produit culturel contingent. Il est étrange, à ce compte-là, que la vie sans visage vouée à la mort chez certains, entraînée dans un avenir cosmique innommable chez d'autres, ne soit pas traitée elle aussi comme un produit culturel tout aussi contingent. Et nous voilà dans la confusion la plus insaisissable... tout près du rien. Ce que Pierre appelle ironiquement : le salut dans l'absence de salut.

« Y aura-t-il encore de la foi sur terre quand le Christ reviendra ? » Cette question a été l'éclair de feu qui revenait sans cesse me brûler dans les dernières secousses de mon insomnie spirituelle. J'en suis sorti comme

Jacob, titubant, mais sûr comme jamais du salut de Dieu en Jésus-Christ. Peut-être ma démarche va-t-elle éclairer un peu ton propre choix sans pour cela le téléguider. Je t'avertis, elle est étonnante de simplicité et de naïveté comme la foi que j'ai partagée toute ma vie d'abord avec ceux de ma lignée de chair, puis avec ceux de ma lignée spirituelle, mes paroissiens. Je vais t'en parler dans des termes et à travers une identité qui, je le sais, te rebutent. Tu entendras ici un langage de clerc, celui qui est peut-être le plus collé à ma peau.

[220]

Dieu commandait à Élie de refaire le même chemin. J'ai accepté ce genre de défi où l'on craint de revenir aux mêmes ornières, de tourner en rond. Au premier regard, ce n'est pas glorieux ni très prometteur de refaire le même chemin où rien ne peut plus nous étonner. Pourtant, n'est-ce pas ce qu'ont fait tous nos prédécesseurs dans la foi en cherchant de nouveaux signes de la Promesse dans la mémoire vivante de ce que le Dieu caché a accompli dans leur propre histoire. J'ai consenti à reprendre le sentier le plus usé de ma vie, celui de mes pas de clerc invétéré.

Je suis un clerc, de cette race maudite, contestée, à laquelle on ne cesse d'associer l'idée de trahison, au point d'en faire une référence universelle pour toutes les impostures, les faillites et les saletés de l'histoire. Incarnation du pouvoir tantôt déifié, tantôt « démonisé ». Par ces renversements si fréquents tout au long de la Révélation - Sarah la stérile qui enfante, Jacob le cadet choisi contre la règle, David le fragile petit dernier, Marie porte d'entrée du Christ dans un univers patriarcal - le même Dieu a voulu s'en remettre, en plus de la lignée du sang, à cette lignée spirituelle de clercs-pasteurs. Il a suscité des prophètes pour les surveiller, les contester, les convertir. Il est passé à côté d'eux très souvent pour se faire entendre. Aujourd'hui, il suscite d'autres ministères, et qui sait ? un nouveau laïc qui marquera une Église autre dont tu seras peut-être un artisan selon la voie que l'Esprit t'indiquera. Sans compter cette révolution montante de la femme que nous tardons tant à reconnaître comme un des signes des temps, parmi les plus percutants de cette époque. Aurions-nous oublié que Marie a été la seule croyante indéfectible de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, jusqu'au cœur de la Pentecôte où le grain s'est fait centuple. C'est à ta génération que l'Esprit fait pareil cadeau.

Mais revenons à mon vieux sentier de curé, celui que la littérature évoquée plus haut a vilipendé tant et plus. Ses seuls prêtres sympathiques étaient tous pourfendeurs, sinon très distants, de l'Église telle qu'elle était. Cette Église de curés qui font carrière dans l'Évangile. Cette Église de pratiquants pas meilleurs que les autres. Cette Église de coutumes, de rites

venus d'un lointain passé dit éculé. Cette Église engoncée dans un conservatisme indéracinable. [221] Cette Église qui a pu rendre hier quelques services, mais au prix inacceptable d'une obéissance infantile. Que peut-il sortir de ce Nazareth en retrait d'un monde qui a repris en main son histoire ?

Cette Église doit mourir, nous répète-t-on. J'en connais trop bien les péchés et son lourd dossier historique pour me fermer l'oreille à cette clameur du dehors et aussi du dedans. À la limite, j'accepterais que l'Église cléricale meure un peu comme le judaïsme au sein des premières communautés chrétiennes, si tu m'accordes cette analogie. Mais a-t-on rayé pour cela l'Ancien Testament ? Tu vois... je ne vous fais pas une belle jambe. Du vieux et du neuf dont parle Jésus, nous sommes sans doute surtout du premier. Et je sais que nos terrains de fabrique ne sont pas très prophétiques, en bien des endroits en tout cas. Mais les paroisses avec leur curé et leurs poignées de fidèles restent le tissu de base de l'Église. Une Église du tout-venant, une Église qui a pignon sur rue, une Église des simples, une Église offerte à l'errance des anonymes, où tant bien que mal on essaie de faire communauté, de prier ensemble et de servir le milieu. Là, des pauvres hommes comme moi tentent d'aider des croyants à lire leur vie, à la vivre comme une parabole d'Évangile. Il arrive même souvent que des fidèles y croient plus que nous. La Parole finit toujours par passer à travers nos âneries que je ne bénis pas, loin de là. Nous sommes même, nous les clercs, des signes à rebours de la force de la grâce. Si elle passe à travers nous, à plus forte raison, fera-t-elle son chemin chez tant d'êtres bien meilleurs que nous.

Nous avons ce sentiment, presque à demeure, de décevoir et les hommes et l'Esprit. Et pourtant, nous sentons que le Seigneur tient à nous... et les fidèles aussi. J'ai vécu passionnément l'aventure du sacerdoce, en trouvant sans cesse du neuf dans le vieil Évangile redit et relu tant de fois, dans les événements souvent les plus humbles de l'existence des miens. Le Seigneur m'entraînait plus qu'il ne me commandait, et moi, j'essayais de faire de même avec eux. Parfois, certains me traitaient un peu comme un vieux domestique qu'on fait passer par l'escalier de service. Pourquoi m'en offusquer, puisque Jésus lui-même s'est voulu serviteur. Je rugissais intérieurement devant ceux qui faisaient de moi un sorcier de rites magiques, toujours en me disant [222] que la mèche fumait peut-être encore au fond d'eux-mêmes. Que de fois, j'ai été coincé entre divers groupes, diverses tendances, surtout ces derniers temps où l'Église s'est multipliée en plusieurs familles spirituelles qui, chacune, prétendent avoir le bon pas évangélique. Je me suis demandé aussi, très souvent, si ce que je faisais ne cachait pas, ne bloquait pas ce que Dieu voulait faire.

Mais si tu savais, mon cher Michel, la joie que j'ai eue d'être prêtre en ce lieu où l'on célèbre les petits et grands moments de la vie. Chaque baptême était une fête renouvelée. Je me sentais proche de Jésus, dans cette Église de base qui nous accueille tous, sans exception de personne... le premier mort qui entre... le premier gueux qui passe... le riche à interpeller... le pauvre à libérer... le conjoint trahi... le jeune en quête d'un sens à sa vie. Oh ! j'ai aussi bien souffert de voir un jour les fils se disperser loin de ce lieu de ma vie et de ma foi. J'ai hurlé ma peine. Mais maintenant, je m'en remets à l'espérance de la semence, comme bien des parents chrétiens d'aujourd'hui. Cette foi, cette Église ne mourront pas... cette vocation non plus.

Le Dieu de Jacob et de Jésus tient toujours à la vocation de clerc-pasteur, comme à un des repères de l'Église réelle, de son Évangile au quotidien. Pour longtemps, si j'en juge par la longue foulée de notre tradition multimillénaire, il y aura à la base de l'Église cette lignée spirituelle de clercs-curés-pasteurs, à côté ou plutôt avec les autres lignées de la transmission de la foi. Dans ma dernière épreuve où tant de choses se sont détachées de moi, et surtout de ma foi, je me suis rendu compte que je ne retrouverais pas mon chemin vers Dieu sans passer par cet ancrage bien concret de ma condition de pasteur.

Lignée, filiation, vocation : voilà des vocables qui ont peu de résonance dans ta génération, mon cher Michel. Vous mettez en cause le rôle des rôles, et encore plus l'idée de lignée. La paternité et la maternité ne seraient que des fonctions transitoires. Je crois que c'est une des erreurs les plus graves de cette époque. On y désapprend les rapports étroits entre les relations longues, le mûrissement personnel, le sens de l'histoire, et même la conscience de soi qui ne peut exister en dehors d'une même expérience remise cent fois sur le métier. Ce sont nos [223] rôles les plus humbles qui nous plantent le mieux dans la vie, qui nous « situent » dans le monde, y compris dans la foi. On est autant fait par ses enfants qu'on les a faits soi-même. Il en va de même de la relation pastorale curé-fidèles.

Tout cela pour te dire que j'ai retrouvé mon chemin à la lumière de la foi de mes paroissiens, de mes expériences avec eux. Un jour, j'avais fait mon sermon sur l'action de grâce qui devait enfin remplacer la prière de demande, ce maquignonage mesquin de la grâce de Dieu. J'étais jeune prêtre. À la sacristie, après la messe, une paysanne est venue droit sur moi. Je la vois encore, le doigt levé, tremblant mais décidé, et surtout avec le regard de feu du prophète Jérémie : « Monsieur l'abbé, un jour viendra où vous serez acculé au mur, et vous ne direz plus du mal de la prière de demande, du négoce avec la pitié de Dieu, de la foi qui saigne avec les bles-

sures de la vie, de l'espérance qui passe par le désespoir et la révolte contre la mort... vous avez bien peu souffert encore... n'en dites pas plus que ce que vous vivez vraiment... » C'est avec des paroles comme celles-là que le Seigneur m'a sans cesse réaligné sur la vie réelle, l'Église réelle... jusqu'à ma dernière épreuve. J'ai vite compris la très juste remarque de Bernanos dans *Le journal d'un curé de campagne* : « Quand le Seigneur tire de moi une parole utile aux âmes, je la sens au mal qu'elle me fait. » À plus forte raison, ces paroles de mes « hommeries » qui trahissaient l'Évangile et la foi des simples... cachée aux savants et aux sages.

Je me suis souvenu aussi d'une autre expérience encore plus cuisante, mais combien près de ma détresse en quête de la tendresse de Dieu. Une de mes paroissiennes que j'aimais beaucoup était en train de s'exténuer, et même de laisser sa vie dans le soin qu'elle accordait à sa mère de quatre-vingt-dix ans. La vieille dame, de plus en plus malade, irritable et dépendante, s'entêtait à refuser d'aller dans un centre d'accueil sûrement mieux équipé qu'à la maison. On me demande alors d'intervenir, comme dernier recours, auprès de la malade quasi impotente, mais assez lucide pour jouer très habilement, et parfois durement, avec les sentiments de sa fille. L'épreuve de l'une et de l'autre devenait pratiquement insurmontable. C'était le cul-de-sac, et il fallait réagir avec fermeté.

[224]

Alors j'ai fait une chose dont je me suis repenti tout le reste de ma vie. J'ai dit à cette vieille dame, qui ne pouvait tout de même pas changer l'orientation de son arbre à quatre-vingt-dix ans : « Madame, vous allez vous présenter bientôt devant Dieu. Comment y serez-vous reçue, après avoir risqué de tuer, ou peut-être même, après avoir fait mourir votre fille cardiaque, à qui vous avez donné la vie ? Votre fille qui vous soutient corps et âme depuis vingt-cinq ans pourrait bien en crever, si vous persistez dans votre entêtement. *C'est un péché grave que vous commettez là.* » Aussitôt lâchée, cette dernière phrase m'est apparue monstrueuse. Je coinçais sa conscience dans le jugement le plus terrible qui soit, parce qu'il décrète le rejet de Dieu : « Ils ne t'ont pas condamnée, moi non plus je ne te condamne pas », disait Jésus à la femme adultère, après avoir confondu les pharisiens de tout poil. Le silence de la vieille dame me dévisageait, comme s'il me disait : « Que savez-vous du jugement de Dieu ? Ne vous a-t-il pas envoyé pour pardonner, même si vous ne comprenez pas. Ses voies ne sont pas nos voies. Et ma conscience ne se ramène pas à votre morale. Même si ton cœur te condamne, Dieu est plus grand que ton cœur. » Ces paroles muettes ont rejailli, ces derniers temps, comme une source dans le limon de ma désespérance face à moi-même, face à mon peuple qui a dé-

serté massivement l'Église, et surtout face à Celui que je craignais comme un juge impitoyable, même si j'avais été avant tout ministre de son pardon toute ma vie. On ne communique la tendresse de Dieu que par ses propres blessures.

Cette vieille dame, sa fille, me ramenaient ainsi au coeur de l'Évangile, là où se sont rencontrées en Jésus la détresse humaine et la tendresse de Dieu, sur le chemin d'une résurrection que seul l'Esprit peut faire surgir à son heure. Ainsi, Dieu ne pouvait revenir chez moi si je m'enfermais dans ma dernière épreuve. Mourir, c'est ouvrir la porte qui laisse entrer Dieu dans notre plus intime blessure qu'il a faite sienne par la croix.

À trop prendre ses distances, on finit par ne plus croire à l'étreinte possible.

Je pense que c'est là la fine pointe de ton propre drame spirituel, mon cher Michel. Nous nous y rejoignons par des voies opposées, mais c'est pour y [225] découvrir ensemble que nous sommes faits inséparablement d'absence et d'étreinte, à l'image de Dieu lui-même. Ce battement fondamental de l'aventure humaine et de la foi nous aura éloignés pour mieux nous rapprocher au même rendez-vous que les croyants de Russie expriment si bien en se saluant les uns les autres à Pâques : *Christ est ressuscité*.

À Dieu, Michel

Félix

[227]

TEL UN COUP D'ARCHET. Récit.

VII

Épilogue

**UN AUTRE TE PASSERA
LA CEINTURE...**

[Retour à la table des matières](#)

[228]

[229]

I

La fraîcheur du soir entrait dans la chambre avec le parfum des premières fleurs de l'été. À la fenêtre, un magnifique érable bruissait, frissonnait de toute sa nouvelle chevelure qui, dans la brise du crépuscule, mêlait son vert tendre à l'ocre rosé du soleil couchant. Une de ces heures où tout le monde a une âme. L'église, tout à côté, veillait silencieusement sur le centre de la ville apaisé, ses vitraux tournés vers le dedans, étrangers aux agitations du jour, mais évoquant dans leur clair-obscur le buisson ardent de prières intimes, offertes au feu de l'Esprit. Frémissement qui ne cesse de se répandre en ces temps de désert où de plus en plus d'êtres redécouvrent la joie de la vie intérieure. Le poème d'amour de Rilke convient bien à cette rencontre de l'âme et de Dieu : « Mais tout ce qui nous touche, toi et moi, nous réunit ainsi qu'un coup d'archet. » Dans cet accord, l'âme trouve sa propre musique... et cette paix que le monde ne peut lui donner. Oh ! ce n'est pas pour en émigrer, mais plutôt pour l'entraîner dans cette brèche d'horizon libéré. Une espérance qui passe le mur....

Voilà ce qui habitait ce long moment de silence entre Pierre et Michel après les salutations d'usage, les dernières nouvelles échangées, les projets de vacances que chacun caressait.

Quelques mois ont passé depuis la mort de Félix. Pierre se prépare à célébrer son vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce, et Michel est venu le rejoindre pour s'associer à la fête... et aussi pour lui dire où il en est.

- Je travaille, depuis un mois, à temps partiel, au Centre de réhabilitation. Tu sais, j'en vois de toutes les couleurs... ces grands handicapés pour le reste de leur vie m'empêchent de vivre à la surface de moi-

même. Autrefois, m'a-t-on dit, le Centre recevait des gens plutôt âgés. Aujourd'hui, l'âge moyen des malades est de [230] moins de trente ans. Ils sont pour la plupart victimes d'accidents (surtout de motocyclette), ou bien des loques humaines brûlées par la drogue. Fait ahurissant entre tous : ils se suicident, presque en majorité, dans les cinq ans qui suivent leur sortie du Centre...

- J'ai bien peur que ce problème ne s'élargisse à la démesure de la crise qui nous tombe dessus. On n'est pas prêt à y faire face. Trente ans de prospérité, de confort, sur une base aussi large dans les sociétés occidentales, c'est un phénomène sans précédent, nous disent certains historiens. On est bien mal préparés pour affronter des échecs aussi inattendus. Derrière les grands embarras matériels, il faudra de profondes ressources spirituelles pour se reprendre en main et retrouver la foi, l'espérance d'un nouveau départ. Plus d'efforts pour des résultats plus modestes, comme disait si bien Félix. Mais surtout, une force d'âme pour surmonter l'épreuve. Celle-ci ne fait pas partie des récentes philosophies du bonheur.

- Ouais... je comprends mieux comment et pourquoi la mort a été, chez Félix, et aussi pour nous à travers lui, le lieu décisif des questions les plus cruciales, le lieu du croisement de nos aventures spirituelles. Ces suicides qui m'obsèdent m'ont amené à m'interroger sur l'érosion des ressources spirituelles dont tu parlais tantôt. Je voudrais faire un choix de vie en conséquence... J'ai la conviction que c'est là une tâche majeure pour ces temps difficiles qui s'annoncent.

- Et tu en conclus... ?

- Le sacerdoce...

- Tu pourrais vivre ces tâches spirituelles dans une démarche de laïc ? Ta façon de voir la foi, l'Évangile, l'Église va plutôt en ce sens...

- Oui, c'est vrai... Mais je ne songe pas au sacerdoce parce que je ne crois plus aux moyens profanes, telles ces thérapies psychologiques qui prétendent répondre à des défis de plus en plus spirituels. Il y a bien des formes d'engagement laïc dans la vie séculière comme dans l'Église, favorables à ce genre d'investissement d'âme et de foi. Ma pente première n'est pas cléricale... tu le sais ! Je n'ai pas le goût d'être un « curé. » Bien sûr, j'ai commencé de dépasser mon allergie pour ton monde pastoral... et mes critiques sans nuances, sans empathie.

[231] Je dois admettre qu'une Église autre est déjà en marche, sur des nouvelles pistes de ministères et d'expériences chrétiennes plus riches, plus diversifiées. Je ne suis pas venu aux études théologiques sans qu'il y ait eu quelque fondement... sans que certains signes m'y eussent attiré.

- Mais ce n'était pas forcément le sacerdoce ministériel que tu visais, à ce que je sache.

- C'est encore vrai.

- Et alors...

- Comment t'expliquer ? Je n'y arrive pas moi-même. Quelque chose... Quelqu'un travaille au fond de moi et me tire dans cette direction. La vocation... c'est mystérieux. On la comprend après coup, je suppose. Après vingt-cinq ans de sacerdoce... tu dois bien pouvoir m'éclairer un peu sur ce mystère qui me violente et me séduit.

- Ah ! tu sais, nous, on y est entrés presque sociologiquement, portés par un héritage, une histoire, un milieu et même une société qui nous y poussaient. Ce ne sont que les ruptures récentes qui nous ont incités à faire un véritable choix, à ré-épouser une mission qui était un peu trop « naturelle » dans le contexte de la chrétienté. J'ai mis du temps à devenir prêtre, par-delà un engagement social que je ne pouvais concevoir jadis en dehors d'un service pastoral. Faut-il te rappeler que ce genre de service se rendait la plupart du temps dans des institutions d'Église. Il y avait là les meilleures « ouvertures », et hélas ! trop souvent les plus solides refuges de sécurité pour les uns, et pour d'autres des carrières intéressantes en éducation, par exemple. Quelle grâce a été l'épreuve de cette foi arrachée à la peau et au sang ! « Qui sont ma mère et mes frères... », disait Jésus pour dégager le Royaume d'un emmêlement à la cité, qui finissait par l'abolir. Jamais la foi et l'Église n'ont été chez nous en meilleure situation pour découvrir ce qu'elles ont en propre. Mais nous en émergeons à peine. D'où la difficulté d'en préciser la figure unique, sans compter l'indicible qui s'y dessine avec plus de relief qu'hier, au temps où tout était confondu : les Quarante heures de la paroisse avec les élections de la commission scolaire !

- Cette proximité disparue, on est davantage renvoyé au mystère de la foi... de la vocation, commente Michel.

[232]

- Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu es dans un contexte de choix autrement plus net et évident que ce ne l'était en mon temps. Et de plus, on avait tellement ramené la vocation à l'entrée en communauté religieuse ou en prêtrise.

- Mais justement... j'ai le sentiment de ne pas choisir... comme si je vivais dans ma chair ce trait de feu du « Royaume qui souffre violence... » et qui emporte tout. « Cherchez d'abord le Royaume et tout le reste viendra par surcroît. » En moi, ce ne sont plus des mots... mais une sorte d'orage qui fend ma pierre la plus dure... la plus résistante. Je ne suis plus maître à bord de mon propre domaine... et ça m'humilie... ça me révolte parfois... malgré ce grand désir qui me soulève vers Lui.

- Veux-tu dire que c'est tout à fait contre ton gré que tu t'avances vers le sacerdoce ?

- Je n'avance pas... il me prend. Ah ! je ne te raconterai pas une belle histoire du genre de saint Paul désarçonné, projeté hors selle, descendu de ses grands chevaux... soudain aveugle, puis illuminé du dedans par une voix claire et précise : « Relève-toi, entre dans la ville et on te dira quoi faire... » À moins que tu sois ce même Ananias qui a tout expliqué à Paul !

- Non, je n'ai pas eu de signe, dit Pierre en souriant. Il ne te reste peut-être que le mystère de l'Esprit qui souffle sûrement, mais on ne sait d'où. Si Damas il y a, tu es livré à ta nuit pour un certain temps. L'aveuglement provisoire de Paul en témoigne. On ne gère pas soi-même l'ouvrage de l'Esprit. Tu auras toute une vie pour en comprendre le sens. Une trop grande proximité de la foi et de la vie, comme ce fut le cas en chrétienté, ne laissait pas grand espace pour cette spiritualité de l'Esprit-Saint. Mais celui-ci n'en savait pas moins passer les murs de la forteresse chrétienne. Je ne veux pas médire des miens. Je leur dois trop. En t'écoutant, je ne puis taire cette affirmation brûlante de Félix : « Nous sommes d'une lignée spirituelle qui ne mourra pas. Elle n'est pas la seule, elle n'est même pas au centre de la foi, de l'Évangile, de l'Église, mais c'est un service auquel le Seigneur semble tenir mordicus. Il y aura toujours des pasteurs dans l'Église, sous une forme ou sous une autre. »

- Il m'a dit la même chose. Sur le moment, j'ai cru que sa conviction était trop tributaire d'une chrétienté [233] prolongée indûment en

éternité. Je me disais : il confond la Tradition avec une bien relative tradition, la Promesse avec une appartenance terrestre si souvent ambiguë. Jésus lui-même ne s'est jamais identifié comme un prêtre. Et l'épître aux Hébreux est un ajout bien tardif. La catégorie « prêtre » n'a-t-elle pas autant d'équivoques que celle de « roi » empruntée à un monde culturel et politique qui n'est plus le nôtre ?

- Ça n'empêche pas qu'un peu partout dans le monde il y a, au milieu des simples croyants, des hommes d'eucharistie qui, avec eux, plantent le levain du Christ. À part, et en même temps présents aux circuits les plus humbles de l'existence. Nous sommes partie prenante de la souche première, sans en être le cœur. Plutôt l'écorce qui l'entoure. Une écorce peu attirante qui parfois se limite au rôle de conserver la fibre. Ni la sève ni les sucs ne viennent de nous. Et ce sont les croyants eux-mêmes qui sont la vraie chair de l'arbre de vie... ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Toute mon expérience de prêtre m'a ramené sans cesse aux humbles rôles de l'écorce entre fibre d'argile et souffle d'Esprit. De gris et d'ombre nous sommes faits... pour aider au relief de la Lumière qui vient du ciel et passe par la terre des croyants. J'ai appris à aimer mon écorce et par elle l'Arbre qui en est la raison d'être.

- Tu commences à répondre à ma question. Mais tu en restes à l'écorce, pour jouer un peu sur tes propres mots.

- Nos images sont bien pâles pour figurer le mystère de cette vocation particulière. Il faut toujours en revenir à l'Évangile lui-même, ajoute Pierre avec conviction.

- « En vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu nouais ta ceinture et tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas... », ces paroles de Jésus, j'ai pensé, dit Michel, qu'elles convenaient au dernier arrachement de Félix. Le commentaire de Jean invite à le penser, puisqu'il laisse entendre que Jésus signifiait quelle mort son disciple Pierre allait vivre. Mais Jésus ajouta aussi : « Suis-moi. » Ces deux petits mots n'ont cessé de me poursuivre. J'ai résisté de toutes mes forces, avec une certaine tristesse [234] comme le jeune homme riche. Un combat semblable à celui de Félix m'a tordu la tripe et l'âme. J'étais donc de la même fibre, de la même vocation. violemment, en quelques mois, j'ai été projeté dans la

condition de *presbyteros*, de mûrissement précipité, comme ce passage si rapide du printemps à l'été chez nous.

- Tu ne pourras pas dire qu'on t'a doré la pilule, remarque Pierre qui se trouvait un peu en reste dans ce jumelage de Michel avec Félix.

Mais pourquoi allait-il s'en offusquer, puisque le vieux curé avait été le chemin de raccord entre lui-même et Michel ? Chacun des trois s'était retrouvé l'un dans l'autre.

- Un autre m'a mis la ceinture... voilà ce qui m'arrive, mon cher Pierre. Et pourtant, je ne me sens plus du tout contraint. C'est sans doute ça, la vocation. On dit qu'autrefois l'amour naissait, grandissait après le mariage. Voilà une démarche difficile à comprendre pour les jeunes de ma génération. On voudrait tout inventer au départ, ne partir que de soi. La volonté de Dieu chez Jésus, son obéissance, son renoncement, sa vie donnée, son corps livré, tout cela prend le contre-pied de nos valeurs les plus chères. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi... qui m'avez aimé les premiers. » J'ai mis du temps à me rendre, car je ne pensais pas que la vocation s'accompagnait d'une aussi radicale conversion... aussi scandaleuse que la foi elle-même. Je me suis retrouvé dépouillé comme Jésus...

Que reste-t-il de lui quand on enlève « tout ce que la vénération, la croyance, le fanatisme, les intérêts, la politique ont bâti autour de son nom », comme dit Bellet. Jésus n'était rien dans l'empire. Aujourd'hui, est-il plus que ce rien dans un monde qui efface ses dernières traces ? Jérusalem à feu et à sang. Tyr et Sidon détruites. Plus un cèdre du Liban. Juifs, chrétiens et musulmans s'entre-tuent. Bientôt, il ne restera plus pierre sur pierre du temple, de la synagogue et de la mosquée au pays de Jésus. Mission on ne peut plus avortée. Comment y croire ? Et pourtant, je me sens attiré, entraîné par son fol amour de l'homme et son entêtement à le sauver. Son Évangile ne me parle pas de salut, il le fait en moi. L'Évangile, quand on le prend tout entier, et non en morceaux choisis, gicle en vous comme une source, il vous [235] charrie comme un amour plus fort que tout, il vous dérange, vous bouscule, vous blesse, vous guérit, vous ressuscite. C'est un peu comme cela que

le sacerdoce m'est tombé dessus, avec un grand coup de pied au derrière, comme si pour la première fois, je plongeais vraiment dans le mystère de Dieu et de l'homme. Un vrai baptême d'adulte. J'ai compris que j'étais de la lignée de Félix, de la tienne. Mouton noir, mais bien de la famille. Je sais que je m'en vais vivre l'aventure en ruant dans les brancards, entre les étrières... D'une génération que l'Église aura peine à greffer sur son arbre. Elle en prend le risque. Moi aussi.

- Michel, ce ne sera peut-être pas là le plus grand défi. L'Église, la foi, le sacerdoce arrivent à une heure de vérité. Vois, dans le journal d'aujourd'hui, cette nouvelle qui est un des signes avant-coureurs du procès de Jésus et de l'Évangile, qui reprend de plus belle. L'Église d'Angleterre n'a pas voulu célébrer la victoire militaire des Malouines, la victoire des uns sur les autres. Elle a prié autant pour les soldats argentins morts que pour les soldats anglais disparus. Grand scandale des politiciens, des éditorialistes et d'une grande partie du peuple. Ils disent tous : « Notre Église nous trahit. » On croirait réentendre le procès de Jésus... au nom de César, de Moïse et de son peuple élu. Plus nous allons nous rapprocher des Évangiles, plus ce monde va nous en vouloir au nom même de ses dieux et de ses intérêts, refusant un salut qui ne vient pas de lui, de sa politique, de sa lutte, de sa religion... de ses victoires armées. Les crises, non plus que la prospérité, ne mènent d'elles-mêmes au Christ et à Dieu...

Moi aussi, j'ai fait un grand bout de chemin depuis la mort de Félix. Si toi, tu as remis en cause un amour de soi qui ne sait accueillir le besoin des autres, ni avouer son besoin de l'autre, se bloquant ainsi le chemin de salut que Jésus a suivi... moi, j'ai vécu quelque chose de semblable au niveau de mon évangile social et de ses morceaux choisis. « Jésus a refusé l'expérience politique et l'expérience sexuelle, non pas pour les minimiser, mais parce que l'une comme l'autre atteignent aux limites de l'amour et de la mort sans les vaincre. » La politique comme l'amour sexué nous mènent aux limites de l'expérience humaine, et c'est souvent là que Dieu nous [236] attend. Nous n'avons pas à interférer dans cette marche livrée à la liberté et à la responsabilité humaine, mais à témoigner tout au long, comme chrétiens ou comme pasteurs, comme Église, du besoin radical de salut, et de l'offre gratui-

te du Ressuscité qui en a vaincu les ultimes frontières. Plus un homme comme Félix a vécu, lutté, aimé une puissante vie, plus la mort, - mur infranchissable de la finitude - lui est apparue scandaleuse et absurde. Cela ne vaut pas seulement pour nos aventures personnelles. On perd la foi, et l'Église s'y perd aussi, quand tout devient politique. Le couple mort-résurrection est au centre de tous les drames humains individuels et collectifs. « Si Dieu est mort, alors l'homme est mort aussi, car il est impuissant à vaincre sa propre mort. Si Dieu est mort, l'action politique n'est plus que la révolte sans fin, sans issue contre notre propre finitude. Elle ne saura jamais la vaincre, elle ne sera jamais révolution. »

- Beaucoup de jeunes de ma génération ont bien perçu le mensonge à la racine des grandes idéologies politiques, note Michel. Leurs stratégies ont laissé trop de cadavres derrière elles, et aussi dans le marché noir entre elles. On n'y reconnaît plus de place pour les innocents. Depuis trente ans, une centaine de guerres, une dizaine de génocides, et l'hécatombe planétaire à l'horizon. Nous disons à toutes ces sirènes : Quels dessous sanglants cachez-vous sous vos écailles ? Oh ! je sais que cette critique peut servir d'alibi au pacifisme anti-politique d'un confort narcissique. Nouvelle idéologie aussi aveugle, qui ignore le salut de l'Autre et s'enferme à son tour dans sa nuit. Je sais que le ministère de salut et de résurrection de l'Évangile tout entier ne sera pas plus accepté qu'il ne l'a été au temps de Jésus. Les siens ne l'ont pas reçu. Mais ce salut devra toujours être offert aux hommes de bonne volonté. Le Christ a voulu que certains y consacrent leur vie pour que ceux qui croient en Lui renaissent de Dieu et maintiennent la mèche pour rallumer le feu du Soleil levant.

- J'ai trouvé une magnifique prière dans les papiers personnels de Félix. Elle est peut-être la fine pointe du ministère des temps présents :

Comme une entaille d'érable
qui laisse couler

[237]

la sève de son meilleur suc
pour la fête du printemps

Comme une pierre
qui heurte la nuit de l'eau
pour faire gicler mille étincelles d'étoiles
et vibrer des ondes d'aurore jusqu'à l'infini

Comme un feu
qui, telle une âme ardente,
colore du dedans
le métal le plus froid, le plus résistant

Comme un soleil de pourpre
qui saigne sur les nuages noirs
de mon crépuscule

J'entre avec Toi Seigneur
dans les secrets de l'âme du monde,
dans le mystère de ta chair ressuscitée.

Mais il a fallu que ma prière
fût « jeûne avant d'être festin
et nudité du coeur avant d'être
manteau de ciel bruissant de mondes ».

Car on doit creuser souvent et longtemps
le puits de sa vie, de sa terre
pour atteindre le roc et la source
du Dieu de satiété.

Alors, les gerçures, les morsures,
les cris de ma lèvre
ont retrouvé ta fraîche et tendre
Parole d'éternité.

Et du cratère éteint, muet de ma mort
L'Esprit a surgi en torrent de flammes
pour purifier mon âme
et ouvrir mon sol comme un fruit.

Depuis cette irruption
Tu m'attires, tel un fer l'aimant
et je ne puis que m'abandonner au Royaume
qui m'entraîne plus qu'il ne m'oblige.

Mon eau, mon arbre, mon métal,
l'Évangile, l'Église, l'histoire
se sont mis à chanter le rude
et le doux psaume des Béatitudes.

[238]

Je n'ai plus hurlé la peine de me perdre
quand j'ai compris que la pauvreté de soi
doit aller jusque-là pour être capable
d'aimer, de croire, d'espérer avec ta croix.

Je n'ai plus idolâtré les grandeurs usées de ma rive
quand j'ai consenti à arracher l'ancre qui tenait
mon voilier loin de l'appel des mers et cieux nouveaux
que Tu as tenus en réserve pour nos soifs les plus vives.

Avec Jean de la Croix...
je la connais cette source,
elle coule, elle court,
mais c'est de nuit.

Je sais qu'il ne peut y avoir chose plus belle,
que ciel et terre viennent y boire
mais c'est de nuit.

Je sais que c'est un abîme sans fond,
que nul ne peut la passer à gué,
mais c'est de nuit.

De là, elle appelle toutes créatures
au plus vif, au plus fou, au plus secret,
au plus incroyable de leurs désirs,
mais c'est de nuit.

Pour en être, j'ai dû mourir au Dieu que je connais,

renaître au Dieu qui me reconnaît,
comme le regard de Jésus sur la Samaritaine et Nicodème
comme la mendicité du Très Haut qui se fait
le Tout Proche de l'humble : M'aimes-tu ?

Et l'aveugle a vu,
le paralytique a marché,
l'affamé du désert nu
est lui-même devenu
champ de blé.

« Je suis celui qui suis »...
marche, risque, va en avant,
tu sauras qui je suis.

Toi, le contraire du destin
Toi, la liberté, la création, la vie
Toi, le nécessaire et le gratuit
Toi, la faim et le pain.

[239]

En Jésus
Prométhée désenchaîné,
Antigone désemmurée,
Du rien au Tout,
De la croix nuit au Matin fou,
Homme trop grand
pour se suffire du dedans

Dieu de Moïse et Christ de Jean le Baptiste
Tu n'es réponse
que dans nos questions
Tu n'es présence
que dans nos silences

Tu n'es nourriture
que dans nos faims
Tu n'es Écriture
que dans nos blancs parchemins

Tu n'es liberté
que dans la brèche de nos sécurités
Tu laisses vivre
ce qui nous arrive
Tu nous rejoins
là où nous sommes en chemin

Tu es l'Autre
qui ne s'impose pas
qui ne se défend pas

Toi venu de si grand
pour être si peu
tantôt gel, tantôt feu
qui lézarde le mur de notre néant

Et depuis ce temps
tu mêles à nos humbles rivières
la rumeur, la paix, la prière
des lointains rivages de ton Océan.

Mais notre cœur est inquiet
jusqu'à ce qu'il se repose en toi
et aussi en ces êtres à travers qui
tu nous a aimés
Dieu d'Abraham et de Jésus
sois-en remercié.

- Il y a de quoi inspirer un vingt-cinquième anniversaire de sacerdoce, commente Michel après un moment tout intérieur de respect et de silence.

[240]

- Et aussi une décision comme la tienne, ajoute Pierre en 'souriant. Félix est devenu le troisième, comme l'Esprit en Dieu, comme dans la famille humaine. « Il est bon que je m'en aille... mais je ne vous laisserai pas orphelin. » Branches ou racines, nous sommes tous trois de la même souche.

- Pour le moment, je me sens plus de la greffe que de la souche. Une sorte de greffon sauvage plutôt qu'un chirurgien de la famille, avec cette crainte de rejet...

- Comme Jésus sur l'arbre d'Israël. Inconfortable, ainsi que l'Évangile. Tu dois croire davantage à ta grâce qui, elle aussi, mourra pour produire le centuple de son grain. Même le doux agnostique Malraux nous prédisait un sacerdoce difficile pour les temps qui viennent.

- Un sacerdoce qui passe de la nature à l'aventure, ce n'est pas pour me déplaire, constate Michel.

- Oh ! c'est plus complexe que cela...

Tu connaîtras vite les tensions entre le vieux et le neuf, entre la fidélité et le risque d'Abraham, entre la loi et la grâce, entre la mesure de la justice et la démesure de l'amour, entre le noyau dur de la foi et les nouvelles pousses de l'Esprit. La tâche pastorale d'accueillir, d'aider le rassemblement des différences croissantes devient de plus en plus difficile, comme l'art du vitrail. Mais ce qui peut nous faire tenir dans ce clair-obscur des nouveaux apprivoisements, c'est peut-être cette leçon paradoxale de l'histoire de l'Église : vivante et une, apostolique et catholique, elle l'a été plus que jamais lorsqu'elle était plurielle, avec de multiples demeures et familles spirituelles. Preuve ou plutôt signe qu'elle peut s'investir, comme la foi, dans les chemins de culture, d'histoire, de société les plus divers.

- Mais ceux-ci ne sont pas tous à la même distance de l'Évangile... du Royaume... de l'Autre qui nous empêche de patauger dans les mêmes eaux usées, remarque Michel avec ironie. Le Dieu caché de Jésus ne se laisse pas domestiquer. Il passe à travers les mailles de nos étoffes du pays les plus serrées, à travers les grilles de nos systèmes qui, sans Lui, finiraient par nous emprisonner. Vois le merveilleux décousu de la Bible et des Évangiles. Le Dieu de Jésus ouvre sans cesse la vie, l'histoire pour libérer l'Espérance.

[241]

- L'Église d'aujourd'hui ressemble à cela. C'est ce qui la rend si attachante malgré ses travers et ses faiblesses qui sont, au fond, les nô-

tres. Il y a de jeunes mouvements historiques, tel le socialisme qui n'a pas cent ans... et quel procès peut-on instruire déjà à son sujet ! La comparaison, bien sûr, ne tient qu'en rapport avec les structures humaines de l'Église. Celle-ci a d'autres ressources pour se renouveler, rebondir, ressusciter, à même son Mystère de grâce.

- À la condition de ne pas nous réfugier dans les alibis apologétiques sur l'éternité de l'Église. La cognée de Jean le Baptiste vaut aussi pour nous...

- Mais ton coefficient critique ne doit jamais dépasser celui de ton engagement. On critique mal l'Église si on n'a pas lutté, souffert, servi avec elle, si on méprise ses humbles fidèles qui en sont et le corps et le sang. Le chrétien de luxe qui n'ose jamais mettre les pieds dans une paroisse, éveille toujours chez moi l'irrépressible soupçon de vouloir ménager ses arrières. C'est un soupçon qui, je l'espère, ne débouche pas sur une condamnation. Il y a des ruptures prophétiques nécessaires, mais je laisse le soin à l'Esprit de juger... et d'en faire de nouvelles rampes de lancement. Disons plutôt que c'est une option profonde chez moi : toujours avoir des ancrages bien précis chez les simples croyants, pratiquants. Ils m'ont si souvent donné des leçons de foi, tout en me ramenant à ma taille véritable... si semblable à la leur. J'ai toujours pensé, en les fréquentant, que le premier test de vérité d'un bon pasteur, c'est de se demander quelle sorte de laïc il serait s'il n'était pas curé. On ne fait pas carrière dans le service de l'Évangile. Il y a contradiction radicale entre ces deux termes.

- Tu devrais nous parler plus souvent de ces choses en classe. De toute façon, j'en fais mon profit. Demain, c'est de cela que tu vas nous entretenir à la paroisse qui te fête ?

- Oui... enfin, tu verras...

Le lendemain, Pierre livrait le message qui suit :

« Tu as gravé mon nom sur la paume de tes mains. »

Nos vocations se ressemblent... dans la même coulée de vie et de foi, tout en étant chacune unique sous la main du Potier. Dieu a voulu,

par la suite du monde, faire une oeuvre impérissable avec l'argile de sa terre : « Homme [242] et femme il les créa », gracieusement doués d'un souffle immortel.

Et voilà qu'il est tombé amoureux de cette merveille de chair et d'âme, dans cette impossible rencontre de la matière et de l'esprit, de l'éternité et du temps, amoureux de cet être angoissé et espérant qui pendant toute sa vie cherche à arracher le secret du Mystère au moindre souffle ténu qui soulève le temps de la terre.

Oui, une histoire d'amour indicible, incroyable où la tendresse n'en finit plus de surmonter la violence de la séduction et la révolte de l'écart. Dieu s'approche, l'homme s'éloigne. L'homme appelle, Dieu se cache. L'un craint de brûler, l'autre d'être consumé. Et ce drame de concilier deux libertés nécessaires à une authentique amitié ouverte sur des horizons jamais clos ! Séduire, être séduit sans possession, sans expropriation. Une aspiration neuve et radicale de notre sensibilité. Ce qu'elle peut trouver en Dieu de secrets encore si peu explorés !

On le comprend un peu dans sa propre aventure de foi. Je vous en parle avec un frisson d'âme qui rappelle le rêve fou de tenir la mer dans le creux de ses deux paumes... en prière.

II

Le 3 juin, c'était la journée même de mon 25^e anniversaire de sacerdoce. Une journée semblable à toutes les autres. Deux réunions, une dizaine de coups de téléphone, quelques lettres, trois rendez-vous, un article à mettre en marche, et une conférence à finir.

Tout cela me menait à huit heures en soirée. Je n'avais pas eu une seconde pour penser à cet anniversaire. « Vingt-cinq ans tout de même, ça mériterait que tu t'y arrêtes. » Assis à mon bureau devant une autre pile de messages et de dossiers non entamés, je me sens un peu las face à une tâche qui s'élargit, s'épaissit au point que je n'en vois jamais le bout.

Et je me suis souvenu tout à coup de cet ami marié qui m'avait dit : « Mon 25^e, ça m'a donné un coup, c'est comme si j'avais eu le sentiment de mourir un peu, beaucoup avec cette étrange impression

d'avoir donné tout ce [243] que j'avais à donner. Les enfants élevés, les objectifs que je m'étais fixés étant pour le moins éprouvés, je débouchais sur une sorte de vide. Mission accomplie, quoi !, mais peut-être terminée ! »

En étais-je là moi aussi ? Je me suis murmuré... chuchoté : « Pourquoi ne pas aller m'asseoir un bon moment avec le Seigneur, après tout, c'est lui que tu veux au centre de ta vie, dans les pleins comme dans ce vide de fin du jour, de fin d'étape ou d'époque. »

Avant d'entrer dans l'église, je décide d'aller prendre un peu d'air sur le trottoir, comme si je voulais retarder une rencontre qui n'aurait peut-être pas lieu.

Le vague à l'âme, un peu triste à la manière des pèlerins d'Emmaüs, je faisais les cent pas. Quelqu'un tire la manche de ma veste et me sort soudain de mon désert intérieur.

- Êtes-vous libre ? me dit-il. Nous avons besoin d'un prêtre. On est là un groupe de chrétiens à partager l'Évangile et on voudrait célébrer l'Eucharistie après. Vous vous joignez à nous ?

Je l'ai suivi. C'était Lui qui une fois de plus me faisait signe, à point nommé.

Oh ! avec quelle touche de tendresse aussi sûre que discrète... La fidélité de Dieu n'a jamais cessé de me bouleverser. C'est le fond, la base même de ma foi, de ma vie. Cette fidélité a toujours passé par les autres avant de retentir dans mon âme et conscience.

Mais ce qu'il faut de Nazareth, de désert et, disons le mot, de Gethsémani pour que surgisse la Pâque, le passage de Dieu !

Voilà ce que je veux fêter avec vous qui m'avez chacun et chacune, à votre façon, fait prêtre et un peu homme de Dieu.

III

Comme disait le vieux curé Félix,

« Fêter, c'est célébrer ce à quoi on tient le plus », c'est un peu... beaucoup la perle précieuse qui fait vendre tout le reste, comme dit l'Évangile.

[244]

Ce Royaume mystérieux, indéfini, insaisissable dont parle Jésus, ce trésor caché ne se découvre pas sans un long cheminement.

Oui, il faut un long cheminement de vie, d'intériorité pour devenir croyant, et dans mon cas, pour devenir prêtre.

Pendant longtemps on l'est par les autres, un peu comme on devient père ou mère par ses enfants. C'est encore vous dire ce que je vous dois à tous et à chacun.

Par tempérament peut-être, je suis un homme de long terme, des expériences qui tiennent, des liens permanents. C'est devenu une sorte de philosophie de la vie, chez moi. J'aime le défi du renouvellement dans la durée. Je *crois à la beauté et à la force de ce qui prend le temps de mûrir*. Dans la mesure où la société et les hommes d'aujourd'hui en ont perdu la trace, ils ne savent plus identifier le drame spirituel en dessous de leur aventure individuelle et collective, au quotidien comme au politique. Voilà où j'ai logé ma tâche humaine et sacerdotale ; comme une sorte de dynamique patiente, critique, constructive du dedans.

Vient un moment où l'on se rend compte qu'on ne peut changer l'orientation de son arbre, de sa rivière, de son être, de sa vérité profonde. Le renouvellement se fera désormais du dedans, ou il ne se fera pas. Il faut apprendre alors à enrichir sa sève, à recycler sa terre, à capter ses sucs, avec plus de finesse et de discernement, car l'ivraie est si semblable au blé.

Tout cela, j'ai tenté de le vivre un peu comme tout le monde. Et je n'ai pas le goût ici de pavoiser, de plastronner. Quand on porte un regard le moins lucide sur soi, on se reconnaît assez vite comme un pauvre homme.

« La jarre a ses limites et je ne suis pas la fontaine. » J'ai reçu cent fois plus que je n'ai donné. C'est une autre de mes convictions que je ne négocie plus avec mon petit côté narcissique de célibataire.

Mais il se passe quelque chose chez moi depuis deux ou trois ans, qui a beaucoup à voir avec la perle précieuse, le trésor caché dont j'ai parlé tout à l'heure. Quelque chose de mystérieux qui me donne parfois le vertige. Quelque chose de très intérieur, difficile à dire... comme si j'avais touché enfin, un peu, le fond de moi. Et dans le même mouvement, le feu de Dieu.

[245]

Après coup, je me rends compte avec frémissement qu'il m'avait précédé, qu'il m'avait séduit et conduit au désert de mon mystère pour me parler au cœur ou plutôt pour me faire sentir sa présence indéfectible. Oh ! tout juste comme un éclair dans la nuit. À peine un instant de vérité, un frôlement, une touche, un murmure. Assez pour me relancer avec cette assurance inébranlable qu'il est là, inconditionnel dans son amitié, sa fidélité, sa promesse. Alors, j'ai un peu mieux compris pourquoi le Dieu muet, discret, patient de la Bible, n'apparaît qu'à de rares moments chez les siens à travers un senti plus que dans un parier, comme ce souffle ténu qu'évoque le prophète Élie.

Ces instants où j'ai senti Dieu, ils ont été rares dans ma vie. Mais ils sont toujours arrivés au bon moment pour m'aider à repartir dans la nuit. Car il fait toujours nuit au fond de soi, au fond de la vie, et aussi au fond des êtres qu'on aime. En ces profondeurs, on ne voit pas, on ne comprend pas, mais on peut sentir parfois avec une sûreté semblable à celle de l'instinct. Sentir sa vérité profonde, son mystère, celui de l'autre, celui de Dieu, c'est tout un pour un croyant.

Bien sûr, l'Évangile nous en donne un visage, une histoire, une mémoire qui a nom Jésus de Nazareth. De lui, nous savons que le pain et le vin, la naissance et la mort, le désir et l'amitié, la faute et le bien, la justice et le pardon sont beaucoup plus que ce qu'en disent la science, la sagesse humaine, ou sa propre culture. Ils sont de notre mystère,

ils sont aussi des pas de Dieu sur l'erre si courte de notre vie. Dieu ! que le pain de nos aventures peut vite se rassir ! Mais quelle joie de savoir qu'il est d'un grain capable de cent mille saisons, de cent mille moissons, comme un sacrement de notre immortalité et de son éternité.

IV

Il est bon de nous le rappeler en ces temps difficiles d'une austérité imprévue, d'une espérance impossible aux hommes. Tant de choses éclatent dans le monde, [246] dans l'Église, dans notre société... et aussi dans notre conscience et notre foi.

Le vieux curé Félix avant de mourir nous questionnait les uns et les autres sur le sens d'une grave parole de Jésus : « Quand le Fils de l'homme reviendra, restera-t-il de la foi sur la terre ? » Cette angoisse du jardin des Oliviers avant le bourgeonnement de la Promesse à Pâques, est encore une plaie vive au flanc de l'humanité et de l'Église. On la retrouve aussi bien dans la chair déchirée de cette fin de siècle, et peut-être de civilisation, que dans la tentation de ne plus croire à l'Espérance même du Dieu sauveur.

Mais le chrétien qui construit sa confiance en Dieu sur les débris de sa désespérance face à ce monde va à contresens de la confiance que Dieu lui-même a mise en l'homme, depuis la Genèse jusqu'à la résurrection de Jésus, qui porte en germe l'avenir décisif de notre aventure humaine.

Cette foi de Dieu en l'homme, qui est au centre de notre témoignage et de notre engagement, n'en demeure pas moins mystère, scandale et même folie aux yeux d'un monde qui ne veut avoir que lui-même comme seule référence. À son tour, cette foi n'a jamais été autant livrée à elle-même sans les soutiens qu'elle a connus dans la société d'hier. Du coup, elle cesse d'apparaître comme une évidence, une nécessité, ou même une utilité. Ainsi pouvons-nous découvrir ce vrai visage du Dieu caché aux savants et aux sages. Ce Dieu gratuit et bouleversant que nous révèle l'Évangile de Jésus, au creux du mystère de

notre expérience humaine comme dans les responsabilités quotidiennes du pain à partager.

Nous nous voulons témoins actifs de cette double fidélité qu'appelle le sel de la terre. « Si le sel s'affadit... » *Cette terre que nous aimons comme notre propre sang mérite d'être servie pour elle-même, avec un sel qui contribue à lui donner goût de vivre et élan d'espérance. Cette foi n'est-elle pas qu'une modeste pincée de sel, dérisoire aux yeux des puissants ? Mais nous croyons qu'elle est d'un ferment impérissable que rien ni personne ne peut nous enlever. Un ferment parmi d'autres, bien sûr. Mais nous y tenons comme le bien le plus précieux de cette terre qui aspire à une libération décisive des fils de l'homme et de Dieu.*

[247]

V

Permettez-moi d'ajouter encore une note personnelle. Je reviens sans cesse, depuis quelque temps, à ce creuset de mystère que je sens chez moi et chez les autres jusque dans les choses les plus familières de la vie. *Ce qu'elle peut être troublante la vocation de voir, de sentir les êtres avec le regard de Dieu*, avec l'instinct de l'Esprit, avec la tendresse du Christ, surtout quand parfois s'y amalgame la tentation de les retenir dans son nid au lieu de les laisser prendre le large, après avoir contribué un peu à leur libération, à la découverte de leur propre mystère, au surgissement d'une Promesse qui ne vous appartient pas...

Claudiel disait : « Dieu fait le monde comme la mer fait les continents, c'est-à-dire, en se retirant. » Eh oui ! le Dieu qui se révèle est le même qui se cache. Ni possédé, ni possessif pour une alliance libre, imprévue. Ce n'est pas facile de pasteuriser ce lait et ce miel de la tendresse déjà amalgamés au sang de la passion et de la séduction. Un prêtre un peu conscient de sa mission ne peut que se sentir toujours très en dessous de sa vocation. Mais à vrai dire, n'est-ce pas aussi le sentiment de tout croyant ?

J'en suis là avec ce sacerdoce dans ma peau, *under my skin* comme disent les Anglais en parlant de l'amour. Je suis un prêtre heureux plus que jamais, je pense, mais c'est au creux d'un indicible et mystérieux vertige où je sens le feu brûlant de Dieu répandu sur l'huile de mes pauvres veines qui se gonflent avec l'âge. Un feu qui prépare le rendez-vous décisif. Seule, mais vraiment seule, cette mèche de foi toujours vivante, mais rarement flambante, me donne la paix, l'assurance qu'il est là, et surtout qu'il sera là au jour de lumière avec les êtres qui m'ont aimé, que j'ai aimés, à travers lui... dans la nuit de mon propre mystère, du vôtre et du sien.

Vous m'y avez conduit par tant de chemins divers, abrupts et merveilleux et je vous dis merci.

Pierre...

Félix, Michel.

Fin du texte